

LÀ, OÙ LES FAILLES
LAISSENT ENTRER
LA LUMIÈRE



THAÏS GABAUD

2025. France



**LÀ, OÙ LES FAILLES LAISSENT
ENTRER LA LUMIÈRE**

**"Ils ne s'attendaient pas à aimer. Et pourtant,
c'est ensemble qu'ils apprendront à guérir."**



*Quatre récits poignants où les métiers du
soin deviennent des chemins vers soi.*

Thaïs GABAUD

Quatre nouvelles sensibles où le soin devient
chemin vers soi et vers les autres :

Dans ***Les gestes qui soignent***, (p.7 au 62)
Claire, ergothérapeute minutieuse, et Thomas, kiné
direct et mystérieux, confrontent leur méthode et
leur passé au chevet de leurs patients — jusqu'à
s'aider mutuellement à croire, de nouveau, en la
lente reconstruction des liens.

Dans ***Ce que les autres ne voient pas***,
(p.63 au 122) Noé, éducateur à fleur de peau, et
Lila, psychologue trop cérébrale, s'affrontent
d'abord sur leurs visions du métier, avant de s'unir
autour d'une adolescente mutique dont le silence va
bouleverser leurs certitudes.

. Dans ***À hauteur de cœur***, (p.123 au 178)
Camille, AESH marquée par une perte ancienne, et
Jules, assistant social endurci par les échecs,
s'approprient peu à peu dans un collège où un
adolescent autiste ravive leurs fantômes — et leur
désir d'apprendre, ensemble, à vivre avec.

Enfin, dans ***Les mots et les gestes***, (p.179 à
232)

Clara et Raphaël accompagnent une enfant
traumatisée par le corps et la parole, chacun depuis
leur domaine, jusqu'à comprendre que leurs
approches opposées se répondent — comme deux
voix d'une même harmonie.

Biographie de l'écrivaine :

Thaïs Gabaud est née un 18 novembre 2004 à
Paris, dans le 15^e arrondissement, avec déjà dans le

cœur un monde à écrire. Paraplégique de naissance, Thaïs écrit avec le corps tout entier. Bilingue, elle navigue entre le français et le russe, deux langues qui tissent son imaginaire.

Depuis son adolescence, elle remplit ses carnets comme on trace des chemins invisibles sur la peau du monde. Chaque mot est un pas qu'on lui refuse, chaque phrase une manière de traverser l'obstacle. Ses textes disent l'amour, le doute, la violence douce du quotidien, mais aussi la réalité du handicap moteur — dans sa dimension physique, morale et sociale. Entre les séances de rééducation et l'effort d'exister dans une société peu préparée à la différence, elle fait de la littérature un espace de respiration, de lutte et de beauté.

Elle est passionnée par la littérature française du XVI^e au XIX^e siècle — des humanistes aux romantiques, de Ronsard à Hugo — dont elle admire la langue, les combats, les émotions. Cette passion irrigue son écriture contemporaine, tissée de réminiscences classiques et de fulgurances modernes.

Elle aime profondément Paris, ses bruits, ses lumières, ses silences aussi, et s'y sent libre, malgré les limites imposées. Étudiante en lettres et arts, elle explore de multiples genres littéraires, mais ce sont les nouvelles qui, aujourd'hui, lui offrent le souffle le plus sincère. À travers sa plume, elle nous rappelle que vivre avec un handicap, ce n'est pas seulement survivre : c'est créer, aimer, écrire, et ne jamais cesser de rêver — même depuis une chaise, même à contre-courant.

Préface

Prendre soin... c'est parfois un mot silencieux, un geste discret, un regard posé au bon moment. Dans ce recueil, j'ai voulu raconter ces instants où aider les autres devient aussi un chemin vers soi. Quatre récits, quatre rencontres, quatre manières de guérir, de se perdre et de se retrouver. Entre maladresses, doutes et silences, l'amour naît là où l'on s'y attend le moins.

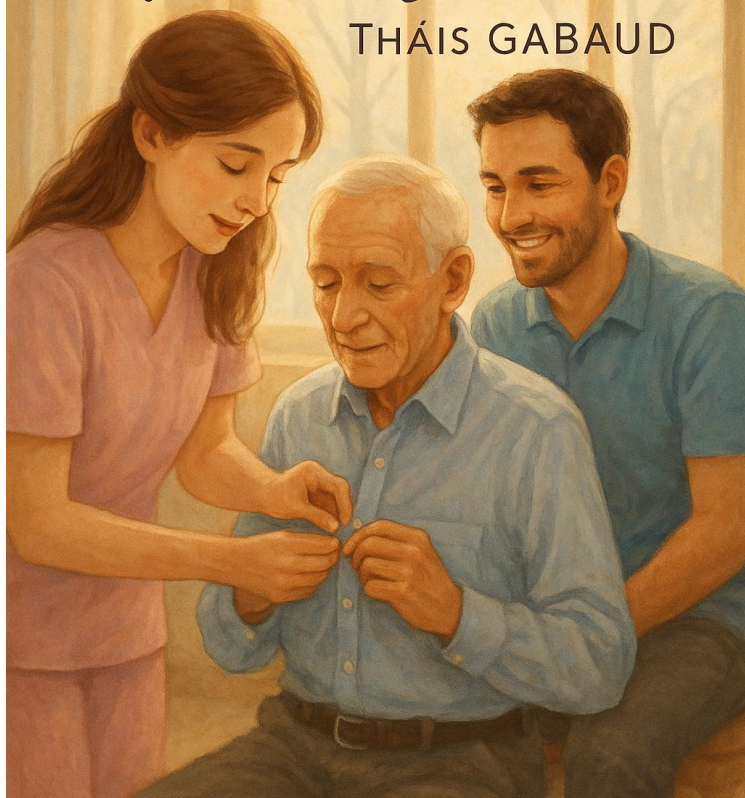
Je tiens à remercier tout particulièrement le SESSAD Envoludia, dont l'engagement pour l'inclusion des enfants en situation de handicap et la bienveillance quotidienne m'ont profondément inspirée.

Ces histoires sont des lumières dans l'ombre, des éclats de vie qui rappellent que, parfois, guérir les autres, c'est aussi apprendre à se réparer soi-même.

Thaïs Gabaud

Les gestes qui soignent

THÁIS GABAUD



Un grand merci à tous les *kinésithérapeutes* pour votre accompagnement, votre bonne humeur et votre patience tout au long de ma rééducation ! Chaque séance, même les plus difficiles, s'est déroulée dans une ambiance bienveillante et motivante. Grâce à ton professionnalisme et ton soutien, j'ai pu avancer et retrouver confiance. Merci pour ton écoute, tes conseils, et surtout pour ne jamais avoir lâché l'affaire.

Merci du fond du cœur, à tous les *ergothérapeutes* pour vos aides précieuses et votre accompagnement tout au long de ces années. Ta patience, ton écoute et ta créativité ont fait toute la différence dans mon quotidien. Grâce à toi, j'ai pu retrouver plus d'autonomie et de confiance en moi, étape par étape. J'ai beaucoup apprécié ton approche humaine et ta manière de rendre les choses à la fois utiles et motivantes. Merci pour tout ce que vous avez partagé avec moi – conseils, encouragements, et sourires compris !

Les Gestes Qui Soignent

Le matin était glacé, comme souvent en cette saison, et la brume s'étendait paresseusement sur les collines qui entouraient le centre de rééducation près de Lyon. Claire, 29 ans, se tenait debout dans le hall, observant la lumière tamisée du matin se glisser à travers les fenêtres. Chaque journée débutait ainsi, calme et ordonnée, dans ce lieu où elle avait appris à écouter, à observer, à comprendre les corps et les âmes abîmées. Elle était ergothérapeute, et sa vocation était d'aider les autres à retrouver leur autonomie dans les gestes quotidiens. Chaque mouvement, chaque petite victoire sur l'incapacité lui apportait une satisfaction profonde, presque intime. Mais en cet instant précis, quelque chose semblait différent dans l'air. L'atmosphère du matin n'était pas la seule à être figée ; même les pensées de Claire semblaient suspendues dans cette lumière calme.

Ce matin-là, elle se sentait particulièrement en paix, comme si l'hiver avait apporté avec lui une forme de tranquillité. Mais cette sérénité allait rapidement être perturbée par l'arrivée de Thomas, un kinésithérapeute remplaçant dont l'apparition allait changer sa routine.

Il entra dans le hall avec l'assurance de ceux qui savent exactement où ils vont. Grand, les cheveux bruns éparpillés comme s'il venait juste de se lever, il avait ce sourire franc, presque naïf, qui contrastait avec ses yeux parfois fuyants. Claire l'observa de loin, surprise par la manière dont il s'imposait immédiatement dans l'espace, comme s'il voulait occuper toute la pièce. Elle, qui avait pris l'habitude de la douceur et de la lenteur des gestes dans sa pratique, se sentit brusquement confrontée à une énergie brute qui ne lui ressemblait pas.

— Bonjour, vous devez être Claire ? demanda-t-il en tendant une main, une lueur de défi dans le regard.

— Oui, c'est moi, répondit-elle, un peu étonnée. Vous devez être le remplaçant de ce mois.

Il hocha la tête en souriant.

— Thomas. Kinésithérapeute. J'aime que ça bouge.

Claire leva un sourcil, intriguée, mais elle garda son calme habituel.

— Bouger, oui, mais avec précaution. Nous ne sommes pas ici pour précipiter quoi que ce soit, répliqua-t-elle doucement.

Il la dévisagea un instant, puis éclata de rire, un son franc et sans artifice.

— Ne vous inquiétez pas, je sais y faire avec les gens. La performance est importante, mais on ne va pas forcer. Tout va bien se passer, vous verrez.

Il y avait quelque chose de presque désinvolte dans son attitude, une insouciance qui contrastait avec le sérieux de son métier. Claire ressentit, sans pouvoir l'expliquer, une certaine méfiance. Comment pouvait-il prendre son rôle à la légère alors qu'ils se trouvaient dans ce lieu où chaque geste avait son importance, où chaque mouvement pouvait faire la différence entre l'autonomie retrouvée et la dépendance ?

Les premières semaines furent marquées par une série de tensions discrètes mais évidentes entre Claire et Thomas. Elle l'observait souvent, debout dans les couloirs feutrés du centre, tandis qu'il guidait ses patients dans des exercices vigoureux. Thomas n'avait que peu de patience pour les gestes lents, ceux qu'elle chérissait. Il préférerait l'effort immédiat, la performance visible, les résultats rapides. Mais là où elle prônait la douceur, lui croyait au corps qui répond immédiatement à la pression. Ses séances de kiné semblaient parfois plus proches de

l'entraînement physique que de la rééducation. Claire, pour sa part, insérait des gestes lents et mesurés dans chaque mouvement. Chaque pas, chaque étirement était un effort, mais aussi une victoire.

Mais il y avait quelque chose de fascinant dans l'énergie de Thomas. Il ne s'agissait pas d'une simple question de rapidité ou de force. Non, c'était la manière dont il faisait face à chaque obstacle, comme si chaque patient qu'il accompagnait représentait une victoire en soi. Claire observait ses gestes, et peu à peu, elle commença à comprendre qu'il ne s'agissait pas de précipitation mais de passion. Une passion pour le corps, pour la transformation, pour la guérison.

Pourtant, au fil des jours, quelque chose de plus subtil se tissait entre eux. Leurs différences les attiraient autant qu'elles les éloignaient, et au-delà des divergences professionnelles, ils commencèrent à se rendre compte qu'ils se comprenaient d'une manière que ni l'un ni l'autre n'aurait imaginée. Elle, douce et patiente, elle qui mesurait ses gestes et sa voix pour accompagner chaque patient ; lui, déterminé et énergique, capable de capter l'attention des plus récalcitrants. Ensemble, ils avaient quelque chose d'inattendu.

Un jour, après avoir travaillé ensemble sur un patient difficile, Claire se surprit à l'observer sous un autre jour. Il avait cette manière de se concentrer, de focaliser toute son énergie sur un seul objectif : rendre son patient

capable de bouger, de marcher. Il parlait peu de lui-même, mais il y avait quelque chose dans ses gestes, dans son regard, qui trahissait une souffrance dissimulée derrière son sourire. Lors d'une pause, Claire lui posa la question, comme si elle avait toujours su qu'il y avait plus que ce qu'il laissait voir.

— Thomas, il y a quelque chose que vous ne me dites pas.

Il resta silencieux un moment, regardant par la fenêtre, le visage légèrement fermé.

— Vous savez, je... j'ai eu une patiente, avant. Elle s'appelait Claire aussi. Elle avait eu un accident de voiture, comme beaucoup de gens ici. Je n'ai pas su l'aider. Elle est partie en rééducation dans un autre centre. Mais elle a disparu, et depuis, chaque fois que je suis face à un patient, j'ai cette voix dans ma tête qui me dit que je n'ai pas fait assez. Que je n'ai pas tout donné. Et c'est ça qui m'empêche de vraiment avancer.

Claire sentit son cœur se serrer. Elle se leva lentement, s'approcha de lui, puis posa une main douce sur son épaule, un geste de réconfort. Il leva les yeux, surpris par la chaleur de ce geste, et pour la première fois depuis qu'elle l'avait rencontré, elle le vit vulnérable.

— Vous savez, tout ce que vous pouvez faire, c'est donner ce que vous avez. Ce n'est pas toujours suffisant. Mais c'est tout ce qui compte. Nous ne sommes pas des

magiciens, Thomas, et parfois les blessures sont plus profondes que ce que nous pouvons guérir. Mais ce que vous apportez, c'est précieux, même si vous ne le voyez pas.

Les jours qui suivirent furent plus sereins entre eux. Thomas commença à changer sa manière d'aborder les patients, non pas en se concentrant uniquement sur l'effort et la performance, mais en écoutant davantage, en intégrant la douceur des gestes que Claire lui enseignait, ceux qui guident, ceux qui soignent sans brusquer. Claire, quant à elle, comprit peu à peu que le monde ne se limitait pas à la lenteur, que parfois, un peu de mouvement, de force, et d'énergie pouvaient être nécessaires.

Au fil des semaines, un lien plus fort que celui des simples collègues se tissa. Leurs discussions se poursuivaient en dehors du travail, souvent autour d'un café, parfois après une longue journée à aider des patients. Ils apprenaient à se faire confiance, à se découvrir, au rythme des gestes qu'ils accomplissaient tous les jours. Dans la lenteur de l'ergothérapie et la vigueur de la kinésithérapie, ils se découvrirent comme deux âmes qui se complétaient.

Un soir, après une journée particulièrement éprouvante, Claire rentra chez elle, son esprit épuisé mais satisfait. Thomas l'accompagna jusqu'à la porte de son appartement, comme il le faisait souvent ces derniers

temps. Il la regarda longuement, une lueur d'hésitation dans les yeux.

— Claire, je... je voulais vous dire... Merci. Pour tout ce que vous m'avez appris. Vous m'avez montré que guérir, c'est aussi prendre le temps.

Elle sourit doucement, ses yeux brillants d'une affection qui dépassait largement leur relation professionnelle.

— Vous aussi, vous m'avez appris à ne pas avoir peur de l'effort, dit-elle simplement.

Il la regarda encore un instant, puis s'avança et posa une main sur son bras, un geste léger, comme une promesse silencieuse.

— Peut-être que parfois, pour soigner, il faut savoir se laisser guérir soi-même, répondit-il.

Claire resta là, sur le seuil, un instant suspendu, avant de fermer doucement la porte derrière elle. Elle savait que, tout comme en rééducation, ils allaient avancer un jour après l'autre, avec patience et bienveillance. Mais cette fois, elle ne craignait plus le chemin.

Les semaines passèrent et, peu à peu, Claire et Thomas trouvèrent un équilibre dans leur travail. Leurs méthodes complémentaires se mêlaient harmonieusement, transformant chaque journée en un ballet subtil entre la douceur et la force, le lent et le rapide, l'observation minutieuse et l'impulsion de l'action. Leurs discussions

se poursuivaient, non plus seulement professionnelles, mais de plus en plus personnelles, comme si le fil invisible qui les unissait devenait de plus en plus solide.

Un après-midi, alors qu'ils avaient terminé une série de séances avec un groupe de patients, Claire proposa de prendre une pause pour discuter un peu. Ils s'assirent sur un banc du jardin, où le soleil, bien que bas, apportait une lumière dorée à l'atmosphère déjà paisible.

— Alors, comment ça va, Thomas ? demanda-t-elle, brisant le silence qui s'était installé entre eux.

Thomas la regarda, l'air plus détendu que d'habitude. Il n'avait pas l'habitude de parler de lui, mais il se sentait de plus en plus à l'aise avec Claire. Peut-être était-ce la confiance qu'elle lui avait accordée, ou bien la manière dont elle savait écouter sans juger. Il se força à sourire.

— Je crois que je commence à comprendre ce que vous vouliez dire. Parfois, il faut accepter d'aller à un rythme différent. C'est... difficile de le concevoir quand on a toujours été dans l'idée qu'on doit guérir vite, tout de suite, mais... Je vois maintenant l'importance du temps, et du silence aussi.

Claire hocha la tête, ses yeux brillants de bienveillance. Elle savait qu'il avait encore des barrières à franchir, mais elle était confiante. Avec le temps, il finirait par comprendre que le plus grand geste de guérison était celui qui naissait de l'acceptation de la fragilité humaine,

de la reconnaissance des limites, et surtout, de l'amour inconditionnel que l'on apportait à ceux qui souffraient.

— Parfois, je pense que c'est dans ces moments de lenteur que l'on trouve la véritable guérison, dit-elle doucement. Ce n'est pas seulement physique. C'est plus que ça. C'est aussi dans la manière de se parler, de se regarder, de se tenir par les gestes, même les plus simples.

Thomas la regarda en silence, puis, d'un ton un peu plus grave, répondit :

— C'est ça qui m'a frappé chez vous. Vous avez cette capacité de rendre chaque geste important, chaque mouvement... important. Vous ne le forcez pas. Vous laissez les gens être. Et c'est beau, Claire. Vraiment beau.

Elle sentit une chaleur dans son cœur. Les mots de Thomas résonnaient en elle comme un écho. Ils n'étaient plus simplement collègues. Ils étaient devenus partenaires dans un cheminement plus profond, plus humain. Mais la question qui s'immisça en elle, comme un souffle imperceptible, était : et au-delà de ce lien professionnel, qu'en était-il d'eux, de ce qui existait entre eux deux ?

Le soleil commençait à se coucher, et le jardin était enveloppé d'une lumière douce, presque irréelle. Il y avait quelque chose de magique dans cet instant, dans cette proximité tranquille. Claire leva les yeux vers

Thomas, cherchant dans son regard un signe, une indication de ce qu'il ressentait, mais il ne dit rien.

Il se leva alors, effleurant doucement son épaule en passant, comme pour la remercier sans un mot. Le geste, simple et naturel, fit battre le cœur de Claire plus fort. Elle resta là, un instant, perdue dans ses pensées, alors que la brise légère agita les feuilles autour d'elle.

Les jours suivants furent teintés de cette nouvelle complicité. Claire et Thomas continuèrent à travailler ensemble, mais le lien entre eux s'était muté en quelque chose de plus silencieux, de plus intime. Il n'y avait pas encore de mots pour le définir, mais chaque regard, chaque sourire échangé, était chargé de significations non dites.

Un jour, alors qu'ils terminaient une séance particulièrement difficile avec un patient, Claire se retrouva seule avec Thomas dans la salle. Elle rangeait ses affaires, le cœur encore un peu agité par la tension de la séance, quand il s'approcha d'elle, comme s'il avait attendu ce moment.

— Claire, je... je crois qu'il est temps de dire certaines choses, dit-il, la voix légèrement tremblante.

Elle se tourna vers lui, le regard curieux, une part d'elle redoutant ce qui allait venir.

— Je sais qu'on a partagé beaucoup de choses ces derniers temps, mais... je ne peux pas m'empêcher de

sentir que... ce lien entre nous, il est plus que professionnel. J'ai l'impression que, à travers chaque geste, chaque mouvement, je me rapproche un peu plus de vous. Et c'est un peu étrange, mais... je ne veux pas ignorer ce que je ressens.

Claire sentit son cœur se serrer. Il y avait une sincérité dans sa voix qui la touchait profondément. Elle se rapprocha de lui, une tendresse infinie dans les yeux.

— Thomas, je sais. Je ressens la même chose, dit-elle dans un souffle, presque timidement.

Leurs regards se croisèrent, et un silence s'installa, lourd de significations partagées. Puis, lentement, comme si chacun d'eux avait attendu l'autre pour franchir ce dernier pas, ils se rapprochèrent encore, leurs gestes devenant un tout, une danse silencieuse mais tellement significative.

Leurs lèvres se rencontrèrent enfin, dans un baiser doux, comme un apaisement après des mois de gestes hésitants, de mots non-dits. C'était une promesse silencieuse, un engagement fait à travers les gestes qu'ils accomplissaient chaque jour.

Dans ce baiser, Claire sut qu'ils avaient trouvé un nouveau chemin, non seulement pour leurs patients, mais aussi pour eux-mêmes. Un chemin où la douceur des gestes pouvait réparer bien plus que les corps brisés. Et peut-être, à travers ce lien fragile mais solide, ils trouveraient ensemble une guérison plus profonde.

Les semaines qui suivirent, Claire et Thomas continuèrent à avancer ensemble, mais cette fois-ci, d'une manière différente. Leur relation n'était plus seulement professionnelle, mais empreinte de cette complicité naissante, teintée de tendresse et de gestes qui, à chaque instant, confirmaient la profondeur de leur lien. Chaque matin, leurs regards se croisaient avec une douceur nouvelle, et même dans les moments de silence, il y avait comme une musique invisible entre eux, une harmonie discrète qui leur appartenait à eux seuls.

Ils avaient trouvé un rythme particulier, un équilibre subtil entre leur travail et leur intimité. Ils se soutenaient mutuellement, non seulement dans les moments de doute ou de fatigue, mais aussi dans les moments de joie partagée, dans le silence confortable qui venait à chaque pause. Leurs discussions, autrefois centrées sur des techniques de soin, s'étaient désormais élargies à des sujets plus personnels, comme s'ils avaient décidé de se dévoiler peu à peu, sans précipitation.

Un soir, après une journée particulièrement éprouvante avec un groupe d'adolescents en difficulté, Claire proposa à Thomas de prendre une pause. Ils s'étaient retrouvés dans le petit salon du centre, l'air doux et frais venant des fenêtres ouvertes. La nuit était déjà tombée, et la ville en dehors semblait flotter dans une lumière tamisée.

— Tu sais, Thomas, commença Claire en sirotant son thé, parfois je me demande si on réalise vraiment ce qu'on fait ici, avec tous ces gens. C'est plus que des gestes qui soignent, c'est comme si, à chaque instant, on apprenait à être humain avec eux.

Thomas sourit, posant sa tasse sur la table avant de croiser ses bras sur son torse. Il la regarda, un éclat dans les yeux, comme si, chaque jour, il découvrait un peu plus de la femme qu'elle était.

— Tu as raison. C'est quelque chose que je n'avais jamais vu de cette manière avant. Quand on commence à comprendre que soigner, ce n'est pas juste réparer un corps, mais aussi un esprit, une âme... ça change tout. On est, nous aussi, guéris par tout ce qu'on donne.

Il se rapprocha d'elle, se penchant légèrement vers elle, et cette fois, il ne chercha pas à masquer son désir de la toucher, de la comprendre au-delà des mots. Un geste simple, un effleurement de la main sur la sienne, et l'air sembla se charger d'une tension douce et agréable. Claire tourna lentement la tête vers lui, son regard fixant le sien, et un silence complice s'installa entre eux.

Puis, doucement, elle s'avança pour poser sa tête sur son épaule. Ce geste, silencieux et naturel, était le reflet de la confiance qu'ils avaient bâtie. Pas besoin de paroles. Leur lien était désormais gravé dans chaque mouvement, chaque respiration partagée. Thomas inspira

profondément, fermant les yeux un instant. Il savait qu'il n'avait jamais été aussi proche de quelqu'un, que ce soit dans le cadre de son travail ou dans sa vie personnelle. Il avait trouvé en Claire non seulement une partenaire, mais aussi une âme sœur, un miroir de ce qu'il avait toujours recherché sans vraiment savoir le nommer.

— Claire, je ne veux pas que ça s'arrête ici, dit-il finalement, presque dans un murmure, comme une confession silencieuse.

Elle releva la tête pour le regarder. Son sourire était doux, un peu espiègle, comme si elle savait déjà ce qu'il allait dire.

— Moi non plus, Thomas. Mais... il faut que ce soit quelque chose de naturel. On doit laisser les choses évoluer à leur rythme, sans pression.

Il hocha la tête, reconnaissant cette sagesse en elle. Il n'avait jamais été du genre à précipiter quoi que ce soit, et avec Claire, il ressentait une certaine sérénité qui lui était précieuse. Ce qu'ils construisaient ensemble, c'était quelque chose de fragile mais solide à la fois, comme un vase de verre qui, bien qu'il puisse se briser à tout instant, avait une beauté inaltérable dans sa transparence.

Les jours passèrent, et leur complicité se renforça, marquée par de nouveaux gestes : des sourires échangés au détour d'un couloir, des mains effleurées par hasard, des regards pleins de promesses dans le calme des nuits

passées à discuter. Leurs vies se mêlaient désormais avec une simplicité qui leur paraissait évidente.

Un soir, alors que l'automne commençait à poser son manteau de feuilles dorées sur la ville, Claire et Thomas se retrouvèrent dans un café tranquille, loin du tumulte habituel. L'endroit avait un charme particulier, avec ses murs en briques et son éclairage tamisé. Ils avaient l'habitude d'y venir de temps en temps, simplement pour s'évader et parler de tout et de rien.

— Tu crois qu'on a trouvé notre équilibre, Claire ?
demanda Thomas, le regard posé sur elle.

Elle sourit, cette fois-ci un peu plus malicieuse.

— Je crois qu'on l'a toujours eu. Peut-être qu'on ne le voyait pas avant, mais tout était là, entre nous. Dans les gestes, dans le silence. C'est ce qui rend tout ça si spécial.

Il la regarda, ému par la sagesse qu'elle dégageait. Il n'avait pas besoin de plus de mots, pas besoin de plus de preuves. Tout était dans leur manière d'être ensemble. Et c'était ce lien qu'ils partageaient, fragile et puissant à la fois, qui les guidait dans leur parcours.

Il tendit la main, effleurant doucement la sienne, comme une promesse silencieuse. Claire répondit par un sourire, ses yeux brillants de cette affection qu'ils n'avaient pas besoin de définir.

Leurs gestes étaient désormais leur langage, et à travers chaque mouvement, chaque sourire, chaque silence, ils se soignaient mutuellement, sans même s'en rendre compte.

Le temps continua de filer à une vitesse inattendue. Les saisons se succédaient et, avec elles, de nouveaux défis.

Le travail à l'hôpital, bien qu'accompli avec

professionnalisme, devenait de plus en plus pesant.

Chaque journée apportait son lot de patients souffrants, d'histoires tragiques, de moments intenses qui les

épuisaient physiquement et émotionnellement. Mais

Claire et Thomas, comme deux piliers silencieux, se soutenaient mutuellement, trouvant dans leur lien une force qu'ils ne comprenaient pas toujours pleinement, mais qui leur permettait de tenir bon.

Un soir de décembre, après une journée particulièrement éprouvante, où un accident de voiture avait impliqué plusieurs victimes, Claire s'effondra dans le canapé de son appartement, les yeux fermés, épuisée. Thomas, toujours aussi présent, s'assit à ses côtés, les gestes lents, mais pleins de douceur. Il savait que, parfois, il n'y avait pas de mots pour alléger la douleur, alors il se contentait d'être là, en silence, à lui apporter une présence réconfortante.

— Ça a été une journée difficile, murmura-t-il, en effleurant son épaule du bout des doigts.

Elle leva les yeux vers lui, un léger sourire aux lèvres, avant de poser sa tête sur son épaule.

— Trop de souffrance... trop de vies brisées, souffla-t-elle. C'est parfois accablant.

Il hocha la tête, comprenant bien plus qu'elle ne le croyait. Il s'était lui-même retrouvé à plusieurs reprises à se demander comment il pouvait continuer, face à tant de détresse humaine. Mais il avait appris à tenir, à ne pas se laisser submerger par le poids du monde.

— Parfois, il faut juste accepter de ne pas tout pouvoir guérir, Claire. On ne peut sauver tout le monde, mais on peut donner quelque chose. Chaque geste, même minuscule, peut faire une différence.

Elle tourna son regard vers lui, cherchant quelque chose dans ses yeux. Peut-être la même chose qu'elle avait trouvée à chaque étape de leur relation : une lueur de compréhension, une main tendue, un espace où il était possible d'être vulnérable sans jugement.

— Je sais, dit-elle enfin, sa voix plus calme, mais parfois, tout ce que j'ai à offrir semble si dérisoire comparé à ce qu'ils traversent.

Thomas prit doucement sa main dans la sienne, la serrant fermement, comme un ancrage. Puis il la guida vers son propre corps, l'enlaçant doucement.

— Ce n'est pas dérisoire, Claire. Les gestes que tu fais, tout ce que tu donnes, même dans le silence, ça compte plus que tu ne le crois.

Elle ferma les yeux, s'abandonnant à ce moment de calme, à cette proximité qui leur permettait de se retrouver après chaque tempête, aussi violente soit-elle. Elle savait que leurs mains liées n'étaient pas seulement un signe d'affection, mais aussi une promesse. Une promesse que, quoi qu'il arrive, ils feraient face ensemble.

Les jours passèrent, et un nouvel équilibre s'installa dans leur vie. Ils commencèrent à trouver des moments de répit, à sortir ensemble, loin des urgences de l'hôpital, dans des lieux plus apaisants, comme ce petit parc où ils allaient se promener les week-ends. C'était leur havre de paix, un endroit où l'agitation du monde extérieur semblait s'éteindre, où ils pouvaient simplement être eux-mêmes, sans masques ni rôles à jouer.

Un après-midi, alors qu'ils se promenaient parmi les arbres enneigés, Claire se tourna vers lui, un sourire malicieux sur les lèvres.

— Tu sais, il y a des moments où je me demande... est-ce que tu imaginais, quand on a commencé à travailler ensemble, que ce serait comme ça entre nous ?

Thomas la regarda, un éclat de rire dans les yeux.

— Non, je ne l'aurais pas imaginé, en effet. Mais je crois que ça ne me surprend plus. Il y a des choses qui naissent tout naturellement, même quand on ne s'y attend pas.

Elle s'arrêta, le regardant intensément, comme si elle voulait se graver ce moment dans la mémoire. Ce n'était pas juste une promenade parmi les arbres, ce n'était pas simplement une journée ordinaire. C'était un instant suspendu dans le temps, un moment où tout semblait parfait, même avec ses imperfections.

— Et toi, Thomas ? Est-ce que tu crois qu'on peut vraiment guérir les gens ? Que ce qu'on fait a un vrai impact sur leur vie ?

Il s'arrêta à son tour, la regardant longuement avant de répondre.

— Je crois que chaque personne a son propre chemin de guérison, mais qu'on peut être là, sur le bord, comme un guide silencieux. Et parfois, je pense que les gens guérissent grâce à ce qu'on leur donne, pas parce qu'on a réparé quoi que ce soit, mais parce qu'on leur a montré que, malgré tout, il y a encore de l'espoir. Et ça, Claire... ça compte.

Elle sourit, émue par ses mots, par la sagesse qui se dégageait de lui. Ils continuèrent à marcher, leurs pas s'accordant, leurs gestes parlant à leur place. Et dans ce silence partagé, ils comprenaient qu'ils avaient trouvé,

ensemble, un moyen de guérir aussi bien les autres que leurs propres blessures.

Leurs gestes étaient devenus des ponts, des passerelles fragiles mais solides, qui les reliaient à la fois aux autres et à eux-mêmes. Et à chaque instant, ces gestes avaient un pouvoir, un pouvoir qui allait bien au-delà des mots, un pouvoir capable de transformer tout ce qu'ils touchaient.

Le temps, implacable et toujours en mouvement, poursuivait sa course, apportant avec lui des événements inattendus. Claire et Thomas, unis dans leur engagement quotidien, se retrouvaient dans un tourbillon d'émotions et de défis. Leurs gestes étaient devenus leur langage, et peu à peu, ils avaient appris à s'écouter sans avoir besoin de prononcer le moindre mot.

Cependant, la tension du travail à l'hôpital continuait de les affecter. Un jour, alors qu'ils travaillaient sur un cas particulièrement complexe, où une jeune fille était dans un état critique à la suite d'une overdose, Claire sentit une vague de frustration l'envahir. Elle était allée au bout de ses ressources, avait tout donné, mais parfois, la réalité de l'impuissance frappait fort.

— Pourquoi certaines vies se brisent ainsi ? murmura-t-elle dans un souffle, à Thomas, alors qu'ils se tenaient côte à côte près du lit de la patiente, l'air grave.

Thomas, qui observait la scène avec une sérénité acquise au fil des années, posa doucement sa main sur son épaule. Il savait que ce n'était pas la première fois que Claire se posait cette question, ni la dernière. La souffrance humaine, ses injustices, ses blessures invisibles, étaient des mystères auxquels ils se heurtaient sans cesse. Mais ce qui comptait, c'était comment on y faisait face.

— On ne peut pas tout expliquer, Claire. Parfois, il n'y a pas de réponses. Mais ce que l'on fait, ici, maintenant... chaque geste de soin, chaque minute que l'on passe auprès de quelqu'un, ça a un sens. Même si ça ne résout pas tout, ça permet d'offrir un peu de lumière dans la noirceur.

Elle tourna son regard vers lui, reconnaissant la vérité dans ses mots, même si l'ombre du doute persistait. Ce qu'ils donnaient ne suffisait pas toujours à réparer, mais ils persistaient. Et peut-être que cette persévérance était en soi la plus grande des victoires.

Au fil des mois, ils commencèrent à se rendre compte que l'impact de leur travail allait bien au-delà de leurs attentes. Ils n'étaient pas seulement des médecins ou des infirmiers. Ils étaient devenus des soutiens émotionnels pour leurs patients, des âmes en quête de guérison, d'espoir, de sens. Leur présence, leur écoute, et parfois même leur simple touché, apportaient à ceux qu'ils soignaient un peu de paix.

Un soir d'automne, alors que l'hôpital se vidait lentement des derniers patients pour la journée, Claire et Thomas se retrouvèrent dans une salle de repos, le silence pesant entre eux. Les tâches quotidiennes s'étaient enfin calmées, et l'heure était à la réflexion. Claire brisa finalement le silence, sa voix douce, presque hésitante.

— Tu sais... ces derniers temps, je me suis demandé si, au fond, je savais encore pourquoi je fais ça.

Thomas tourna la tête vers elle, un léger sourire sur les lèvres.

— Pourquoi tu fais quoi ?

— Pourquoi je suis encore là, à chaque heure, à chaque instant. Parfois, c'est difficile de voir au-delà de la douleur des autres. Parfois, je me demande si je suis toujours capable de soigner, de guérir, ou si je ne suis pas en train de m'épuiser.

Un long silence s'installa, et Thomas s'approcha d'elle, posant sa main sur la sienne. Il la regarda droit dans les yeux, comme s'il voulait s'assurer qu'elle comprenait la profondeur de ses paroles.

— Tu sais, Claire, il y a des moments où tu ne guéris pas seulement le corps des autres. Tu guéris leur cœur. Et ça, c'est ce qui compte le plus. Il ne s'agit pas de sauver tout le monde, mais de leur donner une chance. Une chance de se relever, de se sentir humain, même dans la souffrance.

Ses mots résonnèrent en elle, apportant une forme de réconfort et de clarté qu'elle n'avait pas su voir jusque-là. Elle ferma les yeux, un léger sourire s'épanouissant sur ses lèvres.

— Je suppose que tu as raison. Peut-être que, finalement, c'est ça, le plus important. Rappeler à chacun qu'il existe un ailleurs, même dans la douleur.

— C'est exactement ça, répondit Thomas, sa voix pleine de conviction. Nos gestes, tout ce que nous faisons... ça crée des ponts. Et ces ponts, même fragiles, peuvent être une bouée de sauvetage. Tu n'es pas seule, tu sais. Et tant que l'on est là, ensemble, à se soutenir, chaque geste compte.

Elle se tourna vers lui, sa main cherchant instinctivement la sienne. Ils étaient là, tous les deux, dans ce coin du monde où, malgré tout, ils savaient que leur rôle était bien plus que de soigner. C'était d'être des témoins, des compagnons de route, des éclaireurs dans les ténèbres.

Et peut-être, se dit-elle, que c'était cela le vrai pouvoir de la médecine : ne pas guérir tout, mais offrir un peu de lumière, un peu d'espoir, à ceux qui en avaient le plus besoin.

Ils se levèrent alors, main dans la main, prêts à reprendre leur quotidien, forts de ce lien invisible qui les unissait, de cette certitude que chaque geste, même le plus

humble, pouvait transformer une vie. Et dans cette certitude, ils retrouvaient la paix.

Leurs gestes, qui soignaient, étaient devenus des actes d'amour, des moments de partage dans un monde souvent incertain. Et tant qu'ils seraient là, ensemble, ils continueraient à illuminer les ténèbres, un geste à la fois.

Quelques semaines après le décès de M. Girard, Claire et Thomas se retrouvaient plus proches que jamais. Les journées continuaient de s'enchaîner, entre les patients à prendre en charge et les défis professionnels qui se dressaient devant eux. Mais un changement s'était opéré en eux, un changement subtil et profond. Ils avaient partagé quelque chose de plus grand que leurs compétences respectives : un moment d'humanité pure, un moment où les gestes ne se contentaient plus de soigner des corps, mais réparaient des morceaux d'âme. Ce jour-là, la pluie tombait en fine bruine sur la ville de Lyon. Claire sortait de l'hôpital après une journée particulièrement fatigante. Elle marchait lentement, appréciant la fraîcheur de l'air, la douce caresse des gouttes sur sa peau. Ses pensées voguaient, comme les gouttes qui ruisselaient le long des fenêtres du bus. La veille, elle avait reçu un message de Thomas, une invitation à prendre un café après le travail. Rien de formel, juste un moment partagé entre deux êtres qui avaient appris à se connaître au-delà des gestes professionnels.

Arrivée à l'arrêt de tramway, elle aperçut Thomas qui l'attendait déjà. Il se tenait debout, les mains dans les poches, une légère lueur d'anticipation dans le regard. Lorsqu'il la vit, un sourire sincère illumina son visage.

— Ça va ? demanda-t-il, comme si les mots n'étaient qu'une manière de briser le silence entre eux.

Claire hocha la tête, s'approchant lentement de lui.

— Oui, juste fatiguée, répondit-elle. Mais je vais bien.

Ils se dirigèrent ensemble vers un petit café qu'ils aimaient fréquenter, un endroit discret, à l'écart du tumulte de la ville. Le café avait ce charme désuet, avec ses murs en briques apparentes, son parquet usé et ses petites tables en bois qui semblaient avoir vu défiler des années de conversations. Ils prenaient place à une table près de la fenêtre, d'où ils pouvaient observer la pluie tomber sur la rue déserte.

— Vous avez l'air pensif, dit Claire en posant sa tasse de café sur la table. Ça va ?

Thomas la regarda, un peu surpris. Il n'avait pas l'habitude de montrer ses émotions aussi ouvertement, mais il savait que Claire savait lire en lui, parfois mieux que lui-même.

— Oui, c'est juste que... j'ai l'impression qu'on arrive à un tournant, dit-il, sa voix devenant plus grave. Vous savez, depuis le jour où on a commencé à travailler

ensemble, j'ai eu l'impression qu'on se cherchait. On a commencé à se connaître, mais il y a des choses qu'on n'a pas encore dites. Je ne sais pas, ça me perturbe.

Claire le fixa longuement, les yeux plongés dans les siens, réfléchissant à ce qu'il venait de dire. Elle savait que leur relation professionnelle avait évolué, mais elle n'avait jamais osé franchir la ligne entre l'amitié, la complicité et peut-être quelque chose de plus. Il y avait cette connexion, évidente, mais elle craignait de l'effleurer de peur de tout gâcher.

— Vous avez raison, dit-elle enfin, en baissant les yeux. Il y a des choses qu'on n'a jamais abordées. Mais je pense que c'est normal. On a tous les deux notre propre manière de traiter les blessures, que ce soit celles des autres ou les nôtres. Mais parfois, il est important d'arrêter de courir après l'instant parfait et simplement... vivre.

Il la regarda intensément, puis sourit doucement, une étincelle de compréhension dans le regard.

— Vous avez toujours eu raison, Claire, dit-il en prenant une gorgée de son café. Vous avez cette capacité à voir au-delà des apparences. Je crois que c'est ce que j'apprends le plus de vous. À ne pas craindre les moments où tout semble incertain.

Un silence s'installa entre eux, confortable mais lourd de non-dits. Ce n'était pas nécessaire d'ajouter des mots à

cet instant. Ils savaient tous les deux que leur lien était devenu quelque chose de plus que professionnel. Ils s'étaient trouvés à un moment où chacun d'eux avait besoin de l'autre, mais de façon différente. Claire apportait la douceur, la patience, l'écoute. Thomas, lui, apportait l'énergie, la force de l'action, mais aussi une vulnérabilité qui le rendait humain, profondément humain.

— Vous avez pensé à ce que vous allez faire après ce contrat ? demanda Claire, brisant finalement le silence. Vous allez retourner ailleurs, non ?

Thomas haussait les épaules, un sourire amusé au coin des lèvres.

— Peut-être. Ou peut-être que je vais rester un peu plus longtemps ici. J'ai l'impression que j'ai encore beaucoup à apprendre... et beaucoup à donner.

Les yeux de Claire s'illuminèrent de cette lueur qui naissait chaque fois qu'elle sentait que quelqu'un était prêt à évoluer, à prendre de nouveaux chemins. Elle savait qu'elle aussi, elle avait encore beaucoup à apprendre de lui. De leur relation.

— Ce que je sais, dit-elle, c'est qu'on a encore beaucoup de gestes à accomplir. Pas seulement pour les autres, mais aussi pour nous.

Thomas sourit, et cette fois, il ne détourna pas les yeux. Il savait que quelque chose était en train de changer entre eux, quelque chose qui allait bien au-delà de leur travail.

La pluie battait toujours contre la fenêtre, mais à l'intérieur, tout semblait plus calme, comme si la tempête du monde extérieur ne pouvait atteindre ce petit cocon où ils se retrouvaient, deux êtres qui se guérissaient à leur manière. Petit à petit, ils s'étaient apprivoisés, pas seulement par leurs gestes professionnels, mais aussi par leurs silences, leurs sourires et leurs partages.

Ce n'était plus une simple rencontre, ni un simple travail. C'était un début, un chemin que chacun d'eux avait envie de continuer à explorer, ensemble.

Ils ne savaient pas où cela les mènerait, mais ce qu'ils savaient, c'était que, désormais, les gestes qui soignent n'étaient plus seulement ceux qu'ils prodiguaient aux autres. Ces gestes-là, tout simples, tout doux, étaient aussi les leurs. Et ils étaient prêts à les offrir, sans peur, sans hésitation.

Les semaines passèrent, et la complicité entre Claire et Thomas ne cessa de croître, imperceptible mais solide, comme une fondation qu'on bâtit sans même y penser. Leurs journées à l'hôpital se remplissaient de gestes de soin, de paroles réconfortantes, mais aussi de silences partagés. Ils n'avaient plus besoin de tout dire pour se

comprendre. Parfois, un simple regard suffisait à évoquer mille pensées, mille émotions.

Claire se surprenait à attendre ces moments où elle pouvait échanger avec Thomas, où leurs discussions s'éloignaient des protocoles médicaux et glissaient vers des sujets plus personnels. Il lui parlait de ses voyages, des endroits qu'il avait visités, des gens qu'il avait rencontrés, toujours avec cette lueur d'aventure dans les yeux. Elle, de son côté, lui confiait peu à peu ses rêves oubliés, ses envies de changement, de découvrir le monde au-delà des murs de l'hôpital. Mais toujours avec une certaine réserve. Elle ne voulait pas se laisser emporter trop vite. Il lui fallait du temps, encore.

Un après-midi, après un shift particulièrement épuisant, Thomas proposa une sortie. Ils avaient tous les deux besoins de souffler, de s'échapper du quotidien. Claire hésita d'abord, puis, voyant qu'elle avait besoin de briser la routine, elle accepta.

Ils se retrouvèrent au parc de la Tête d'Or, un lieu qu'ils connaissaient bien mais où ils n'avaient jamais pris le temps de flâner ensemble. Les arbres aux feuillages denses offraient une ombre agréable, et le lac scintillait sous les derniers rayons du soleil. Ils marchèrent côte à côte, sans se presser, en silence. Parfois, leurs mains se frôlaient, mais aucune parole n'était nécessaire. Le calme de l'endroit semblait les envelopper, les apaiser.

C'est au détour d'un sentier que Claire s'arrêta, captivée par les jeux de lumière entre les branches. Thomas s'arrêta aussi, et, sans un mot, il la rejoignit. Elle leva les yeux vers lui, une question muette dans le regard.

— Tu sais, dit-il doucement, parfois je me demande ce qu'on attend. On est là, à travailler, à soigner, à courir sans cesse après les secondes, les jours, et puis... qu'est-ce qu'on attend vraiment ?

Claire fixa l'horizon, son esprit s'évadant un instant avant de répondre.

— Je pense qu'on attend juste d'être prêt, Thomas. Prêt à accepter ce qu'on ressent, prêt à se laisser aller. C'est difficile d'accepter ce qui est là, sous nos yeux, quand on a toujours voulu contrôler chaque geste, chaque décision.

Il resta silencieux un moment, digérant ses paroles. Puis, sans prévenir, il prit sa main, comme s'il n'y avait plus de retour en arrière.

— Et si on arrêta d'attendre ? demanda-t-il doucement, la voix à peine audible.

Claire sentit son cœur s'emballer. Elle n'avait pas prévu ce geste, pas prévu cette impulsion qui venait tout balayer. Mais quelque part, au fond d'elle, elle savait que ce n'était pas un geste précipité. C'était un geste de vérité, un geste de confiance. Et pour la première fois, elle se sentit prête à l'accepter.

Elle se tourna vers lui, les yeux brillants, et, sans un mot, resserra sa prise sur sa main. Ils restèrent là, ensemble, en silence, simplement présents l'un pour l'autre. Le monde autour d'eux continuait de tourner, mais à cet instant précis, rien n'existait de plus important que ce lien fragile mais puissant qui venait de naître.

Le soir, en rentrant chez elle, Claire ne put s'empêcher de repenser à ce moment au parc. À la douceur de la situation. À la confiance qu'ils s'étaient offerts, sans avoir besoin de tout comprendre ni d'énoncer de grandes déclarations. Juste un geste. Un geste qui signifiait beaucoup plus que des mots.

Le lendemain, après une longue journée de travail, Thomas la contacta pour lui proposer de passer chez lui pour une tasse de thé. Claire n'hésita pas cette fois-ci. Elle se rendit chez lui, curieuse de voir comment cette nouvelle étape de leur relation allait se dessiner.

Il l'accueillit avec un sourire tranquille, une chaleur dans le regard qu'elle n'avait jamais vue auparavant. Ils s'installèrent dans le salon, un endroit sobre mais accueillant, à l'image de l'homme qu'il était devenu à ses yeux.

— Claire, dit-il doucement en versant le thé, je sais qu'on n'a pas beaucoup parlé de ce qui se passe entre nous, mais je voulais juste te dire que... je tiens beaucoup à toi. Ce n'est pas juste une question de moments passés

ensemble, c'est une question de confiance, de complicité. Ce que tu m'apportes, ce que tu fais pour les autres, je ne sais même pas si tu en as conscience, mais ça m'inspire profondément.

Elle le regarda, émue par la simplicité de ses mots. Elle ressentait la même chose, mais elle avait peur de l'admettre à haute voix. C'était plus facile de vivre dans l'incertitude, dans cette zone floue où tout est encore possible sans avoir à le nommer.

— Moi aussi, Thomas, dit-elle finalement, sa voix un peu tremblante. Je crois qu'on a trouvé quelque chose de précieux ici. Mais... mais je ne veux pas que ça nous fasse perdre de vue ce que l'on est vraiment.

Il hocha la tête, un sourire rassurant sur les lèvres.

— Ne t'en fais pas, Claire. On a encore beaucoup à apprendre l'un de l'autre. Et, quoi qu'il arrive, je serai là.

Claire se sentit apaisée, comme si une lourde pierre venait de se lever de son cœur. Ils n'avaient pas besoin de précipiter quoi que ce soit. Ce qui comptait, c'était le chemin parcouru, celui qu'ils continueraient ensemble, à leur rythme.

Dans ce monde où tout semblait se précipiter, Claire et Thomas avaient trouvé un équilibre, une douceur qui ne demandait qu'à se déployer, comme une fleur fragile mais forte. Et chaque jour, ils se rendaient un peu plus

compte que ce sont les gestes simples qui, au final, soignent le mieux.

Les semaines suivantes furent marquées par une étrange sérénité. La relation entre Claire et Thomas s'était installée dans un équilibre naturel, sans précipitation, mais avec une profondeur inattendue. Chaque journée semblait apporter un peu plus de clarté sur ce qu'ils ressentaient l'un pour l'autre, sans pour autant devoir tout définir, tout nommer.

L'hôpital restait leur terrain de prédilection, leur lieu de rencontre quotidien, mais leurs conversations s'étaient étendues bien au-delà des murs de l'établissement. Leurs sorties étaient devenues des moments précieux, où ils s'éloignaient du monde pour se retrouver. Ces instants simples, mais vrais, les rendaient plus proches, plus complices. Leurs gestes se faisaient de plus en plus spontanés, comme une danse silencieuse où chacun savait exactement où se positionner, sans jamais se gêner.

Un soir, après une longue journée, Claire se retrouva seule chez elle, la tête pleine de pensées, de questions qu'elle avait encore du mal à formuler. L'écho de la dernière conversation avec Thomas la perturbait encore. Elle repensa à ce qu'il lui avait dit : « Ne t'en fais pas, Claire. Je serai là. » Ces mots résonnaient en elle comme une promesse silencieuse. Mais au fond, elle se demandait si elle était prête à accepter ce genre de promesse.

Elle prit son téléphone et, presque instinctivement, chercha le numéro de Thomas. Elle hésita une seconde avant de lui envoyer un message :

« Tu veux toujours prendre un café ce soir ? »

La réponse arriva rapidement, presque trop vite pour qu'elle n'ait eu le temps de se préparer :

« Bien sûr. Je t'attends dans une heure. »

Elle se leva, se prépara en hâte, comme si ce simple geste de sortir pour retrouver Thomas était une manière de se retrouver elle-même. Lorsqu'elle arriva chez lui, il l'accueillit avec ce même sourire apaisant, un sourire qui, peu à peu, lui devenait essentiel. Ils s'assirent dans le salon, là où le quotidien avait pris une forme différente, où les petites conversations devenaient des repères dans leur vie.

Claire prit une profonde inspiration. Elle n'avait pas l'intention de fuir cette fois-ci, pas de détourner la conversation comme elle en avait l'habitude. Ce qu'elle ressentait pour lui ne pouvait plus être ignoré.

— Thomas, commença-t-elle doucement, je crois que je suis prête. Prête à voir où tout cela nous mène. Mais il faut que tu saches quelque chose. Je suis quelqu'un de complexe, je n'ai pas toujours les réponses que tu attends. Et parfois, je peux paraître distante, fermée. Mais ce n'est pas contre toi.

Thomas la regarda sans parler, l'écoutant attentivement. Puis, il prit une tasse de café avant de répondre, la voix calme, mais emplie d'une douceur qu'elle n'avait encore jamais perçue.

— Claire, je n'attends rien. Je ne veux pas que tu te sentes pressée. Ce qui compte, c'est que tu sois honnête avec toi-même. Tu n'as pas à tout savoir tout de suite, ni à tout contrôler. Tu peux juste être toi-même. Et je serai là, peu importe le temps que cela prendra.

Ses paroles eurent l'effet d'un baume sur son cœur. Claire sentit une chaleur se diffuser en elle. Elle comprenait à cet instant que, plus que tout, il respectait sa façon d'être, sans jugement. Elle pouvait se laisser aller, sans craindre de s'exposer.

Ils parlèrent encore longtemps, de tout et de rien, comme si cette conversation n'avait pas de fin. Mais, au fond, Claire savait que quelque chose de plus grand, de plus beau, s'était tissé entre eux. Ce n'était pas une passion dévorante, mais une complicité tranquille, une confiance mutuelle qui, avec le temps, finirait par tout sublimer.

Les jours passèrent, et leur relation se renforça. Parfois, Claire se demandait si elle n'était pas en train de vivre quelque chose qu'elle avait toujours cherché sans jamais vraiment oser le nommer : une relation fondée sur le respect, l'écoute et la patience. Elle savait qu'elle avait trouvé en Thomas quelqu'un qui la comprenait, sans

qu'elle ait besoin de tout expliquer, quelqu'un avec qui elle pourrait avancer, pas à pas.

Un dimanche après-midi, après une longue promenade, ils s'arrêtèrent devant une terrasse de café. Thomas lui prit la main, la regarda dans les yeux et, d'une voix calme, lui dit :

— Tu vois, Claire, je crois que les plus belles choses dans la vie ne se précipitent pas. Elles se construisent doucement, à travers les petites choses, les gestes simples. Et ce qui me plaît chez toi, c'est cette capacité que tu as à être là, pleinement présente, sans fioritures. C'est ça qui me touche le plus.

Claire, émue par ses paroles, comprit à cet instant que l'amour, tel qu'elle l'avait toujours imaginé, n'était pas un grand tourbillon d'émotions, mais un enchevêtrement de petites attentions, de regards échangés, de sourires partagés. Et elle se sentait prête à se laisser emporter par cette nouvelle façon d'aimer.

Ils se regardèrent, un silence apaisé entre eux. Puis, lentement, Thomas se pencha vers elle et, sans un mot, déposa un baiser léger sur ses lèvres. C'était un geste doux, tendre, sans précipitation. Un geste qui en disait long, bien plus que des paroles ne l'auraient pu.

Et, dans ce moment suspendu, Claire se sentit en paix, prête à affronter l'avenir, avec lui à ses côtés.

Les semaines qui suivirent cette soirée marquèrent un tournant pour Claire et Thomas. L'été s'étendait paresseusement sur la ville, et leur complicité ne faisait que grandir. Ils se retrouvèrent chaque semaine, parfois pour de simples cafés, parfois pour de longues promenades sous les arbres. Ce qui avait commencé comme une amitié naissante s'était lentement transformé en quelque chose de plus profond, de plus ancré.

Le travail à l'hôpital, bien qu'éprouvant, ne semblait plus aussi pesant pour Claire. Elle se surprenait à attendre avec impatience ses pauses, ces moments où elle pouvait échanger des sourires avec Thomas, où ils se confiaient leurs pensées les plus intimes sans avoir besoin de forcer quoi que ce soit. Leur relation, à leur grande surprise, semblait évoluer sans heurts, comme si elle avait toujours été là, cachée sous la surface, attendant juste le bon moment pour émerger.

Un après-midi, alors qu'ils marchaient ensemble dans un parc, Claire s'arrêta brusquement. Elle avait toujours eu un lien particulier avec la nature, un apaisement instantané dès qu'elle se trouvait entourée d'arbres et de fleurs. Ce jour-là, elle ressentit un étrange frisson, une sensation qu'elle n'arrivait pas à décrire.

— Thomas, tu crois que les gens changent vraiment ?
commença-t-elle, brisant le silence qui les entourait.

Il la regarda, intrigué par la question.

— Pourquoi cette question ? demanda-t-il doucement.

Elle haussait les épaules, comme si ce n'était qu'une réflexion qui lui venait à l'esprit. Mais dans ses yeux, il pouvait voir une sorte de confusion, un combat intérieur qu'elle n'avait pas encore partagé.

— Je me demande si on peut vraiment changer, si on peut se reconstruire après tout ce qu'on a traversé. Est-ce que tu crois que ce qu'on a vécu, ce qu'on porte en nous, finit par nous définir pour toujours ?

Thomas la scruta un instant, son regard sincère et calme. Puis, il répondit, comme s'il avait attendu la bonne occasion pour lui livrer ses pensées.

— Je pense que changer, c'est accepter de se voir tel qu'on est, avec ses défauts, ses blessures, et de décider, chaque jour, d'agir un peu différemment. On peut toujours évoluer. Peut-être pas de manière spectaculaire, mais dans ces petites choses, ces petites attentions qui rendent la vie un peu plus douce.

Claire ferma les yeux un instant, son esprit apaisé par ses paroles. Il avait toujours cette façon d'apaiser ses tourments, de poser des mots simples sur des pensées complexes. Elle n'avait jamais cru, avant, qu'une personne pouvait la comprendre autant, la soutenir de cette manière sans pression, sans jugement.

— Et toi, Thomas, comment tu fais pour avancer malgré tout ? Il y a bien des choses qui t'ont blessé, non ?

Il sourit, mais ce sourire était plus triste, comme un souvenir qu'il portait sans jamais le partager pleinement.

— On porte tous des cicatrices, Claire. Mais elles ne définissent pas qui nous sommes. Ce qui compte, c'est ce que tu choisis d'en faire. Je choisis de regarder en avant, d'accepter que je ne puisse pas tout contrôler, mais que je peux choisir comment réagir.

Claire acquiesça lentement, touchée par sa réponse. Elle se rendait compte, peu à peu, qu'elle avait peut-être trouvé en Thomas une manière de vivre plus sereine, plus ancrée dans l'instant, moins marquée par la peur du lendemain.

Leurs échanges, de plus en plus fréquents et profonds, finirent par les mener à un tournant décisif. Un soir, alors qu'ils étaient installés dans un restaurant tranquille, Claire sentit que l'instant était venu. Le climat était propice à une conversation qu'elle n'avait que partiellement abordée jusque-là.

— Thomas, je crois qu'il faut qu'on parle. Parfois, je me dis que tout va bien, mais d'autres fois... je me demande si je suis prête à aller plus loin avec toi. J'ai l'impression de me retrouver dans une situation où, au lieu de me libérer, je me laisse de plus en plus emporter par des questions que je ne sais pas comment gérer.

Thomas la regarda attentivement, puis, sans précipitation, il prit sa main, posée sur la table.

— Tu sais, Claire, je crois que la peur est un sentiment normal quand on se laisse aller à quelque chose de nouveau, quelque chose qui pourrait changer beaucoup de choses. Mais je crois aussi que, parfois, cette peur, elle nous retient, elle nous empêche de vivre pleinement. Si tu as peur, c'est que tu tiens à moi. Et si tu tiens à moi, alors... ça vaut la peine d'essayer, non ?

Le silence qui suivit était lourd, mais aussi chargé d'une certaine tendresse. Claire sentit son cœur s'accélérer, non pas par la peur, mais par l'acceptation de ce qui se passait entre eux.

— Alors... on essaie. On continue à avancer, lentement, ensemble.

Thomas lui sourit, et pour la première fois, Claire se sentit prête à embrasser l'incertitude. Parce qu'avec lui, même dans le doute, il y avait une promesse : celle de construire quelque chose de vrai, d'ancré dans la confiance et dans les gestes simples qui guérissent.

Ce n'était peut-être pas parfait, mais c'était sincère. Et peut-être que c'était tout ce dont ils avaient besoin.

Les semaines passèrent et l'été se transforma en automne, avec ses couleurs dorées et ses journées fraîches. Claire et Thomas continuèrent à se découvrir lentement, à bâtir leur relation sur des bases solides, même si la vie, parfois, semblait vouloir les mettre à l'épreuve.

Un samedi, après une longue semaine de travail, Claire se retrouva à l'hôpital, où une urgence imprévue l'obligea à prendre des décisions rapides. Elle n'eut que peu de temps pour réfléchir, agissant instinctivement. Mais au moment de la fin de son quart de travail, une fatigue profonde s'était installée en elle, et elle savait qu'elle avait besoin de se retrouver, de sortir de la spirale incessante des urgences et de la pression de son métier.

Elle appela Thomas en rentrant chez elle, se sentant partagée entre l'envie de le voir et la peur d'être trop fragile pour l'instant.

— Salut, ça va ? lui demanda Thomas, toujours attentif à sa voix.

— Pas vraiment, mais ça ira, je crois. C'est juste... épuisant. J'ai l'impression d'être coincée entre mon devoir et moi-même, entre ce que je veux et ce que je dois faire.

Il y eut un silence à l'autre bout du fil, et Claire sentit immédiatement qu'il la comprenait.

— Écoute, je sais que tu es forte, Claire. Mais je pense qu'on a tous besoin de moments pour souffler. Si tu veux, on peut se retrouver ce soir. Pas pour parler de tout ça, juste pour être ensemble. Aucun discours, juste... un peu de réconfort.

Elle ferma les yeux, écoutant sa voix qui, d'un simple ton, parvenait à la calmer. Elle savait qu'elle avait trouvé

en lui une ancre, un point de stabilité qui, même dans le chaos, la rassurait.

— Ça me ferait du bien, oui. Je viendrai chez toi, si ça te va ?

— Bien sûr, je t'attends.

Ce soir-là, Claire se rendit chez Thomas, se sentant prête à laisser de côté les poids de sa journée. Lorsqu'elle entra dans son appartement, l'atmosphère chaleureuse du lieu, la lumière tamisée et la douce odeur de nourriture préparée avec soin, lui apportèrent immédiatement un sentiment de sécurité. Ils ne dirent pas grand-chose au début, mais c'était comme si tout avait été dit dans ce silence partagé, où chaque geste, chaque regard avait sa propre signification.

Thomas lui avait préparé un dîner simple, mais délicieux. Ils mangèrent sans précipitation, savourant chaque bouchée comme si le monde extérieur n'avait plus d'importance. Puis, après avoir débarrassé la table, ils s'installèrent sur le canapé. Claire s'y blottit contre lui, appréciant le calme qui régnait, loin des bruits et des inquiétudes de la journée.

— Tu sais, dit-elle après un moment, je me rends compte que j'ai passé beaucoup de temps à courir après des solutions, des réponses. Mais parfois, ce dont on a vraiment besoin, c'est juste de vivre le moment présent.

D'accepter qu'on ne puisse pas tout avoir, tout comprendre.

Thomas lui caressa doucement les cheveux, son geste calme et apaisant.

— C'est vrai. Parfois, les réponses viennent quand on cesse de les chercher. Peut-être qu'on se trouve dans les moments où on accepte de se perdre un peu.

Elle sourit, touchée par sa sagesse, mais aussi par la simplicité de ses mots. Elle n'avait jamais été aussi sereine dans une relation. Les attentes, les doutes, tout cela semblait s'effacer lorsqu'ils étaient ensemble. Tout devenait plus simple, plus fluide.

— Je suis content que tu sois là, Claire. Tu n'as pas à tout porter toute seule, tu sais. Si tu veux, je serai là, à chaque étape. Pas pour te sauver, mais pour te soutenir.

Claire le regarda dans les yeux, reconnaissante pour cette sincérité, pour cette douceur. Elle avait tant besoin de cette stabilité, cette constance. Elle savait qu'elle n'avait pas à tout gérer seule, même si parfois, elle en avait l'impression. Avec Thomas, elle se sentait libre de laisser tomber ses barrières, de se montrer vulnérable.

Le soir s'étira doucement, sans hâte, juste la chaleur de l'autre, un sentiment de bien-être partagé. Claire se sentit à la fois apaisée et pleine d'une énergie nouvelle, prête à affronter ce qui l'attendait dans les semaines à venir, mais avec un cœur plus léger. Thomas avait cette capacité

de lui offrir la tranquillité qu'elle recherchait tant. Ce n'était pas une solution miracle, mais un équilibre que Claire n'avait jamais cru possible.

Elle s'endormit dans ses bras ce soir-là, le poids du monde sur ses épaules soudainement beaucoup moins lourd. Et pour la première fois depuis longtemps, elle s'autorisa à rêver, à imaginer un futur plus serein, plus simple. Celui qu'elle construirait, main dans la main, avec Thomas.

Elle ne savait pas ce que l'avenir leur réservait, mais une chose était sûre : elle était prête à avancer, à chaque pas, avec lui.

Les semaines qui suivirent furent marquées par une complicité croissante entre Claire et Thomas. Ils se retrouvaient régulièrement, non seulement pour partager des moments de réconfort après le travail, mais aussi pour s'entraider dans leurs missions professionnelles respectives. Claire continuait son travail avec les patients, leur apprenant à retrouver leur indépendance, à effectuer des gestes quotidiens avec plus de facilité, mais désormais, elle savait qu'elle n'était plus seule dans ce cheminement. Thomas, quant à lui, continuait d'assouplir sa méthode, intégrant de plus en plus de douceur dans ses approches, et leur travail commun devenait un véritable équilibre entre force et patience.

Un jour, alors qu'ils travaillaient ensemble sur un patient particulièrement difficile, Claire se rendit compte de

l'évolution impressionnante qu'avait eue leur collaboration. Le patient, un homme d'une quarantaine d'années, avait longtemps été réticent à toute forme d'effort physique, préférant se contenter des limitations imposées par son handicap. Mais au fil des mois, et grâce à l'association subtile de la rigueur de Thomas et de la douceur de Claire, il commença à s'ouvrir à l'idée de réapprendre à bouger, petit à petit.

— Vous avez vu ça ? demanda Thomas, le regard pétillant d'une fierté sincère, en observant le patient marcher, lentement mais avec plus de fluidité. C'est lui qui a fait ce progrès. Nous, on a juste été là pour le guider.

Claire sourit en retour, se sentant à la fois fière de la réussite du patient et émue par la transformation de Thomas. Ce dernier semblait avoir trouvé une forme d'équilibre qu'il n'avait pas anticipée, et cela faisait naître un sentiment de satisfaction chez elle.

— Oui, il a fait un travail formidable. Mais tu as raison. Nous, on n'est là que pour soutenir. Je suis heureuse de voir à quel point tu as évolué toi aussi. Tu t'ouvres à des choses auxquelles je ne t'aurais jamais imaginé prêt.

Thomas baissa les yeux, visiblement touché par ses mots.

— Tu sais, je crois que je ne comprenais pas vraiment ce que c'était que « soigner » avant de travailler avec toi. J'étais dans l'idée que la guérison venait uniquement par

l'effort, mais maintenant, je vois que ça va au-delà. C'est aussi l'écoute, la présence... L'humilité.

Claire ne dit rien, mais son regard en disait long. Elle avait vu Thomas grandir, se transformer dans son approche, et elle savait qu'il en était de même pour elle. Chacun, à sa manière, avait appris de l'autre, chacun avait fait un pas en avant dans une direction qu'il n'aurait jamais imaginée.

Un soir, alors qu'ils finissaient une journée particulièrement longue, Claire se retrouva à marcher avec Thomas dans le parc adjacent au centre de rééducation. L'air frais d'automne les enveloppait, les feuilles tombant lentement autour d'eux. C'était devenu un rituel : prendre un moment pour respirer, pour être ensemble, avant de se séparer pour la nuit.

— Tu sais, Thomas, dit Claire, en s'arrêtant pour observer un arbre aux couleurs éclatantes, j'ai toujours eu peur de me perdre. De m'épuiser à force de m'occuper des autres sans prendre soin de moi-même.

Thomas s'arrêta à son tour, se tournant vers elle.

— Tu te perds, mais tu te retrouves aussi à chaque fois. Et ça, c'est ce qui fait de toi quelqu'un de spécial. Ce n'est pas facile de porter la souffrance des autres, mais tu le fais avec une telle douceur que ça me touche. Tu as trouvé un équilibre que beaucoup cherchent sans jamais le trouver.

Claire détourna les yeux, émue par ses paroles. Il y avait quelque chose de rare et de précieux dans ce qu'ils partageaient, un respect mutuel qui n'avait cessé de croître.

— Et toi, tu sais te donner à fond. Tu n'as pas peur de l'effort, mais parfois je pense que tu n'as pas assez conscience de l'importance des petites victoires. Peut-être que c'est ça, la clé pour avancer : reconnaître que chaque geste compte, que chaque effort, aussi minime soit-il, a sa valeur.

Thomas sourit et se pencha légèrement vers elle, comme s'il voulait s'assurer qu'elle comprenait bien ses mots.

— Je crois que tu as raison. Les petites victoires... C'est drôle, parce que je pensais que je devais tout accomplir d'un coup. Mais maintenant, je vois que c'est dans les détails qu'on trouve les véritables progrès.

Claire se laissa aller contre lui, se sentant soudainement légère. Ils restèrent là, quelques instants, à profiter de cette tranquillité partagée. Ils n'avaient pas besoin de parler davantage, les mots étaient devenus superflus. Il y avait un équilibre, une entente qui se tissait doucement, un équilibre où chacun donnait et recevait, où chacun était prêt à se laisser guérir par l'autre.

Dans le silence, Claire comprit que ce n'était pas seulement le patient qui avait besoin de rééducation. Elle aussi, comme lui, avait eu besoin de réapprendre à vivre

autrement, à accepter les gestes d'attention, à accepter l'aide. Et c'était ce processus, ce chemin commun, qui, jour après jour, les rapprochait.

Les semaines passèrent, et l'automne céda peu à peu la place à l'hiver. L'air devenait plus froid, mais la relation entre Claire et Thomas continuait de se tisser avec une douceur qui semblait défier les saisons. Ils avaient appris à se connaître, non seulement dans leurs compétences professionnelles, mais aussi dans leurs vulnérabilités, leurs peurs et leurs rêves. Chaque jour, un peu plus, ils se rapprochaient, sans précipitation, mais avec une évidence que ni l'un ni l'autre n'osait verbaliser.

Un après-midi particulièrement calme, après avoir terminé une séance de rééducation avec un groupe de patients, Thomas invita Claire à prendre un café dans un petit bistrot non loin du centre. L'odeur du café chaud et des pâtisseries fraîchement sorties du four flottait dans l'air, et la lumière douce de l'hiver tamisait les rideaux de la fenêtre.

— J'ai réfléchi, dit-il en posant sa tasse sur la table, l'air sérieux. On pourrait peut-être organiser un petit séminaire sur la rééducation physique et émotionnelle, tu ne crois pas ? Pour partager notre approche, notre méthode. Ce que l'on a mis en place ensemble.

Claire le regarda un instant, surprise par cette proposition.

— C'est une excellente idée. Mais tu sais, je ne pense pas que ce soit juste une question de méthode... C'est plus... plus un état d'esprit, non ? C'est ce que l'on transmet à nos patients, au-delà des gestes, de la rééducation physique. C'est cette volonté de se réinventer à chaque étape.

Thomas hocha la tête, un sourire en coin.

— C'est exactement ce que je voulais dire. Il ne s'agit pas de donner des solutions toutes faites, mais d'offrir aux gens un espace où ils peuvent se redécouvrir. Et peut-être que ce séminaire pourrait être un moyen de montrer aux autres ce que nous avons appris à travers nos échanges.

Le regard de Claire se fit plus doux. Elle avait appris à apprécier la façon dont Thomas pensait, la manière dont il voyait l'humain dans toute sa complexité. À travers lui, elle avait appris à ne plus juger les situations trop rapidement, à comprendre qu'il n'y a pas de solution unique, mais que chaque individu est porteur de son propre chemin.

— Je suis d'accord avec toi, dit-elle après un moment de réflexion. Mais tu sais... je crois que ce séminaire pourrait aussi être un moyen de montrer que nous avons encore tant à apprendre. Que nous ne sommes jamais vraiment arrivés au bout de notre propre rééducation, que ce soit dans notre métier ou dans la vie.

Thomas la fixa longuement, touché par ses mots. Il savait qu'elle faisait allusion à leurs propres transformations, à cette quête personnelle de sens qui ne se finissait jamais. Mais ce n'était pas une quête à fuir, bien au contraire. C'était ce qui les unissait.

— Tu as raison, dit-il finalement, son regard se faisant plus doux. On n'est jamais tout à fait guéris. Mais peut-être qu'on peut apprendre à marcher ensemble sur ce chemin, tout en acceptant qu'il soit semé d'embûches.

Claire sourit, son cœur se réchauffant. Le temps qu'ils passassent ensemble n'était pas seulement un apprentissage professionnel, c'était un cheminement intime, une exploration du soi. Elle se rendit compte que, plus que de partager un bureau ou un espace de travail, ils étaient en train de partager leurs vies, chacune avec ses fractures et ses lumières.

— Et ce chemin, on le fera ensemble, dit-elle simplement.

Il y eut un instant de silence entre eux, mais un silence apaisé, rempli d'une promesse implicite. Thomas leva sa tasse, et Claire suivit son mouvement. Ils trinquèrent en silence, célébrant à la fois ce qu'ils avaient accompli et ce qu'ils avaient encore à découvrir.

Les jours passèrent, et le projet du séminaire prit forme. Ils commencèrent à préparer ensemble les ateliers, à élaborer les thématiques qu'ils souhaitaient aborder. De

cette collaboration naquit une nouvelle énergie, une fusion entre leurs idées, leurs expériences, et leurs aspirations.

Mais au-delà des projets professionnels, il y avait cette complicité grandissante qui, chaque jour, se nourrissait de petits gestes, de sourires partagés, de conversations sans fin sur des sujets variés, parfois légers, parfois plus profonds. Ils se soutenaient mutuellement, sans pression, dans une espèce de danse silencieuse où chacun était à la fois spectateur et acteur.

Un soir, alors qu'ils sortaient ensemble de l'hôpital après une journée particulièrement épuisante, Thomas se tourna vers Claire, un sourire malicieux aux lèvres.

— Tu sais, j'ai une proposition pour toi.

Claire le fixa, intriguée.

— Laquelle ?

— Et si on s'accordait un vrai moment de détente, juste tous les deux ? Un week-end, loin de tout, juste pour se reposer, pour respirer. Pas de travail, pas de séminaire, juste... toi et moi.

Le cœur de Claire fit un bond. Ce n'était pas une demande qu'elle avait anticipée, mais quelque chose dans la simplicité de l'idée la toucha profondément. Il n'y avait pas de pression, juste l'envie de partager un instant à deux, sans attentes.

— Je crois que ce serait une excellente idée, répondit-elle, le sourire aux lèvres.

Et ainsi, dans le silence de cette nuit-là, ils se rendirent compte que le chemin qu'ils empruntaient ensemble n'était pas seulement une évolution professionnelle, mais un véritable voyage vers l'autre, un voyage qu'ils n'avaient pas encore totalement exploré.

Les mois passèrent, et les projets qu'ils avaient bâtis ensemble prenaient forme. Le séminaire qu'ils avaient organisé fut un véritable succès, un moment de partage et d'apprentissage qui dépassa leurs attentes. Mais au-delà du succès professionnel, c'était une nouvelle étape dans leur relation. Leur complicité, leur confiance mutuelle, s'étaient renforcées au fil du temps, comme un fil invisible qui les unissait.

Un après-midi de printemps, après avoir clôturé un nouveau programme de rééducation, Thomas et Claire se retrouvèrent, comme à leur habitude, dans le petit bistrot où tout avait commencé. La lumière était douce, la chaleur du printemps juste assez présente pour leur permettre de savourer un café en terrasse. Le monde autour d'eux semblait flotter dans une calme légèreté, comme si le temps s'était suspendu, leur offrant un instant de quiétude mérité.

Claire posa lentement sa tasse, son regard se posant sur Thomas, son sourire empli de douceur.

— Tu sais, je crois qu'on est arrivés là où on devait être, dit-elle simplement.

Thomas la regarda, un éclat dans les yeux, un léger sourire naissant sur ses lèvres.

— Je crois aussi. Pas de destination finale, mais juste... un chemin à partager, ensemble. Sans savoir exactement où il mène, mais en sachant qu'on avance, main dans la main.

Elle acquiesça lentement, sentant la profondeur de ses mots résonner en elle. Elle n'avait jamais imaginé qu'un jour, un simple cheminement professionnel pourrait se transformer en un voyage intime, aussi riche et complexe.

Dans le silence qui suivit, il n'y avait plus besoin de mots. Ils se comprenaient. Ils avaient appris à marcher ensemble, à se soutenir sans condition, à s'apprivoiser à chaque étape, comme un rythme qu'ils ne cherchaient plus à accélérer, mais à vivre pleinement. La certitude qu'il y avait encore beaucoup à découvrir, encore beaucoup à construire, les enveloppait d'une douce assurance.

Ce jour-là, Claire comprit que la rééducation n'était pas seulement une question de corps, mais d'âme. Et que, parfois, les guérisons les plus profondes se faisaient au contact de ceux qui nous accompagnent dans nos failles, dans nos silences.

Leurs mains se frôlèrent sur la table, et sans un mot, sans un regard furtif, ils se prirent la main, comme une évidence. Ensemble, ils avaient trouvé leur propre équilibre. Ensemble, ils avaient trouvé la paix.

Et ainsi, dans la lumière douce du printemps, ils laissèrent le vent porter leurs rêves, tout en sachant que la véritable aventure ne faisait que commencer.

THAÍS GABAUD

Ce que les autres ne voient pas



*Merci à tous les **psychologues**, pour votre écoute, votre bienveillance et votre capacité à éclairer les chemins intérieurs. Ton écoute attentive et ton regard bienveillant ouvrent des espaces où l'on ose enfin se comprendre et se reconstruire. Grâce à toi, j'ai pu avancer, mieux me comprendre et retrouver un peu de clarté dans les moments les plus flous. Ta présence m'a vraiment aidée à franchir des étapes importantes. Par tes mots et ta présence, tu apportes une lumière douce à ceux qui traversent leurs ombres. Merci pour ta patience et ton professionnalisme.*

*Merci à tous les **éducateurs**, pour votre patience, votre engagement et votre humanité qui changent des vies chaque jour. Tu as su être présents sans jamais juger, encourager sans forcer, et surtout, croire en moi, même dans les moments où c'était plus flou de mon côté. Grâce à toi, j'ai pu avancer, prendre confiance et mieux me projeter. Ce n'est pas toujours facile de trouver sa place à 20 ans, mais tu présence a vraiment compté. Merci pour les échanges, les conseils, les sourires, et parfois même les coups de pied au bon moment ! Tu effectues un travail essentiel, et ça mérite d'être salué.*

Ce Que Les Autres Ne Voient Pas

Noé claqua la portière de la voiture de service, jetant un coup d'œil vers la façade grise du centre. Il faisait encore nuit, mais il savait déjà que la journée serait longue. Des urgences, des conflits, des silences pesants, des ados qui le regardaient avec des yeux de défi ou de détresse. Il les connaissait, ces regards. Il avait grandi avec.

Quand il croisa Lila pour la première fois, elle était penchée sur un dossier, dans le petit bureau au fond du couloir. Blouse beige, cheveux tirés, carnet à la main. Pas un sourire. Pas même un bonjour franc. Noé l'avait cataloguée aussitôt : la psy qui croit qu'on comprend un gosse en deux tests de Rorschach.

Lila, elle, avait tout de suite perçu en lui un mélange d'intensité et d'épuisement. Trop de colère rentrée. Trop d'instinct, pas assez de recul. Il lui faisait penser à ces gens qui courent sans savoir qu'ils saignent.

La mission auprès de Maëlys les avait obligés à collaborer. Quinze ans. Silence total. Un regard fuyant, des griffures sous les manches. La justice voulait du

concret. Le centre voulait des résultats. Et Noé, lui, voulait comprendre.

Ce jour-là, dans la petite salle aux murs jaune pâle, la séance débutait lentement. Maëlys s'était assise tout au bout du canapé, jambes croisées, bras repliés sur sa poitrine. Noé, assis en biais sur une chaise basse, tenait une balle antistress qu'il faisait rouler d'une main à l'autre. Lila, carnet fermé sur les genoux, s'était volontairement installée un peu à l'écart.

— Salut Maëlys, avait dit Noé, la voix calme. J'ai oublié mon briquet ce matin. Je suis resté coincé sous l'abri à fumer sans feu. C'est con, hein ?

Aucune réaction. Mais ses yeux s'étaient brièvement levés vers lui.

— Tu fumes trop, ajouta Lila doucement. Tu le dis toujours, mais tu continues.

— J'aime bien les mauvaises habitudes. Elles me rassurent, répondit-il sans quitter Maëlys des yeux.

Silence.

Noé se pencha un peu vers elle.

— Est-ce que t'as déjà eu un endroit où t'étais bien, même juste cinq minutes ?

Elle haussa à peine les épaules.

— Moi c'était sous un escalier, dit-il. Chez ma grand-mère. J'avais mis une couverture, une lampe de poche, et je lisais les BD que mon cousin me prêtait. C'était nul, mais j'y pensais souvent quand ça allait mal.

Lila reprit, sa voix plus posée.

— Ce genre d'endroit, ça n'a pas besoin d'être beau. Juste sûr. Est-ce que tu veux qu'on en trouve un pour toi ici ? Un lieu rien qu'à toi.

Maëlys ne répondit pas, mais ses mains cessèrent de tordre le tissu de sa manche. Elle semblait écouter. Noé se redressa légèrement, lui tendit la balle antistress. Elle hésita. Puis la prit.

— Tu sais, Maëlys, dit-il doucement, on n'attend pas que tu parles. Juste que tu sois là avec nous. C'est déjà pas mal.

Et pour la première fois, un souffle presque imperceptible. Un soupir. Mais pas de lassitude. Plutôt comme une expiration longtemps retenue.

Quand la séance se termina, Lila ne prit aucune note. Elle sourit à Maëlys, puis à Noé. Dehors, ils ne dirent rien. Mais dans la voiture de service, le silence était léger, presque complice.

Avec le temps, ils commencèrent à travailler ensemble autrement. Elle prenait des notes plus légères. Lui,

parfois, laissait passer un temps avant de foncer. Ils se découvraient dans les interstices. Entre deux cafés. Entre deux phrases de Maëlys.

Ils parlaient de plus en plus souvent, de moins en moins des autres. Un soir, sur le parking d'une supérette, ils avaient éclaté de rire en se voyant porter les mêmes barquettes de lasagnes industrielles.

— La grande cuisine des travailleurs sociaux, avait-elle dit.

Un autre soir, il l'avait vue essuyer ses larmes après un entretien difficile. Il n'avait rien dit. Juste posé un mouchoir sur la table.

Puis Maëlys avait changé. Légèrement. Un regard plus fixe. Des doigts moins agrippés à ses manches. Un jour, elle avait même déplacé une chaise pour eux.

— Je crois qu'elle commence à nous faire confiance, avait murmuré Lila.

— Ou à se faire confiance. C'est pire, mais c'est mieux.

Un soir, très tard, il la raccompagna jusqu'à sa porte. Il pleuvait. Elle avait une clé dans la main, mais elle ne bougeait pas.

— Pourquoi tu fais ce métier ? avait-elle demandé.

— Parce que j'aurais aimé qu'un adulte me voie, quand j'avais quinze ans. Et toi ?

Elle avait souri, un peu triste.

— Parce que je ne supporte pas de voir souffrir sans comprendre.

Ils n'avaient pas eu besoin d'en dire plus.

Maëlys, un jour, avait parlé. Une seule phrase, dans le bureau de Lila, alors que Noé passait une tête.

— Je sais que vous me voyez.

Et dans ce regard-là, ils avaient compris qu'ils faisaient quelque chose de juste. Pas parfait. Mais humain.

À la sortie du centre, ce jour-là, Lila prit la main de Noé. Il ne bougea pas. Elle non plus. Ils regardaient le ciel s'éclaircir.

— Peut-être qu'on peut essayer... toi et moi.

— Peut-être. On n'a pas besoin d'être réparés pour aimer, hein ?

Il n'avait pas répondu. Mais il avait serré un peu plus fort.

Ils commencèrent à se voir en dehors du centre.

Prudemment, d'abord. Un déjeuner partagé un dimanche, une balade dans un parc avec un vieux chien emprunté à un refuge. Ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient. Ils savaient juste que c'était fragile. Et précieux.

Le travail les rattrapait toujours. Une urgence ici, un placement là, une fugue inattendue. Et toujours, Maëlys en arrière-plan, comme une respiration discrète rappelant pourquoi ils s'étaient choisis, là, au cœur du tumulte.

Mais elle parlait désormais. Par bribes, par soupirs, par couleurs dessinées. C'était lent. Et c'était déjà immense.

Un soir, Lila confia à Noé :

— J'ai peur qu'on s'abîme dans ce qu'on croit sauver.

Il la regarda longtemps avant de répondre :

— Alors on s'aidera à se retrouver. À chaque fois. Même en morceaux.

Au centre, les collègues chuchotaient. Rien d'officiel. Mais parfois, on les voyait s'échanger un sourire un peu trop long, un regard complice. Ce n'était pas grave. Ils n'étaient pas là pour faire joli. Ils étaient là pour faire juste.

Le jour où Maëlys fut orientée vers une famille d'accueil, elle les serra tous les deux. D'abord Lila, longtemps. Puis Noé, sans un mot. Avant de monter dans la voiture, elle lança :

— Promettez que vous continuerez à vous voir. Vous avez l'air mieux ensemble.

Ils avaient ri. Puis ils avaient pleuré.

Le soir même, dans le silence de l'appartement de Lila, Noé prépara le dîner. C'était bancal. Il avait oublié le sel. Elle avait brûlé le fond de la casserole. Mais ils étaient là.

— Tu crois qu'on y arrivera ? demanda-t-elle.

— Non. Mais je crois qu'on essaiera. Tous les jours.

Elle leva son verre, lui le sien.

— À ce que les autres ne voient pas. Mais qu'on apprend à aimer.

Et il y eut un silence. Doux. Comme une promesse.

Quelques mois plus tard, la routine s'était installée entre eux. Une routine imparfaite, tissée de nuits agitées, de réveils précipités, de dossiers en retard et de rires en coin. Leur complicité avait grandi comme une plante tordue mais tenace, à l'ombre des vies cassées qu'ils côtoyaient.

Un vendredi, Lila reçut une lettre. Une proposition de poste dans une autre ville, dans un centre plus grand, avec des moyens plus importants. Elle hésita à lui en parler. Mais Noé vit son trouble, et un soir, alors qu'ils rangeaient ensemble une salle après un atelier, il demanda :

— Tu pars ?

Elle baissa les yeux.

— Je ne sais pas. C'est tentant. Ce serait plus stable. Mieux payé. Moins usant peut-être.

— Et nous ?

Elle releva la tête. Il n'y avait pas de reproche dans sa voix. Juste une question. Une vraie.

— Je ne sais pas non plus. Mais je sais que là-bas, ils ne te connaissent pas. Et que moi, je t'aime.

Il ne répondit pas tout de suite. Puis il s'approcha, posa une main sur sa joue.

— Alors restons. Juste assez longtemps pour se construire ici. Après, on verra.

Elle acquiesça. Ils n'avaient jamais voulu de promesses. Juste d'un présent sincère.

Et dans les jours suivants, tout continua. Le centre. Les jeunes. Les colères. Les chutes. Mais aussi les victoires minuscules. Une porte entrouverte. Une blague lancée par un ado. Un « merci » murmuré.

Un soir, alors qu'ils refermaient ensemble le portail du centre, Noé dit :

— On ne répare jamais complètement, hein ?

— Non, répondit Lila. Mais on apprend à marcher avec les morceaux.

Ils se regardèrent. Et, sans un mot de plus, ils rentrèrent. Ensemble.

Les jours passaient, et la routine s'installait doucement entre Noé et Lila. La fatigue pesait souvent sur leurs épaules, mais ils avaient trouvé un rythme qui leur appartenait. Des réveils précipités, des cafés avalés en vitesse, des discussions entre deux rendez-vous. Pourtant, sous cette apparente routine, il y avait des fêlures, des

silences qui s'étiraient plus longtemps qu'avant, des mots tus par peur de déranger.

Un soir d'automne, alors que le vent soufflait fort et que la pluie tambourinait contre les fenêtres du centre, Noé se retrouva seul dans la petite salle commune. Les murs, d'un jaune défraîchi, renvoyaient un écho triste à sa solitude. Les jeunes étaient couchés. Lila était restée pour un dernier entretien avec une nouvelle adolescente arrivée ce matin-là.

Noé fit tourner une balle antistress entre ses doigts. Son regard s'attarda sur la porte fermée du bureau de Lila. Il n'aimait pas cette sensation de vide, ce silence épais. Depuis quelques semaines, il la sentait distante. Non pas froide, mais ailleurs, comme si une partie d'elle-même était déjà partie, sans lui.

Quand elle sortit enfin, ses yeux étaient cernés. Elle se laissa tomber sur le canapé en face de lui, soupira longuement. Son visage était marqué par une fatigue qui semblait s'accrocher à ses traits.

— T'es encore là ? demanda-t-elle, la voix lasse.

— J'attendais que tu sortes. Besoin de parler ?

Elle secoua la tête.

— Elle a quinze ans. Elle a fui un foyer. Elle dit qu'elle ne veut plus jamais qu'on la touche. Elle a griffé la psy

ce matin. Puis elle m'a dit que je la faisais penser à sa mère.

Noé hochait lentement la tête.

— Et toi ?

Lila lui lança un regard surpris.

— Quoi, moi ?

— Toi, tu veux encore qu'on te touche ?

Elle sourit faiblement.

— Arrête de jouer les psys.

— Tu devrais peut-être te l'autoriser un peu, répondit-il doucement.

Elle détourna le regard, mais Noé voyait bien les larmes qui menaçaient de déborder. Il glissa sa main dans la sienne. Elle ne la retira pas. Ses doigts étaient glacés, tremblants.

— Je suis fatiguée, avoua-t-elle enfin. De tout ça. De ce qu'on ne peut pas sauver. De ce qu'on perd à force de vouloir sauver tout le monde.

— Mais on essaie, souffla Noé. C'est déjà ça, non ?

Elle acquiesça, le menton contre sa poitrine. Un silence s'installa, cette fois plus léger. Un silence qui, pour une fois, ne pesait pas comme une absence.

— Viens, dit Noé en se levant. Je t'emmène ailleurs.

Ils marchèrent ensemble sous la pluie, traversant les rues désertes jusqu'à un petit parc où les feuilles s'entassaient en tas humides. Noé sortit un vieux parapluie troué qu'il n'ouvrit pas. Ils s'assirent sur un banc, côte à côte, trempés jusqu'aux os.

— Tu m'as emmenée ici pour quoi ? demanda Lila.

— Parce que c'est le seul endroit où on peut être juste nous. Sans dossiers. Sans attentes. Juste nous.

Elle se tourna vers lui. Ses yeux brillaient dans la nuit. Un éclat fébrile, presque inquiet.

— Et si ça ne suffisait pas ?

Noé haussa les épaules.

— Alors on apprendra à faire avec. Comme toujours.

Elle déglutit, pencha la tête contre son épaule. Et ils restèrent là, sous la pluie, sans plus rien dire. Parce que parfois, ce que les autres ne voient pas, c'est justement ce qu'ils ont le plus peur de montrer.

Le lendemain, en arrivant au centre, Noé trouva une enveloppe blanche sur son bureau. À l'intérieur, une carte postale aux couleurs vives. Au dos, quelques mots écrits d'une main tremblante : "Merci pour le banc sous la pluie. Maëlys."

En la lisant, Noé sentit son cœur se serrer. Il repensa à cette nuit-là, aux yeux de Lila brillants sous la pluie, à sa main glacée dans la sienne. Et il se demanda combien de fois ils devraient encore se sauver l'un l'autre avant d'apprendre à se sauver eux-mêmes.

Les jours suivants, l'ambiance au centre devint plus lourde. Les nouvelles arrivées se succédaient, et les dossiers s'empilaient sur le bureau de Lila comme des piles de souvenirs fracassés. Noé sentait la lassitude s'insinuer en elle, malgré ses sourires forcés et ses tentatives pour masquer ses cernes sous une touche de maquillage léger.

Un après-midi, alors qu'il traversait le couloir, il l'aperçut seule dans la petite salle de repos, les mains serrées autour d'un mug de café tiède. Elle fixait le mur face à elle, les yeux vides.

— T'as l'air ailleurs, dit-il en s'approchant.

Elle cligna des paupières, comme si elle sortait d'un rêve trop lointain.

— J'ai eu Maëlys au téléphone.

— Oh. Et ?

— Elle s'adapte bien. Trop bien. Je crois qu'elle s'invente une nouvelle personnalité juste pour plaire à sa famille d'accueil. Je l'ai sentie trop docile. Trop gentille. Trop... fausse.

Noé s'assit à côté d'elle, silencieux. Lila soupira, posant son mug sur la table basse.

— C'est fou comme on passe des mois à essayer de leur faire comprendre qu'elles ont le droit d'exister, de dire non, de s'imposer... et il suffit d'un nouvel environnement pour qu'elles oublient tout.

— Peut-être qu'elle essaie juste de se protéger.

— Ou de disparaître, murmura Lila.

Un silence lourd tomba entre eux. Les rires des adolescents, plus loin, résonnaient faiblement, comme un écho distordu.

— Et toi ? demanda Noé. Ça fait des jours que t'es ailleurs, toi aussi.

Elle ne répondit pas tout de suite. Ses doigts jouaient nerveusement avec l'anse de sa tasse.

— J'ai reçu une proposition, finit-elle par avouer.

— Une proposition ?

— Pour un poste dans un centre à Lille. Un poste de coordinatrice. Plus de responsabilités, plus de moyens, plus de... tout.

Noé sentit son cœur se contracter. Il avait toujours su que Lila était ambitieuse. Qu'elle n'était pas du genre à s'enliser dans la routine. Mais l'idée qu'elle parte le frappa comme une gifle.

— Et tu vas accepter ?

— Je ne sais pas. Je ne voulais pas t'en parler avant d'être sûre.

— Tu voulais partir sans me le dire ?

Elle releva les yeux vers lui. Un éclat de tristesse passa dans son regard.

— Je ne voulais pas te faire ça.

Noé se leva brusquement, les mains dans les poches, comme pour contenir quelque chose qui menaçait de jaillir.

— Je croyais qu'on essayait de se construire quelque chose ici. Que tu... que tu voulais qu'on se construise.

— Je le veux, souffla-t-elle. Mais je ne sais pas si j'en suis capable.

Les mots résonnèrent dans l'air comme un écho douloureux. Elle baissa les yeux, honteuse, tandis que Noé serrait les poings pour ne pas exploser.

— Très bien, dit-il d'un ton plus froid qu'il ne l'aurait voulu. Fais ce que tu veux, alors.

Il sortit de la salle, claquant la porte derrière lui. Lila resta seule, les yeux perdus dans le fond de sa tasse de café, les mains tremblantes.

Le soir même, Noé rentra chez lui, jetant sa veste sur le canapé. Il alluma la télévision sans la regarder, les yeux fixés sur le mur. Les paroles de Lila tournaient en boucle dans sa tête. "Je ne sais pas si j'en suis capable."

Elle non plus, apparemment.

Dehors, la pluie se mit à tomber à verse, comme ce soir où ils s'étaient assis ensemble sur le banc du parc. Noé se passa une main sur le visage, exhalant un long soupir.

Peut-être que cette fois, il ne pourrait pas la sauver.

Les jours suivants furent marqués par un silence pesant entre Noé et Lila. Ils continuaient à se croiser dans les couloirs, échangeant des banalités qui résonnaient creuses. Noé restait concentré sur les jeunes, cherchant à s'étourdir dans le travail pour ne pas penser à la possibilité que Lila parte. Mais chaque fois qu'il passait devant son bureau et la voyait le front plissé, le téléphone contre l'oreille, il sentait un vide immense s'ouvrir en lui.

Un soir, alors qu'il s'apprêtait à quitter le centre, il aperçut Lila seule dans la salle de repos, les yeux rivés sur un dossier ouvert. Sa tasse de café semblait oubliée à côté d'elle, le liquide refroidi.

— Tu as encore eu Maëlys au téléphone ? demanda-t-il en s'approchant.

Lila leva les yeux vers lui, les traits tirés. Elle secoua la tête.

— Non. Elle ne répond plus. Depuis trois jours.

— Et la famille d'accueil ?

— Ils disent qu'elle est allée dormir chez une amie. Mais ils n'ont pas de prénom, pas d'adresse. Rien.

Noé sentit une tension se glisser dans ses épaules.

— Tu penses qu'elle a fugué ?

— Je pense qu'elle a disparu, Noé. Et je ne sais pas si c'est pour fuir ou pour se faire remarquer.

Un silence s'installa entre eux. Noé prit place en face d'elle, ses mains croisées sur la table.

— On va la retrouver, Lila. On a toujours réussi à les retrouver.

Elle secoua la tête, ses yeux se perdant dans le vide.

— Et si elle ne voulait pas être retrouvée ? Et si elle était vraiment en train de devenir quelqu'un d'autre ?

Noé ouvrit la bouche pour répondre, mais Lila se leva brusquement, attrapant son manteau.

— Je vais faire un tour, dit-elle. Besoin d'air.

Elle quitta la pièce avant qu'il n'ait le temps de la retenir.

Dehors, la pluie tombait dru. Lila marcha sans but, ses pas résonnant sur le trottoir mouillé. Elle passa devant le parc où ils s'étaient assis la première fois qu'ils s'étaient

confiés. Le banc était désert. La ville semblait vide, elle aussi.

Elle s'assit sur le banc, la capuche rabattue sur ses cheveux trempés, le regard fixé devant elle. Des souvenirs s'entrechoquaient dans son esprit : les premières conversations avec Noé, les rires maladroits, les confidences lancées à demi-mot. Et Maëlys, ce regard absent qu'elle n'arrivait pas à oublier.

Soudain, une ombre apparut à côté d'elle. Noé. Lui aussi trempé, lui aussi perdu.

— Tu es parti me chercher ? demanda-t-elle.

Il haussa les épaules, se laissant tomber à côté d'elle.

— J'aurais fait pareil si c'était Maëlys.

Ils restèrent là, côte à côte, la pluie ruisselant sur leurs visages. Lila ferma les yeux, laissant les gouttes masquer ses larmes.

— Je crois que je suis en train de tout gâcher, murmura-t-elle.

Noé la regarda, son expression adoucie. Il leva la main, hésita, puis la posa délicatement sur celle de Lila.

— Tu ne gâches rien. T'essaies juste de ne pas couler. Comme nous tous.

Elle tourna la tête vers lui, leurs regards se rencontrant enfin. Un instant suspendu, comme une fragile promesse.

— On rentre ? demanda-t-il.

Elle acquiesça. Ensemble, ils se levèrent, s'éloignant du banc, leurs mains toujours liées malgré la pluie battante.

La pluie s'était arrêtée quand ils atteignirent l'appartement de Lila. Leurs vêtements trempés laissaient des traces sombres sur le parquet. Lila retira son manteau et le laissa tomber par terre. Noé fit de même, sans un mot. Le silence entre eux n'était plus pesant. Il était plein. De ce qui n'avait pas encore été dit.

Lila se dirigea vers la cuisine, alluma la bouilloire. Noé resta dans le salon, observant les photos éparpillées sur le meuble près du canapé. Des clichés de jeunes du centre, des dessins colorés accrochés par des pinces à linge. Au milieu de tout ça, une photo de Maëlys, les yeux baissés, le sourire timide.

— Elle aurait pu appeler, souffla Lila en revenant avec deux tasses fumantes.

— Peut-être qu'elle n'a pas les mots. Peut-être qu'elle ne sait même pas ce qu'elle ressent, répondit Noé.

Lila se laissa tomber sur le canapé, sa tasse entre les mains. Elle porta le bord du mug à ses lèvres mais ne but pas.

— Et moi ? Je fais quoi si elle ne revient pas ? Si elle s'efface ? Si elle disparaît pour de bon ?

Noé s'assit à côté d'elle, laissant un espace entre eux. Pas trop près, pas trop loin.

— Tu as déjà fait ce que tu pouvais. Tu lui as donné un endroit où elle a pu respirer un peu. Même si c'était juste un instant. Ça compte.

— Pas assez, murmura-t-elle.

Ils restèrent là, côte à côte, à regarder le vide devant eux. La lumière de la rue projetait des ombres mouvantes sur le mur. Noé tourna légèrement la tête, cherchant les yeux de Lila.

— T'es vraiment en train de penser à partir ?

Lila ferma les yeux un instant. Elle posa sa tasse sur la table basse, croisa les bras contre sa poitrine.

— Je ne sais plus. Ça fait des jours que je me réveille en me disant que je dois choisir. Et j'ai l'impression que peu importe ce que je choisis, je vais perdre quelque chose.

Un silence. Puis Noé posa une main sur la sienne.

— Et moi, je peux choisir pour nous deux ?

Lila ouvrit les yeux. Ses iris brillaient d'une lueur indéchiffrable.

— Tu veux qu'on reste ?

— Je veux qu'on essaye. Encore un peu. Parce que même si c'est bancal, même si c'est fragile, c'est mieux que

rien. Et je crois que t'es la première personne qui me fait sentir que j'ai le droit d'être ici. D'exister.

Lila ne répondit pas tout de suite. Elle défit ses bras croisés, approcha sa main de celle de Noé et la serra. Un geste léger, mais chargé de tout ce qu'elle n'osait pas dire.

Ils restèrent ainsi, les doigts entrelacés, jusqu'à ce que leurs respirations se calment. Jusqu'à ce que la nuit tombe complètement et que la ville se taise enfin.

Les jours qui suivirent, Noé et Lila tentèrent de retrouver une routine. Une normalité. Mais le vide laissé par Maëlys était là, pesant, omniprésent. Au centre, le bureau qu'elle occupait pour ses séances restait fermé, comme un espace en suspens, figé dans le temps.

Un matin, Lila reçut un appel. Une voix inconnue, sèche et administrative.

— Bonjour, je suis la nouvelle éducatrice en charge de Maëlys. Nous avons besoin de son dossier complet, notes incluses.

Lila resta un instant muet. Elle s'adossa contre le mur, le regard perdu sur le plafond. Elle n'aimait pas cette voix, ce ton froid et détaché. Comme si Maëlys n'était qu'un cas parmi tant d'autres.

— Je vous les enverrai, dit-elle finalement.

En raccrochant, elle resta un long moment dans le silence. Puis elle rassembla les notes, les dessins, les traces de ces mois passés avec Maëlys. Chacune de ces feuilles portait encore le parfum des instants partagés. Le premier sourire. La première colère. Le premier espoir.

Quand Noé arriva dans le bureau, il trouva Lila immobile devant une pile de feuilles éparpillées.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Elle leva les yeux vers lui, les mâchoires serrées.

— Ils veulent tout. Les notes. Les rapports. Comme si elle n'était plus ici. Comme si elle n'avait jamais été là.

Noé s'approcha, s'agenouilla devant elle. Il prit une des feuilles, un dessin fait par Maëlys. Une maison, toute noire. Des fenêtres sans lumière.

— Peut-être qu'on peut garder une trace pour nous. Ce qu'elle a été ici. Ce qu'elle a été pour nous.

Lila acquiesça lentement. Ses doigts tremblaient un peu. Elle fit un tas avec les feuilles à envoyer. Et un autre avec celles qu'ils garderaient. Comme une mémoire clandestine.

Ce soir-là, ils rentrèrent ensemble chez Lila. Noé s'occupa du dîner, remuant mécaniquement une sauce qui ne prenait pas. Lila s'assit sur le canapé, un des dessins de Maëlys entre les mains.

— Tu crois qu'elle va s'en sortir ?

Noé hésita. Il n'avait pas la réponse. Mais il s'assit à côté d'elle, prit le dessin et le posa sur la table basse.

— Si elle sait qu'on pense encore à elle, je crois qu'elle aura une chance.

— Et si elle nous oublie ?

— Alors, on n'oubliera pas. Pas maintenant.

Ils restèrent ainsi, côte à côte, à regarder le dessin. Leurs mains se frôlèrent. Un geste minuscule, mais lourd de tout ce qui continuait à les lier malgré l'absence de Maëlys.

Les semaines passèrent. Les jours s'égrenaient, monotones, rythmés par les rendez-vous, les urgences, les cris des adolescents en détresse. Mais Noé et Lila continuaient à garder cette pile de dessins et de notes de Maëlys, comme une petite boîte à souvenirs qu'ils n'avaient pas le droit d'ouvrir, mais qu'ils refusaient d'abandonner.

Un vendredi soir, alors que la pluie martelait les vitres du centre, Noé entra dans le bureau de Lila. Elle était là, recroquevillée sur sa chaise, le regard perdu dans le vide. Sur la table, une feuille blanche, vierge.

— Ça va ?

Elle ne répondit pas tout de suite. Noé referma la porte derrière lui, s'approcha et s'assit sur le bord du bureau.

— J'ai eu des nouvelles de Maëlys, dit-elle enfin, d'une voix brisée.

Le cœur de Noé se serra. Il attendit.

— Elle a fugué. Encore. Ils ne savent pas où elle est.

Noé ferma les yeux un instant. Puis il se redressa, cherchant quelque chose à dire, quelque chose qui ferait sens.

— On aurait dû...

— On a fait ce qu'on a pu, coupa Lila. Mais ça ne suffit jamais.

Elle se leva brusquement, faisant tomber sa chaise.

— Je me sens tellement impuissante ! cria-t-elle, sa voix résonnant contre les murs vides.

Noé s'approcha d'elle, posa une main sur son épaule.

— On ne peut pas les sauver tous.

Elle se dégagea.

— Mais on aurait pu la sauver elle. Si seulement on avait eu plus de temps.

Noé ne savait pas quoi répondre. Alors, il fit ce qu'il savait faire de mieux. Il resta là, en silence, jusqu'à ce que les larmes de Lila s'épuisent.

Ce soir-là, ils rentrèrent ensemble chez Lila. Dans l'appartement, tout semblait plus étroit, plus oppressant. Les dessins de Maëlys étaient encore là, étalés sur la table basse comme des empreintes d'un fantôme qu'ils n'avaient pas su retenir.

Lila s'affala sur le canapé, le regard perdu.

— Pourquoi on fait ça, Noé ? Pourquoi on s'accroche ?

Noé s'assit à côté d'elle, prit sa main.

— Parce qu'on est les seuls à voir ce que les autres ne voient pas.

— Et si ça nous détruit ?

— Alors on tombera ensemble. Et on se relèvera ensemble.

Lila se tourna vers lui, ses yeux brillant de larmes non versées. Elle s'approcha, posa son front contre le sien.

— Je ne veux pas tomber.

— Moi non plus, murmura-t-il. Mais si on tombe, on tombera à deux.

Et dans ce silence partagé, ils comprirent que l'attente était aussi une forme d'amour, que le vide laissé par

Maëlys ne disparaîtrait pas, mais qu'ils apprendraient peut-être à le combler ensemble.

Les jours suivants, l'absence de Maëlys planait comme une ombre sur le centre. Les collègues n'en parlaient pas directement, mais Noé surprenait parfois des regards lourds de questions non posées, de reproches silencieux. Lila, elle, s'était renfermée, cachant sa douleur derrière un mur de silence. Elle s'occupait plus que jamais, enchaînant les rendez-vous, les dossiers, les réunions, comme si le bruit pouvait étouffer le vide.

Un soir, alors que Noé s'apprêtait à partir, il trouva Lila seule dans la salle de repos, un café froid entre les mains, le regard rivé à la fenêtre. La pluie tombait encore, incessante.

— T'as pas de parapluie ?

Elle sursauta, releva la tête. Il était là, planté dans l'encadrement de la porte, l'air fatigué mais attentif.

— J'aime bien la pluie, murmura-t-elle.

Il s'approcha, s'adossa au mur à côté d'elle.

— J'ai pas eu de nouvelles de Maëlys, reprit-elle. J'ai appelé la police, le foyer, les éducateurs. Rien.

— Peut-être qu'elle a retrouvé un endroit sûr, tenta-t-il.

— Un endroit sûr ? Pour elle ? On a tout raté, Noé.

— On n’a pas raté. On a essayé.

Elle posa la tasse sur le rebord de la fenêtre, croisa les bras contre elle comme pour se protéger.

— Et si on n’avait pas assez essayé ?

— Lila...

Elle se tourna vers lui, le regard brillant.

— Dis-moi que t’as encore un peu d’espoir. Parce que moi, je n’en ai plus.

Noé la fixa longuement, ses yeux sombres captant la lumière des lampadaires extérieurs.

— J’ai l’espoir qu’elle se souvienne de nous. Qu’elle se souvienne qu’on l’a vue. Et qu’un jour, ça comptera.

Lila déglutit, ferma les yeux.

— J’ai peur qu’elle soit déjà trop loin.

Noé s’approcha davantage, effleura sa main du bout des doigts. Elle ne recula pas.

— Alors je viendrai te chercher, toi. Si tu pars trop loin.

Elle ouvrit les yeux, et cette fois, ce furent les larmes qui coulèrent. Noé l’attira doucement contre lui. Elle s’agrippa à sa chemise, comme à une ancre dans la tempête.

Ils restèrent ainsi longtemps, la pluie battant contre les vitres, le silence s'installant autour d'eux comme une couverture fragile mais nécessaire.

Quelques jours plus tard, alors qu'ils sortaient du centre, un appel retentit sur le téléphone de Lila. Elle décrocha précipitamment, Noé à ses côtés. La voix au bout du fil était grave, professionnelle.

— Lila ? On a retrouvé Maëlys. Elle est à l'hôpital. Blessée, mais consciente.

Le soulagement les saisit tous les deux, une bouffée d'air après une apnée trop longue. Ils échangèrent un regard, et sans un mot de plus, Noé prit les clés de la voiture et fit signe à Lila de monter.

En chemin, les mots étaient inutiles. Leurs mains s'étaient trouvées entre le levier de vitesse et le frein à main, leurs doigts entrelacés, comme pour se rappeler qu'ils n'étaient plus seuls. Pas maintenant. Pas encore.

À l'hôpital, les couloirs blancs résonnaient de murmures, de bruits de chariots métalliques, de portes qui s'ouvraient et se refermaient. Noé et Lila marchaient côte à côte, leurs pas en rythme, leurs respirations synchronisées. Devant la porte de la chambre de Maëlys, ils s'arrêtèrent.

— Prête ? murmura Noé.

Lila hocha la tête, mais ses doigts tremblaient légèrement contre la poignée. Noé posa une main apaisante sur son dos. Ils entrèrent.

Maëlys était assise sur le lit, un bandage à la tempe, le visage encore marqué par des ecchymoses. Ses yeux, immenses, les fixaient avec une intensité presque douloureuse.

— Salut, fit Noé en avançant d'un pas.

Lila resta près de la porte, comme si elle n'osait pas entrer pleinement dans la pièce. Maëlys ne dit rien. Ses doigts jouaient nerveusement avec le drap blanc.

— Comment tu te sens ? tenta Noé.

Maëlys haussa légèrement les épaules. Ses lèvres tremblèrent, mais elle se mordit l'intérieur de la joue pour retenir ce qui semblait être un sanglot.

Lila s'approcha enfin, s'assit prudemment au bord du lit.

— Tu n'es pas obligée de parler, dit-elle d'une voix douce. Juste... on est là.

Les yeux de Maëlys s'embuèrent. Elle détourna le regard, fixant un point invisible sur le mur.

— Je pensais que vous aviez arrêté de me chercher.

Noé s'agenouilla près du lit pour être à sa hauteur.

— On ne t'a jamais laissée tomber, Maëlys. Jamais.

Lila posa une main hésitante sur celle de la jeune fille. Elle sentit la peau froide, tendue, comme une corde prête à céder.

— On peut rester ici autant que tu veux, continua-t-elle. Tu n'as pas besoin de tout dire maintenant.

Maëlys ferma les yeux. Une larme glissa le long de sa joue, suivie d'une autre, puis d'une autre. Elle tenta de les essuyer d'un geste brusque, mais ses mains tremblaient trop.

— Je ne sais pas comment être ici, avoua-t-elle d'une voix brisée.

Lila et Noé échangèrent un regard. Ils étaient venus pour la soutenir, mais ils savaient qu'ils ne pourraient pas tout réparer. Tout ce qu'ils pouvaient offrir, c'était leur présence. Leur patience.

— Alors, on sera ici avec toi, dit Noé. Jusqu'à ce que tu te sentes prête à être là.

Maëlys baissa la tête, les larmes coulant à présent librement. Et cette fois, elle ne tenta pas de les cacher.

Les jours passèrent. Maëlys fut transférée dans une unité de soins spécialisés. Lila et Noé continuaient de venir la voir, parfois ensemble, parfois séparément. Les premiers temps, elle les accueillait en silence, les yeux rivés sur la fenêtre, perdue dans un monde qu'ils ne pouvaient atteindre.

Un matin, alors que Noé entra dans la chambre, Maëlys tenait un carnet noir, usé, entre ses mains. Ses doigts tapotaient nerveusement la couverture.

— C'est quoi, ça ? demanda-t-il en s'asseyant en face d'elle.

Maëlys haussa les épaules.

— Je l'avais avant... Avant tout ça.

Noé pencha la tête, cherchant son regard.

— Avant quoi ?

Elle le fixa enfin, et il y eut un éclat de défi dans ses yeux.

— Avant que tu m'abandonnes.

La phrase tomba comme une pierre dans le silence. Noé resta immobile, le souffle coupé. Ses doigts se crispèrent sur ses genoux. Mais il ne détourna pas les yeux.

— Je suis là, Maëlys. Et je vais rester.

Maëlys serra le carnet contre elle, puis se tourna vers la fenêtre.

Ce soir-là, Noé retrouva Lila dans le couloir. Elle l'attendait, dos appuyé contre le mur, les bras croisés.

— Ça va ? demanda-t-elle.

Noé passa une main nerveuse dans ses cheveux.

— Elle m'en veut. Elle pense que je l'ai lâchée.

Lila posa une main sur son bras.

— Elle a besoin de trouver quelqu'un à qui en vouloir.
Pour ne pas s'en vouloir à elle-même.

— Je le sais, mais...

— Mais ?

Il soupira profondément.

— Je croyais qu'on avait avancé. Et là, j'ai l'impression qu'on revient à zéro.

Lila hocha la tête. Elle connaissait ce sentiment. Le vertige de ces retours en arrière, ces moments où l'on croit que rien n'a servi, que tout est à refaire.

— Ce n'est pas zéro. C'est juste un autre point de départ.

Les jours suivants, Noé apporta des crayons de couleur à Maëlys. Des feutres. Des feuilles blanches. Un jour, il la trouva en train de griffonner des spirales, des traits tremblants, des formes abstraites. Elle ne lui parla pas, mais elle ne lui demanda pas non plus de partir.

Un après-midi, alors que Lila était seule avec elle, Maëlys posa enfin le carnet noir sur ses genoux et le lui tendit.

— Tu veux lire ?

Lila hésita. Elle sentit le poids de cette demande. Elle ouvrit la couverture. Les pages étaient remplies de mots raturés, de dessins griffonnés à la hâte, de phrases inachevées.

— C'est... c'est ce que tu n'as pas pu dire ? murmura-t-elle.

Maëlys hocha la tête, le regard fixé sur le sol.

Lila referma le carnet, le posa doucement sur la table.

— Merci de m'avoir fait confiance.

Maëlys releva la tête, ses yeux brillants.

— Je ne sais pas si je suis prête à parler... mais je crois que je suis prête à écouter.

Lila sourit, un sourire sincère, profond.

— Alors, on est là. Et on t'écoute.

Maëlys écoutait, mais elle ne parlait toujours pas. Les jours se succédaient, monotones, ponctués par les visites de Lila et Noé, leurs tentatives patientes pour tisser un fil, aussi ténu soit-il, vers l'adolescente recluse.

Un après-midi, alors que le soleil déclinait, Noé entra dans la chambre de Maëlys. Elle était assise par terre, dos contre le lit, les genoux repliés sous son menton. Le carnet noir reposait à côté d'elle, entrouvert.

— J’ai apporté des biscuits. Ceux que tu aimais bien la dernière fois, dit Noé en tendant le paquet.

Maëlys ne répondit pas. Ses yeux étaient fixés sur la fenêtre, où un arbre projetait des ombres tremblantes contre le mur. Noé s’assit par terre à son tour, laissant une distance respectable entre eux.

— Tu sais, quand j’étais gamin, j’avais un carnet aussi, lança-t-il d’une voix douce.

Maëlys tourna enfin la tête vers lui. Une esquisse d’intérêt.

— J’y mettais des trucs stupides. Des phrases, des dessins. Parfois juste des mots qui ne voulaient rien dire. C’était mon secret à moi.

— Et après ? demanda-t-elle, presque en chuchotant.

Noé soupira, passa une main dans ses cheveux.

— Un jour, mon père l’a trouvé. Il l’a lu. Il m’a dit que c’était du gâchis, que je ferais mieux d’aller dehors jouer au foot avec les autres.

— Et alors ?

— Alors, j’ai arrêté d’écrire.

Le silence s’étira entre eux, mais cette fois, il n’était pas lourd. Noé ouvrit le paquet de biscuits, en prit un, le tendit à Maëlys. Elle hésita. Puis tendit la main.

— Tu sais, ce carnet, c'est à toi, Maëlys. Personne d'autre que toi n'a le droit d'y entrer. Même pas moi, même pas Lila.

Maëlys serra le biscuit entre ses doigts, comme si elle hésitait à le porter à sa bouche.

— Et si je n'ai rien à dire ? murmura-t-elle.

— Alors tu n'écris rien. Ou tu dessines. Ou tu griffonnes. Ou tu ne fais rien du tout. C'est toi qui choisis.

Elle acquiesça, baissa les yeux. Puis, doucement, elle mordit dans le biscuit.

— Je crois que je voudrais... je voudrais écrire, dit-elle, presque inaudible.

Noé ne répondit rien, mais il sourit. Un sourire léger, fragile. Comme une brèche dans le mur.

Ce soir-là, en rentrant chez Lila, il trouva l'appartement plongé dans le silence. Elle était assise sur le canapé, une lettre froissée à la main.

— C'est de ma mère, dit-elle sans le regarder. Elle veut que je revienne pour son anniversaire. Je n'y suis pas allée depuis cinq ans.

— Tu veux y aller ?

Lila haussa les épaules, le visage impassible.

— Je ne sais pas. On n’a jamais vraiment été proches. Et elle ne comprend pas pourquoi je fais ce métier. Pour elle, c’est du temps perdu.

Noé s’assit à côté d’elle, posa une main sur son genou.

— On pourrait y aller ensemble.

Lila le fixa, surprise.

— Ensemble ?

— Pourquoi pas ? Parfois, c’est plus facile d’affronter le passé à deux.

Lila sourit, un sourire amer.

— Et toi, tu affrontes le tien ?

Le silence retomba, lourd, mais nécessaire. Noé laissa retomber sa main, croisa les doigts entre ses genoux.

— Pas encore. Mais peut-être que je devrais. Un jour.

Ils restèrent ainsi, côte à côte, sans rien dire. Les ombres de la nuit s’allongeaient sur le parquet, et quelque part, dans le silence, une promesse naissait.

Les jours suivants, Maëlys se mit à écrire. Des mots griffonnés à la hâte, des phrases incomplètes, des dessins nerveux. Lila et Noé ne lui demandaient rien, mais ils voyaient le carnet s’épaissir de pages noircies.

Un matin, Maëlys attendait déjà Noé devant la salle commune. Elle tenait le carnet serré contre sa poitrine.

— Tu veux qu'on en parle ? demanda-t-il doucement.

Elle secoua la tête, mais resta plantée là, immobile.

— C'est à toi. Ce n'est à personne d'autre, tu sais, murmura Noé.

Maëlys le regarda, les yeux brillants.

— J'ai écrit des choses... que je n'aurais pas dû écrire.

— Il n'y a rien que tu ne devrais pas écrire, répondit-il. Pas là-dedans.

Elle resta silencieuse, puis se détourna brusquement, serrant le carnet contre elle comme un talisman.

À l'intérieur, Lila observait la scène à travers la vitre. Elle rejoignit Noé dans le couloir, sa tasse de café à la main.

— Elle a parlé ?

— Pas encore. Mais je crois qu'elle essaie.

— Et toi ? Tu parles ?

Noé haussa les épaules.

— Je parle à Maëlys. C'est déjà ça.

Lila soupira, posa une main sur son épaule.

— Elle avance. Et toi aussi. Même si tu ne le vois pas encore.

Les jours passèrent. Maëlys restait repliée sur elle-même, mais le carnet devenait un objet presque sacré, toujours à portée de main. Un matin, alors que Noé et Lila prenaient leur café dans la salle commune, Maëlys entra sans un mot et posa le carnet devant eux.

— Lisez. Mais pas tout. Juste les pages marquées.

Lila et Noé échangèrent un regard. Lila ouvrit le carnet avec précaution. Les pages étaient couvertes de dessins noirs, de mots en lettres capitales, de phrases coupées, des éclats de colère, des morceaux de chagrin. Sur une page marquée d'un coin replié, une phrase unique :

« J'avais huit ans. Il m'a dit que c'était normal. »

Lila referma le carnet, la gorge nouée. Noé, lui, restait figé. Il connaissait ces mots. Il les avait entendus, ailleurs, dans une autre vie.

— Maëlys... commença-t-il.

Mais Maëlys avait déjà quitté la salle, laissant le carnet derrière elle. Lila serra la main de Noé sous la table.

— On va l'aider, dit-elle.

— Et toi, qui t'aide ? murmura-t-il.

Lila ne répondit pas. Ses yeux fixaient le carnet, les mots noirs sur le papier blanc, le silence trop lourd pour être brisé.

Le jour suivant, Lila retrouva Noé dehors, accoudé à la rambarde qui surplombait le petit jardin du centre. Il avait le carnet de Maëlys dans les mains, le feuilletant d'un geste lent, presque mécanique.

— Je ne sais pas quoi faire, dit-il sans se retourner.

Lila s'approcha, croisa les bras pour se protéger du vent froid.

— On suit le protocole. On en parle à la direction, on alerte l'assistante sociale, on...

— Mais elle nous fait confiance. Si on balance ça maintenant, elle se refermera. Elle a mis des semaines à ouvrir ce carnet. Tu sais ce que ça lui a coûté ?

Lila soupira. Elle le savait. Mais elle savait aussi que le poids de ces mots, ces révélations, dépassait leurs simples épaules.

— On n'a pas le choix, Noé. C'est notre devoir.

Il ferma le carnet d'un geste brusque et se tourna vers elle, les yeux brûlants.

— Et notre devoir envers elle ? Notre promesse de ne pas la trahir ?

Lila soutint son regard, impassible. Pourtant, sa main tremblait légèrement.

— Noé, tu le sais. On ne peut pas porter ça seuls.

Il passa une main nerveuse dans ses cheveux, se détourna, la mâchoire serrée.

— Je sais... je sais... mais merde !

Lila s'approcha, posa une main sur son bras.

— Viens. On va en parler ensemble.

Ils s'installèrent dans le bureau de Lila. Les stores étaient tirés, filtrant une lumière grise et indécise. Le carnet de Maëlys trônait sur le bureau, entre eux, comme un objet chargé de trop de souffrances.

— Tu te rappelles ce que tu m'as dit le premier jour ? demanda Lila, la voix douce.

Noé haussa les épaules.

— J'ai dû dire plein de conneries.

— Tu m'as dit : « On ne sauve personne ici. On les aide juste à survivre un peu mieux. »

Il baissa la tête. Ces mots-là, il ne les aurait jamais prononcés aujourd'hui. Parce qu'au fond, il s'était pris au jeu. Il avait voulu sauver Maëlys. Et maintenant, il était pris au piège.

— Je vais parler à la direction, reprit Lila. Tu n'es pas obligé de venir. Mais...

Noé redressa la tête. Son regard était sombre, mais déterminé.

— Non. J’y vais. Avec toi.

Ils se levèrent, le carnet entre les mains de Lila. Un poids lourd. Un fardeau partagé.

Dans le couloir, ils croisèrent Maëlys. Elle les fixa, le visage fermé, les yeux méfiants. Puis elle posa son regard sur le carnet dans les mains de Lila.

— Vous allez le dire ?

Lila et Noé échangèrent un regard. Lila ouvrit la bouche, mais ce fut Noé qui parla le premier.

— Oui. Parce que tu ne devrais plus avoir à porter ça toute seule.

Maëlys les regarda, luttant contre des larmes qu’elle refusait de laisser couler. Puis elle se détourna et s’éloigna, ses pas résonnant dans le couloir désert.

Lila et Noé continuèrent leur chemin, vers le bureau de la direction. Chaque pas semblait plus lourd que le précédent.

Le bureau de la direction était plongé dans une semi-obscurité, les stores tirés laissaient filtrer une lumière diffuse. Assise derrière son bureau, la directrice, Madame Sorel, les observait en silence. Lila tenait toujours le carnet de Maëlys, ses doigts crispés autour de la couverture abîmée.

— Alors ? demanda Madame Sorel, son regard perçant passant de Noé à Lila.

Lila inspira profondément avant de poser le carnet sur le bureau.

— Maëlys a écrit des choses inquiétantes, commença-t-elle. Des choses qui indiquent qu'elle a peut-être été victime d'abus.

Noé serra les poings, se retenant de parler. Il savait que Lila avait raison d'être mesurée. Mais il avait envie de hurler que ce n'était pas « peut-être ». C'était évident.

— Avez-vous discuté avec elle ? demanda Madame Sorel, impassible.

— Pas encore. Elle ne sait pas qu'on est ici, répondit Lila. Mais elle nous a vus avec le carnet.

Madame Sorel ouvrit le carnet et le feuilleta lentement. Chaque page contenait des mots griffonnés, des phrases incohérentes, des dessins aux traits hachurés. Les couleurs étaient sombres, étouffantes.

— On ne peut pas agir sans son consentement, déclara Madame Sorel en refermant le carnet.

— Son consentement ? explosa Noé. Elle est une gamine de quinze ans, on parle d'abus !

Lila posa une main apaisante sur son bras, mais Noé la repoussa doucement.

— Non. On a trop attendu. On a vu les marques. On a vu comment elle se referme dès qu'on parle de sa famille. Elle a besoin d'aide, maintenant.

Madame Sorel croisa les mains sur son bureau.

— Et si elle n'est pas prête ? Si elle se ferme davantage ?

— Alors on sera là pour elle, répondit Lila. Mais on ne peut plus faire semblant de ne rien voir.

Un silence lourd s'installa. Noé fixait le carnet, son cœur battant à tout rompre. Lila ne le lâchait pas des yeux, attentive à chaque micro-réaction.

— Très bien, conclut finalement Madame Sorel. Je vais contacter le service de protection de l'enfance. Mais je veux que vous soyez présents quand Maëlys sera informée. Elle aura besoin de repères, et ce sera vous.

Ils acquiescèrent. En quittant le bureau, Noé se sentait à la fois soulagé et terrifié. Il savait qu'il avait fait ce qu'il fallait. Mais il savait aussi que cela n'allait rien arranger. Pas tout de suite.

Dans le couloir, Lila s'arrêta, posant une main légère sur son bras.

— On a fait ce qu'il fallait, murmura-t-elle.

— Alors pourquoi j'ai l'impression de l'avoir trahie ?

— Parce que tu l'aimes bien trop pour rester en dehors de sa douleur.

Noé hocha la tête, les mâchoires serrées. Lila glissa ses doigts entre les siens, entrelaçant leurs mains comme pour lui rappeler qu'il n'était pas seul à porter ce poids.

Le soir même, alors que le centre fermait ses portes, ils restèrent ensemble, assis sur les marches extérieures. Le ciel s'assombrissait, des éclats de lumière s'éteignaient peu à peu.

— Tu crois qu'elle nous en voudra ? demanda Noé, le regard fixé droit devant lui.

Lila resta silencieuse un moment, puis se tourna vers lui.

— Peut-être. Mais un jour, elle comprendra qu'on l'a fait par amour. Par instinct de survie.

Noé baissa les yeux, cherchant des réponses dans les pavés sous leurs pieds.

— Et toi ? Tu me pardonnes ?

Lila fronça les sourcils.

— De quoi ?

— De m'accrocher à toi comme à une bouée. De tout vouloir sauver. Même quand c'est trop tard.

Elle lui caressa la joue, ses doigts froids, sa voix douce.

— Tu ne me dois rien, Noé. Sauf peut-être de continuer à te battre pour toi. Et pour nous.

Il ferma les yeux, laissant le poids de ses mots s'infiltrer en lui. Parce qu'elle avait raison. Parce qu'ils ne pouvaient pas tout sauver. Mais ils pouvaient essayer. Un jour à la fois.

La nuit tombait lentement sur le centre, enveloppant les bâtiments d'une obscurité presque protectrice. Noé et Lila étaient toujours assis sur les marches, silencieux, leurs épaules se touchant à peine.

— Ça me bouffe de l'intérieur, murmura Noé. De ne pas pouvoir la sortir de là. De ne pas avoir les mots pour lui dire qu'on est là.

Lila soupira, son regard perdu dans la cour vide.

— On ne peut pas tout réparer, Noé.

— C'est ce que tu penses ?

— C'est ce que je sais. Mais... on peut être présents. Ça, c'est déjà énorme.

Il hocha la tête, mais son expression restait fermée. Une voiture passa, projetant une lumière crue sur leurs visages. Lila plissa les yeux.

— Maëlys ne nous fera peut-être plus jamais confiance, reprit Noé. Elle va croire qu'on l'a trahie.

— Ou elle finira par comprendre qu'on a voulu la protéger, répondit Lila. Mais ça, ce sera son chemin. Pas le nôtre.

Le silence tomba entre eux, dense et lourd. Puis Lila glissa sa main dans celle de Noé. Un geste simple, presque anodin. Mais pour lui, c'était comme une bouée lancée en pleine tempête.

— Viens, dit-elle en se levant. On a assez donné pour aujourd'hui.

Ils quittèrent le centre côte à côte, leurs pas résonnant dans le couloir désert. À l'extérieur, la fraîcheur de la nuit les enveloppa.

— On passe chez moi ? proposa Lila. J'ai du café. Et un film pourri qu'on pourrait détester ensemble.

Il esquaissa un sourire fatigué.

— Tu as toujours des bonnes idées.

Ils montèrent dans la voiture de service, et Noé alluma la radio. Une chanson douce résonnait dans l'habitacle. Lila ferma les yeux, sa tête reposant contre le siège. Pour un instant, le monde semblait suspendu, loin des cris, des pleurs et des non-dits.

Au centre, dans sa chambre, Maëlys était allongée sur son lit, le regard fixé au plafond. Le carnet n'était plus là, mais les mots restaient gravés dans sa tête. Elle n'avait pas dormi. Elle n'avait pas pleuré.

Elle avait juste attendu. Comme on attend le matin après une longue nuit sans fin.

Quelques semaines plus tard, le centre fermait ses portes pour la nuit. Noé et Lila étaient toujours là, dans le bureau exigü où s'entassaient dossiers et carnets de notes. Le silence était lourd, peuplé seulement par le bruit de la pluie battant contre les vitres.

— J'ai eu des nouvelles de Maëlys, annonça Lila en posant son téléphone sur le bureau.

Noé leva les yeux. Lila souriait, un sourire teinté de mélancolie.

— Elle a écrit une lettre, reprit-elle. Elle dit qu'elle a trouvé un endroit où elle se sent bien. Un escalier, dans sa nouvelle famille d'accueil. Elle a mis une couverture et une lampe de poche. C'est devenu son repère.

Noé ferma les yeux, retenant un soupir.

— Elle a aussi demandé si... si on continuait à se voir, toi et moi.

Lila se leva et s'approcha de la fenêtre, le dos tourné. Les gouttes de pluie coulaient le long de la vitre comme autant de larmes muettes.

— Et ? demanda Noé, sa voix tremblante.

— Je lui ai répondu que oui. Que nous, on est encore là. Qu'on apprend à marcher ensemble. Même si c'est bancal.

Noé se leva à son tour, s'approcha d'elle. Leurs visages se reflétaient dans la vitre, deux silhouettes floues, presque fusionnées par l'ombre.

— Est-ce qu'on est prêts ? murmura-t-il.

Lila posa sa main contre la vitre, sa paume froide contre le verre.

— Je ne sais pas. Mais on peut essayer.

Noé prit sa main, la glissant entre ses doigts comme on retient une promesse fragile.

— À ce que les autres ne voient pas, dit-il.

— À ce que nous, on apprend à aimer, répondit Lila.

Dehors, la pluie continuait de tomber, couvrant leurs mots. Et peut-être que c'était mieux ainsi. Car certains silences valent tous les mots du monde.

Quelques jours passèrent.

Au centre, Maëlys recommença à parler. Pas beaucoup. Pas tout le temps. Mais parfois, un mot. Un regard. Un "bonjour" marmonné. Une présence moins fuyante.

Lila notait chaque micro-changement sans rien dire. Noé, lui, restait un peu en retrait, mais ses yeux se posaient sur Maëlys avec une tendresse mêlée de prudence.

Un soir, alors qu'elle dessinait seule dans la salle commune, Maëlys leva les yeux vers Noé.

— Tu restes un peu ? demanda-t-elle.

Il hocha la tête, et s'assit à distance, sans rien dire. Elle reprit ses traits au crayon, concentrée.

— C'est un loup, murmura-t-elle, au bout de quelques minutes.

— Il est beau, répondit Noé doucement.

— Il protège. Même s'il a peur.

Il comprit qu'elle ne parlait pas seulement du dessin.

Lila les observait depuis l'embrasement de la porte. Et pour la première fois depuis longtemps, elle sourit pleinement. Pas un sourire de façade, ni de professionnel rassurant. Un vrai sourire. Celui de quelqu'un qui voit une lueur. Quelque chose qui naît, fragile, mais vivant.

Plus tard, quand Maëlys fut couchée, Noé et Lila marchèrent jusqu'au parking, comme d'habitude. Leurs pas résonnaient doucement sous les lampadaires.

— Tu crois qu'on a réussi ? demanda Noé.

Lila réfléchit. Puis répondit :

— Non. Mais elle a recommencé à croire qu'elle pourrait peut-être un jour faire confiance. Et ça, c'est déjà beaucoup.

Ils restèrent là, silencieux.

Puis Noé dit, presque pour lui-même :

— Ce que les autres ne voient pas, c'est tout ce qu'il faut de patience... pour qu'un cœur batte à nouveau sans peur.

Lila posa sa tête sur son épaule.

La nuit était douce.

Et quelque chose, en silence, avait bougé.

Les jours suivants furent faits de petits gestes, de silences moins lourds, de regards qui hésitent puis s'accrochent.

Maëlys ne parlait pas encore beaucoup. Mais elle ne fuyait plus systématiquement les adultes. Elle acceptait la présence. Celle de Lila, surtout. Parfois celle de Noé, si elle sentait qu'il n'attendait rien d'elle.

Elle recommença à dessiner. Chaque feuille était une échappatoire, un monde muet mais dense. Des animaux, des paysages, des silhouettes sans visages. Des fenêtres entrouvertes. Lila les regardait discrètement, sans commenter, mais les gardait dans un coin de sa mémoire.

Un soir, après le dîner, Maëlys s'attarda dans la salle commune, assise à une table, crayon en main. Noé rangeait quelques affaires dans un coin. Elle leva les yeux, hésita, puis demanda :

— Tu veux... tu veux voir ?

Il s'approcha lentement, comme on entre dans une forêt qu'on ne veut pas effrayer. Elle lui tendit la feuille. Un

loup y trônait, majestueux et fatigué, une cicatrice sur l'œil, un petit renard blotti contre son flanc.

— Il protège, dit-elle dans un souffle. Même s'il a peur. Même s'il est fatigué.

Il sentit sa gorge se serrer.

— Il est magnifique, Maëlys.

Elle détourna les yeux, mais un sourire discret passa sur ses lèvres. Ce fut leur première conversation réelle. Elle ne dura que quelques secondes. Mais elle comptait comme une victoire.

Lila regardait tout cela, en retrait. Elle notait sans intervenir. Elle n'en parlait pas à Maëlys. Ni à Noé. Mais elle sentait que la faille, en Maëlys, n'était plus béante. Elle commençait à se refermer. Lentement. Comme une plaie qui cicatrise sans bruit.

Un matin, en réunion d'équipe, un éducateur dit :

— Je ne sais pas ce que vous avez fait, mais la gamine... elle change. Elle râle moins. Elle commence à demander des choses.

Noé et Lila échangèrent un regard. Ils ne dirent rien. Ce qu'ils avaient "fait" n'était pas spectaculaire. Ce n'était pas un miracle. C'était être là. Tous les jours. Même quand ça ne servait à rien. Même quand ça faisait mal.

Ce que les autres ne voyaient pas, c'étaient les silences partagés dans le couloir. Les mains tendues qui restaient

en suspens. Les nuits sans sommeil. Les colères rentrées.
L'impuissance avalée.

Ce que les autres ne voyaient pas, c'était tout ce qui avait précédé ce simple mot : confiance.

Un samedi, après une journée longue et calme, Noé proposa à Lila de passer chez lui. Il avait cuisiné. Pour une fois, c'était lui. Elle accepta, curieuse.

Ils mangèrent tard, assis sur le sol du salon. Le repas n'était pas très bon, mais ils rirent beaucoup. Le vin les délassa.

— Tu crois qu'elle va s'en sortir ? demanda Noé, après un long silence.

— Elle s'en sort déjà, répondit Lila. Chaque jour. À sa manière.

Il la regarda, plus longuement.

— Et nous ?

Elle sourit. Pas un sourire triste. Un sourire vrai, léger.

— Nous, on fait ce qu'on peut. Ce n'est pas toujours glorieux. Mais c'est réel.

Il hocha la tête. Il voulait lui dire autre chose, plus personnel. Mais il n'en eut pas le courage ce soir-là. Ce n'était pas grave. Il restait du temps.

Maëlys, elle, dormait. Pour la première fois depuis longtemps, elle avait fermé les yeux sans angoisse. Un dessin était resté sur sa table. Un soleil gris perçait entre des nuages. Ce n'était pas un grand dessin. Mais il était nouveau.

Quelques semaines plus tard, elle appela Lila "madame Lila", puis, un jour, simplement "Lila". Elle demanda à Noé s'il aimait toujours les loups. Elle écrivit son premier poème. Et elle rit, un jour, en tombant maladroitement dans la cour.

Ce fut le plus beau son que Noé ait entendu depuis des mois.

Lila nota un jour dans son carnet, en fin de journée :

"Ce que les autres ne voient pas, c'est que le silence aussi peut être un langage. Et qu'aimer, c'est parfois rester là, sans bouger, jusqu'à ce que l'autre ose respirer."

Et le centre reprit son souffle.

Et eux aussi.

Ce que les autres ne voient pas, c'est que parfois, il suffit d'une présence pour rallumer une étoile qui refusait de briller.

Le lendemain matin, Noé se leva avec une tension sourde dans les tempes. Le café de Lila n'avait pas suffi à chasser le poids de la veille, mais il lui avait rappelé que

certains liens humains pouvaient tenir sans mots, sans explication, juste par la chaleur d'une présence.

Il passa au centre plus tôt que prévu. Dans le couloir, il croisa une éducatrice qui lui fit un signe discret. Rien de neuf. Maëlys n'avait pas voulu descendre.

Il frappa doucement à la porte.

— C'est moi, Maëlys. Je passe juste dire bonjour.

Silence.

Il attendit un instant, puis laissa un petit mot sous la porte, griffonné à la hâte sur un post-it jaune : *"On est là. Même quand tu ne veux pas nous voir."*

Puis il s'en alla.

Maëlys le lut deux fois. Trois fois. Elle plia le papier en quatre, puis en huit, puis en seize. Une petite pièce de papier devenu presque invisible. Comme elle.

Les adultes parlaient trop. Ils posaient trop de questions. Ils croyaient comprendre. Mais aucun n'avait vécu ce silence-là. Celui qu'on hurle à l'intérieur, sans que personne ne l'entende.

Sauf peut-être eux deux.

Elle se leva. Doucement. Pieds nus sur le linoléum froid.

Elle attrapa le carnet. Non pas pour écrire. Juste pour le tenir.

Lila retrouva Noé dans la salle du personnel. Il tapotait nerveusement sur son téléphone.

— Toujours rien ? demanda-t-elle.

Il secoua la tête. Puis releva les yeux vers elle, comme pour chercher un appui invisible.

— Tu sais, j’ai eu peur, hier. Peur qu’elle nous ferme la porte pour toujours.

Lila sourit, fatiguée mais lucide.

— Même les portes closes finissent par grincer un peu quand le vent tourne.

Ce soir-là, dans la lumière tamisée de sa chambre, Maëlys se décida.

Elle ouvrit le carnet.

Pas pour écrire une douleur. Mais pour poser une question.

Une seule.

"Et si je n’étais pas seule à survivre ?"

Elle referma le carnet, et pour la première fois depuis longtemps, elle se coucha autrement. Pas plus légère. Pas rassurée. Mais un peu moins figée.

Car parfois, ce que les autres ne voient pas... c’est qu’il suffit d’une faille dans le silence pour que la lumière y entre.

Quelques jours passèrent.

Pas de miracle. Pas de grandes révélations. Juste le temps, qui, comme l'eau sur la pierre, creuse des sillons imperceptibles.

Maëlys ne parlait pas plus. Mais elle descendait pour les repas. Elle s'asseyait en silence, observait les autres, le dos droit, les yeux trop vifs pour qu'on les dise absents.

Noé l'observait sans insister. Lila aussi. Ils avaient appris à se tenir à bonne distance. À être là sans peser. À offrir sans exiger.

Un soir, alors que le centre résonnait de chuchotements fatigués, Maëlys s'arrêta devant le bureau de Noé.

Elle tendit le carnet.

— Tu veux que je le lise ? demanda-t-il doucement.

Elle hocha la tête.

Il l'ouvrit. À la première page, une phrase, tracée d'une main nette, comme une plaie fermée trop vite :

"Je n'ai pas de preuve. Juste des souvenirs qui collent à la peau."

Les pages suivantes racontaient. Par bribes. Par éclats. Une enfance volée. Des mains trop dures. Des mots trop tranchants. Une nuit trop longue. Et le silence imposé comme un fardeau.

Noé ne dit rien. Il referma le carnet. Le posa entre eux.

— Merci, souffla-t-il.

Maëlys ne bougea pas.

— Je n'ai pas besoin qu'on me sauve, dit-elle. Juste qu'on me croit.

Il leva les yeux vers elle.

— C'est déjà fait.

Le lendemain, Lila la trouva assise à l'atelier d'écriture. Elle tenait un stylo. Pas pour dénoncer. Pas pour s'expliquer.

Pour inventer.

Un monde avec des forêts où personne ne vous attrape. Des maisons sans cris. Des bras ouverts sans conditions. Et une fille, au centre, qui ne craignait plus le noir.

Elle n'avait pas encore trouvé la paix. Mais elle avait cessé de fuir. Et parfois, c'est ainsi que naît le courage : quand on ose simplement rester.

Deux ans plus tard.

Le centre avait changé de nom. On l'appelait désormais *La Clairière*. Un nom choisi par les jeunes eux-mêmes. Un endroit où, disaient-ils, "la lumière passe, même entre les arbres les plus serrés".

Maëlys, dix-sept ans, revenait aujourd'hui pour la première fois. Non pas en résidente, mais en invitée. Elle portait un sac en bandoulière, un carnet à la main, et cette façon de marcher droite sans arrogance, comme quelqu'un qui n'a plus besoin de se défendre.

Lila l'attendait à la grille, un sourire déjà prêt. Noé était en retard – comme toujours – mais il finirait par arriver avec un café tiède à la main et une chemise froissée.

— Tu viens leur lire ton texte ? demanda Lila.

Maëlys hocha la tête. Elle avait été sélectionnée pour un concours national de jeunes plumes. Son texte s'appelait *Ce que les autres ne voient pas*.

Dans la salle commune, quelques adolescentes attendaient, comme elle, deux ans plus tôt. Des filles aux regards fermés. Aux mains crispées. À l'écoute déjà, pourtant.

Maëlys lut d'une voix claire. Pas pour raconter ce qu'elle avait vécu. Mais pour dire ce qu'elle avait compris.

Que l'on peut tomber sans disparaître. Qu'on a le droit de hurler sans être folle. Qu'on peut écrire même si on tremble.

À la fin, une jeune fille leva timidement la main :

— Et toi, tu as vraiment réussi à t'en sortir ?

Maëlys sourit. Pas un sourire de façade. Un vrai.

— Je suis encore en train de le faire.

Elle rangea son carnet. Derrière elle, Noé venait d'arriver. Lila lui glissa un regard complice.

Et dehors, dans le jardin, les premières lucioles commençaient à apparaître.

Et tandis que Maëlys franchissait les grilles du centre une dernière fois, le vent souleva une mèche de ses cheveux. Elle ne se retourna pas.

Derrière elle, il n'y avait plus d'ombre.

Devant, le monde n'était pas plus simple, pas plus doux. Mais elle avançait. Avec, dans la poche de son manteau, un nouveau carnet, vierge cette fois.

Et un mot inscrit sur la première page :

« Pour ce que les autres finiront par voir. »

À hauteur de cœur



Thaïs GABAUD

*Merci à toutes les **AESH**, pour votre présence attentive, votre bienveillance et votre rôle essentiel dans l'accompagnement des élèves vers l'autonomie et la confiance. Ta patience et ton douceur tendent chaque jour une main précieuse dans les moments de découragement. Ta présence fidèle, parfois silencieuse, éclaire le chemin de tant de parcours scolaires et personnels. Tes sourires et tes encouragements deviennent des repères qui apaisent et soutiennent. Ton écoute discrète et rassurante fait toute la différence dans le quotidien des élèves. Et puis, ton accompagnement, fait de respect et de délicatesse, permet à chaque élève de progresser à son rythme.*

*Gratitude à tous **les assistants sociaux**, pour votre dévouement, votre écoute et votre engagement à redonner espoir et dignité à ceux qui en ont le plus besoin. Ton écoute attentive ouvre des chemins de confiance là où tout semblait bloqué. Je tiens à te remercier sincèrement pour ton aide, ton écoute et ton dévouement. Ton soutien m'a permis de traverser des moments difficiles avec un peu plus de sérénité. Grâce à ton accompagnement, j'ai pu trouver des solutions concrètes et me sentir moins seule face aux démarches. Ton engagement constant redonne force et dignité à ceux qui traversent l'épreuve. Merci pour ton humanité et ton engagement.*

À Hauteur De Cœur

Camille, 32 ans, poussait la porte de son collège de banlieue, comme chaque matin, le cœur légèrement alourdi par les responsabilités qui pesaient sur ses épaules. AESH (Accompagnante d'Élèves en Situation de Handicap), elle connaissait chaque recoin de cet établissement, chaque élève qui, comme Mehdi, avait besoin d'une attention particulière. Mehdi, un adolescent autiste de 14 ans, luttait quotidiennement contre son propre monde intérieur pour trouver sa place parmi les autres. Si certains de ses camarades l'ignoraient ou le rejetaient, Camille était là, pour lui, patiente, présente, attentive à chaque geste, à chaque mot qui pouvait le faire avancer.

Elle était comme une ancre pour lui, mais, parfois, elle se demandait si elle n'était pas aussi un phare lumineux qui tentait de percer une nuit qu'elle ne pourrait jamais éclairer complètement.

Aujourd'hui, la routine était perturbée par l'arrivée d'un nouvel assistant social : Jules. À 35 ans, il venait d'être affecté à cette zone difficile après plusieurs années dans des établissements moins... complexes. Son regard

fuyant, ses gestes parfois brusques, trahissaient une méfiance profonde envers les relations humaines. L'homme semblait marqué, usé par des échecs personnels, ses yeux d'un bleu intense souvent fuyant. Camille le regarda un instant, écouta ses premières paroles adressées à l'équipe, et se sentit immédiatement sur la défensive.

Elle savait ce que c'était que d'avoir des blessures qui ne se voyaient pas, des cicatrices invisibles qu'il fallait masquer pour avancer. Mais ce qu'elle ignorait, c'était que Jules cachait, lui aussi, une douleur bien plus grande que ce que son apparence laissait deviner.

Les premières semaines furent tendues. Camille, de par son expérience, connaissait le terrain, les élèves, leurs réactions face aux différences. Jules, lui, apportait des solutions théoriques, mais semblait trop détaché pour comprendre réellement la réalité du quotidien. Ils se retrouvaient souvent en désaccord lors des réunions avec les parents ou l'équipe pédagogique. Camille défendait l'approche douce, l'accompagnement personnalisé, tandis que Jules proposait des méthodes plus structurées, parfois trop rigides pour Mehdi.

"Ce n'est pas une question de méthode, Jules. C'est une question de confiance. Si Mehdi ne se sent pas en sécurité, il ne fera pas de progrès," lui lança-t-elle un jour lors d'une réunion tendue.

Jules avait répliqué, sec : "La confiance ne se donne pas gratuitement, Camille. Il faut aussi qu'il apprenne à se battre pour y accéder."

Leurs échanges, toujours animés, n'étaient jamais vraiment amicaux. Pourtant, Camille ne pouvait nier que, malgré leur opposition, quelque chose dans ses échanges avec Jules éveillait des échos en elle. Il était plus qu'un simple collègue. Il semblait comprendre la douleur sous ses mots, percer l'apparence de son calme extérieur. Mais elle n'avait pas l'intention de laisser un homme, quel qu'il soit, s'immiscer dans son monde intérieur. Pas après tout ce qu'elle avait vécu.

La première vraie confrontation survint un après-midi, lorsque Mehdi, en plein cours, eut une crise de panique. Son comportement se dégradait rapidement, et ses gestes devenaient plus violents. Camille s'était précipitée pour tenter de le calmer, mais il se débattait, hors de contrôle. Jules était intervenu à ce moment-là, d'une manière qu'elle n'avait pas anticipée. Il ne s'était pas contenté de lui crier des ordres, ni d'essayer de le contenir par la force. Non, il s'était accroupi, et, d'une voix étonnamment douce, il lui avait parlé, lentement, avec calme, un calme presque étrange, mais efficace.

"Je suis là, Mehdi. Respire avec moi. Tu n'es pas tout seul," avait-il dit, en lui tendant une main ouverte. Un instant, le regard de Mehdi s'était accroché à cette main. Puis, lentement, les tremblements de l'adolescent s'étaient

calmés, ses gestes étaient devenus plus mesurés. Camille n'avait pas bougé, fascinée par la scène. Elle n'avait jamais vu Jules sous cet angle, comme un homme capable d'entrer dans l'intimité de l'autre sans se perdre dans ses propres failles.

Au fil des jours qui suivirent, un changement subtil se produisit. Camille et Jules se parlaient plus ouvertement. Ils partageaient désormais plus que des stratégies pédagogiques. Lui, elle l'apprenait à renouer avec ses émotions, à ne pas tout mettre sous cloche. Elle l'aidait à se délester de la colère qu'il dissimulait derrière ses sarcasmes, la peur qui se cachait dans son regard fuyant. Quant à lui, il lui apportait une forme de vérité qu'elle n'avait jamais osé affronter : sa culpabilité. Il lui montrait, sans jamais juger, que l'on pouvait avancer, même avec des cicatrices.

"Tu sais," dit-il un soir, alors qu'ils fermaient les portes du collège, "parfois, il faut accepter qu'on ne puisse pas réparer tout de suite ce qui est cassé. Et accepter que ce qui est brisé puisse nous guider vers autre chose."

Les mois passèrent, et la relation entre Camille et Jules s'approfondit. Ils se confiaient leurs peurs, leurs déceptions, et, peu à peu, ils se dévoilaient l'un à l'autre, avec une lenteur qu'imposait la peur de l'inconnu. Ils apprenaient à s'ouvrir sans se perdre, à s'aimer sans se détruire.

Mais tout bascula un jour de décembre. Mehdi, sous l'effet du stress accumulé, s'était enfui. L'angoisse était palpable dans l'établissement. Camille, prise de panique, se lança à sa recherche, incapable de rester là, de laisser son élève partir sans savoir où il était. Jules la suivait, lui, toujours aussi calme, mais les deux étaient terrifiés à l'idée qu'ils ne le retrouveraient pas à temps.

Lorsque le téléphone de Camille sonna, son cœur s'arrêta. C'était un appel de la police. Mehdi avait été retrouvé dans un parc, totalement désorienté. La peur était passée par-dessus tout, et les larmes de Camille, cette fois, ne pouvaient être contenues.

Jules la prit dans ses bras, sans mot dire. Elle s'y abandonna, épuisée, en même temps réconfortée par la chaleur de sa présence. Elle comprit alors que, parfois, les relations naissent dans la vulnérabilité, dans l'inattendu. À hauteur de cœur, là où les blessures se rencontrent et s'entrelacent.

C'est là, dans cette fusion de peurs et de réparations, que naquit un amour improbable, mais pur. Parce qu'il n'y avait pas de place pour les défenses et les protections ici. Juste un espace de guérison, partagé à deux.

Les semaines qui suivirent l'incident avec Mehdi furent marquées par un calme étrange, presque irréel. Camille n'arrivait pas à se défaire du poids de la peur qu'elle avait ressentie ce jour-là, mais quelque chose en elle avait

changé. Elle s'était sentie plus forte, plus ouverte, plus disposée à accepter la fragilité humaine, la sienne comme celle des autres.

Jules, de son côté, avait pris un peu de recul. Il n'était plus ce collègue distant, ce professionnel impénétrable qu'il était en arrivant. Il était devenu un allié précieux. Ils s'étaient même retrouvés à échanger des messages le soir, après les journées de travail, pour décompresser, pour parler de tout et de rien. Ces échanges, d'abord ponctués de silences gênés, étaient désormais naturels, comme une évidence. Camille appréciait de plus en plus ces moments où ils s'autorisaient à être simplement eux-mêmes, sans la pression des rôles professionnels qu'ils avaient endossés jusque-là.

Un jeudi, Camille proposa à Jules de prendre un café ensemble après une journée particulièrement épuisante. "Pour changer un peu", avait-elle dit, hésitant sur la manière de formuler la question. Elle se demandait encore si elle ne franchissait pas une ligne invisible, si cet espace entre eux n'était pas encore trop fragile pour qu'ils se permettent quelque chose de plus. Mais, contre toute attente, Jules accepta sans hésiter.

Ils se retrouvèrent dans un petit café du quartier, un lieu que Camille fréquentait régulièrement. Le lieu, calme et chaleureux, semblait être le décor parfait pour cette nouvelle étape de leur relation naissante. Ils s'assirent à

une table près de la fenêtre, le ciel tombant lentement dans des tons orangés à mesure que le soleil se couchait.

"Tu sais, Jules", commença Camille en prenant une gorgée de son café, "je ne savais pas comment t'approcher après ce qui s'était passé. Tu m'as vraiment aidée, mais... je ne savais pas quoi faire de cette gratitude, ni de tout ce que ça réveillait en moi."

Jules la regarda, un sourire léger, presque mélancolique, effleurant ses lèvres. "Je pense qu'on a tous des cicatrices qui ne se voient pas, Camille. Parfois, il faut juste... savoir quand les partager. Peut-être qu'on les cache parce qu'on craint de déranger les autres avec nos souffrances. Mais toi, tu as été là pour moi, pour Mehdi, et moi, je t'ai vue, vraiment. Sans les masques."

Un silence s'installa, doux, comme une musique silencieuse. Camille le regarda, surprenant une vulnérabilité qu'elle n'avait pas encore vue chez lui. Peut-être était-ce cela, la véritable force : ne pas craindre de se montrer tel qu'on est, même dans ses moments de doute et de faiblesse.

"Et toi, Jules, qu'est-ce qui te fait peur ?" demanda Camille, ses yeux brillant d'une curiosité sincère.

Il fixa sa tasse pendant un moment, comme s'il pesait chaque mot qu'il allait prononcer. "Je pense... que j'ai peur de ne pas être à la hauteur. Je crains que mes échecs d'avant me rattrapent. J'ai construit un mur autour de moi,

pour me protéger. Et maintenant, je suis là, face à toi, face à Mehdi, à devoir... être plus humain. Plus ouvert. Et ça, c'est difficile."

Camille hocha la tête, reconnaissant une partie de sa propre souffrance dans ces mots. Elle savait ce que c'était que de se construire des murs pour éviter de souffrir, de se cacher derrière des sourires pour ne pas montrer ses fragilités. Mais parfois, ces murs, aussi solides soient-ils, finissent par nous emprisonner.

"Je crois que c'est à ce moment-là qu'on commence vraiment à guérir, Jules", dit-elle doucement. "Quand on cesse de tout contrôler. Quand on accepte qu'on n'ait pas à être parfaits. Qu'on peut... juste être là, l'un pour l'autre."

Il leva les yeux vers elle, ses prunelles bleu clair brillantes d'une lueur d'espoir. "Alors... peut-être que c'est à ce moment-là qu'on peut vraiment commencer à vivre, non ?"

Elle sourit, et pour la première fois depuis longtemps, Camille ressentit une chaleur douce envahir son cœur. Elle n'avait pas imaginé, en acceptant cette invitation à un simple café, qu'elle découvrirait un autre Jules. Un Jules prêt à s'ouvrir, prêt à faire face à ses peurs et à ses démons. Et, peut-être, un Jules qui n'avait pas seulement besoin de réparer les autres, mais aussi de se réparer lui-même.

Les mois passèrent, et la relation entre Camille et Jules se poursuivait lentement mais sûrement. Ils apprenaient à se connaître autrement, loin du cadre strict des responsabilités professionnelles. Jules commença à s'impliquer davantage auprès des élèves, avec une nouvelle approche, plus humaine, plus intime. Il comprenait maintenant, mieux que jamais, la complexité de la situation de chacun d'eux, et il ne craignait plus de montrer ses émotions.

Camille, quant à elle, se sentit peu à peu guérie par sa propre vulnérabilité. Elle se rendit compte qu'elle ne pouvait pas toujours sauver tout le monde, ni tout réparer, mais elle pouvait être présente, offrir son soutien sans se perdre dans le sacrifice. Elle n'avait pas besoin de porter seule la douleur des autres. Elle n'avait pas besoin d'être parfaite. Elle pouvait être simplement elle-même.

Un matin de printemps, alors qu'ils traversaient ensemble la cour du collège, Camille s'arrêta brusquement. Elle prit une profonde inspiration, comme si l'air était devenu soudainement plus léger.

"Jules," dit-elle doucement, "je crois qu'on est enfin prêts."

"Prêts pour quoi ?" demanda-t-il, un sourire malicieux dans les yeux.

"Prêts à vivre ensemble, sans nos murs," répondit-elle, une lueur de certitude dans le regard.

Il la regarda un instant, et tout à coup, il n'eut plus peur. Il prit sa main dans la sienne, et pour la première fois depuis longtemps, il se sentit à sa place, à hauteur de cœur.

Le temps s'écoula rapidement. Les journées se succédaient, parsemées de défis, de progrès et parfois de régressions. Mais cette fois, Camille et Jules n'étaient plus seuls face à l'adversité. Ils étaient unis dans leur démarche, dans leur volonté de donner aux autres ce qu'ils s'étaient longtemps refusés à eux-mêmes : l'acceptation, la tendresse et la confiance. Leur relation évoluait doucement, comme un jardin qui prend racine lentement dans la terre meuble.

Mehdi, quant à lui, continuait son chemin, non sans obstacles, mais avec une détermination nouvelle. Ses progrès étaient évidents. Les moments de tension étaient moins fréquents, et les crises de colère plus rares. Camille et Jules avaient appris à s'adapter à lui, à comprendre ses besoins et ses particularités. Ils étaient devenus pour lui des repères, des phares dans un océan d'incertitudes. Mais, plus que tout, ils lui apportaient une stabilité qu'il n'avait jamais connue.

Un matin, après une séance particulièrement difficile avec Mehdi, Camille et Jules se retrouvèrent dans le petit jardin du collège, un endroit qu'ils affectionnaient pour ses bancs en bois et ses arbres ombragés. C'était là que, souvent, ils prenaient une pause, échangeaient quelques mots, ou simplement se retrouvaient dans le silence.

"Tu as vu, il a presque réussi à rester calme pendant toute l'heure," remarqua Camille, un sourire fatigué mais sincère sur les lèvres.

"Oui, mais il reste du chemin à faire," répondit Jules, son regard posé sur la jeune fille qui, un peu plus loin, jouait avec les autres élèves. "Mais chaque petite victoire compte. Et tu sais, c'est grâce à toi qu'il en est là."

Camille secoua la tête, humble. "Non, c'est grâce à lui. Lui, il fait tout. Nous, on l'accompagne."

Jules la regarda intensément. "Tu sous-estimes ce que tu fais pour lui. Mais tu sous-estimes aussi ce que tu fais pour moi."

Elle se tourna vers lui, surprise. "Moi ?"

Il hocha la tête, un sourire tendre sur les lèvres. "Oui. Tu m'as montré une autre manière de voir les choses. Tu m'as montré qu'il est possible d'être vulnérable et fort en même temps. Qu'il est possible de s'ouvrir aux autres sans avoir peur de ce qu'on peut leur montrer de soi."

Les mots de Jules résonnèrent profondément en elle, comme une mélodie douce et familière. Elle réalisa alors que, plus que l'aide qu'elle apportait aux autres, c'était l'ouverture de son cœur à Jules qui l'avait transformée. C'était dans cette relation qu'elle avait appris à guérir, à reconstruire, à laisser tomber les armures qu'elle s'était forgées pour se protéger.

"Tu sais, Camille," reprit Jules, plus sérieux cette fois, "je n'ai jamais cru qu'une relation professionnelle puisse devenir autre chose. Mais tu as brisé ce mur. Je... je suis bien avec toi. Plus qu'avec n'importe qui."

Elle le regarda, sentant une chaleur douce se répandre dans sa poitrine. "Moi aussi," répondit-elle, son regard se perdant dans les feuilles des arbres qui dansaient doucement dans le vent. "Et je crois que... nous pouvons aller au-delà des murs."

Les jours suivants furent marqués par une nouvelle complicité entre eux, comme une danse fragile mais affirmée. Ils apprenaient à se connaître d'une manière nouvelle, loin du cadre professionnel, mais tout en restant là pour Mehdi, sans jamais faillir à leurs responsabilités. Ils n'étaient plus seulement deux collègues, mais deux âmes qui, lentement, se rejoignaient.

Un mois plus tard, après plusieurs semaines de progrès pour Mehdi, un événement inattendu secoua la tranquillité apparente de leur quotidien. Mehdi, en plein milieu d'une crise de stress intense, disparut du collège. Une disparition inquiétante, qui plongea Camille et Jules dans un état de panique.

Ils partirent à sa recherche, battant la ville, interrogeant les passants, appelant à l'aide. La situation était tendue, chaque seconde leur semblant une éternité. Mais, après plusieurs heures d'angoisse, ils finirent par le retrouver,

assis sur un banc dans un parc à l'extérieur de la ville, les mains tremblantes, les yeux vides.

"Mehdi," s'exclama Camille, la voix tremblante. "Tu nous as fait peur."

Il leva les yeux vers elle, sans vraiment la voir, et murmura : "J'avais besoin de partir... de me retrouver seul."

Jules s'agenouilla devant lui, posant une main rassurante sur son épaule. "Tu sais, Mehdi, tu n'es pas seul. On est là pour toi. Toujours."

Les heures qui suivirent furent longues. Mais, après cette épreuve, Camille et Jules se rendirent compte que leur lien était devenu plus fort que jamais. Ils avaient franchi ensemble une nouvelle étape dans leur relation, une étape marquée par la confiance, le soutien mutuel et une compréhension profonde de leurs propres vulnérabilités.

Ce jour-là, alors qu'ils regagnaient le collège, Camille se tourna vers Jules. "Tu sais, ce qui nous a permis d'aller jusqu'ici, ce n'est pas juste le travail, ni même la patience. C'est la volonté de se montrer tel que l'on est. Avec nos peurs, nos failles... et nos espoirs."

Il lui sourit, les yeux brillants d'une tendresse qu'il n'avait jamais osé montrer auparavant. "Et je suis heureux qu'on ait pris ce chemin. Ensemble."

Et à ce moment-là, Camille sut qu'ils étaient prêts à affronter le reste du monde, à hauteur de cœur, ensemble.

Le printemps s'installa doucement, apportant avec lui une brise légère et une sensation d'espoir. Les journées s'allongeaient, et la lumière baignait le collège d'une chaleur rassurante. Camille, Jules, et Mehdi, chacun à leur manière, s'étaient transformés. Mais même si des progrès évidents avaient été réalisés, tout n'était pas encore réglé. Il leur restait encore à apprendre à vivre avec les cicatrices invisibles qu'ils portaient tous, à accepter leurs failles sans chercher à les effacer.

Camille s'était plongée dans son travail avec une énergie renouvelée. Elle accompagnait Mehdi avec encore plus de patience, de compréhension, et surtout, de bienveillance. Elle avait appris à apprivoiser ses propres démons, à reconnaître les moments où elle se laissait envahir par la culpabilité liée à la perte de son frère, et à prendre du recul avant que cela n'affecte son rôle auprès de ses élèves. Elle savait que chaque jour était une victoire, même la plus petite.

Jules, lui, continuait de se reconstruire petit à petit. Ses échecs personnels, ses peurs, étaient toujours présents, mais il avait trouvé une forme de réconciliation en lui. Il n'était plus le même homme que celui qui était arrivé à ce collège quelques mois plus tôt, empli de doutes et de réticences. Il avait appris à accepter l'idée que l'on pouvait échouer, mais que cela ne définissait pas toute une vie. À

travers ses échanges avec Camille, il avait appris à s'ouvrir davantage, à faire confiance. Mais ce qui l'avait le plus marqué, c'était la force tranquille de Camille. Cette femme qui, malgré sa propre douleur, n'avait jamais cessé de tendre la main à ceux qui en avaient besoin.

Ce jour-là, après une journée particulièrement épuisante, ils se retrouvèrent tous les deux dans le parc près du collège. Mehdi avait terminé sa séance de relaxation et était assis sur un banc, observant les autres élèves jouer au loin. Camille et Jules s'approchèrent lentement, chacun prenant place à côté de lui.

"Alors, Mehdi, comment tu te sens aujourd'hui ?" demanda Camille, son regard posé sur lui avec une douceur qu'elle n'avait jamais eue auparavant.

Mehdi leva les yeux vers elle, une petite étincelle de compréhension dans son regard. "Mieux," répondit-il simplement. "Je... je n'ai pas eu de crises. C'est bien."

"Et toi, Jules ?" demanda Camille, se tournant vers l'homme qui était devenu plus qu'un collègue. Elle avait l'impression qu'ils avaient traversé une épreuve ensemble, comme un couple qui apprenait à se redécouvrir après une période de turbulence.

Jules sourit légèrement, ses yeux se perdant dans le ciel. "Je vais bien," dit-il, bien que sa voix trahisse une nuance de fatigue. « Ce n'est pas facile tous les jours, mais je me sens plus... en paix. Je crois que je commence à accepter

ce que j'ai vécu, et à accepter... ce que je peux encore offrir."

Il posa une main sur l'épaule de Camille, une manière silencieuse de lui dire qu'il savait. Qu'il savait qu'elle avait ses propres luttes, et qu'il serait là pour elle, comme elle l'était pour lui.

La fin de l'année scolaire arriva rapidement, apportant avec elle un sentiment de clôture. Mais, avant que tout cela ne se termine, un dernier événement bouleversant allait tout changer. Le directeur du collège annonça une initiative communautaire : une journée portes ouvertes, visant à sensibiliser les parents et les habitants de la ville à la diversité des élèves, y compris ceux en situation de handicap. Camille, Jules, et leurs collègues étaient invités à participer activement.

C'était un défi. Pour Mehdi, cela représentait une épreuve majeure, car il avait toujours été réticent à se montrer sous les yeux des autres. Mais Camille, avec l'aide de Jules, réussit à l'encourager à participer. Ils créèrent ensemble une petite présentation où Mehdi, accompagné de Camille, parlerait de ses expériences et des obstacles qu'il avait dû surmonter.

Le jour de l'événement arriva, et tout le collège était dans un état d'effervescence. Les parents, les élèves, les enseignants, tout le monde se préparait à recevoir les invités et à partager des histoires. Mehdi, bien que

nerveux, se tenait fermement aux côtés de Camille, ses mains tremblantes. Mais, alors qu'il attendait son tour, il tourna son regard vers Camille, et pour la première fois depuis longtemps, il lui sourit. Un sourire véritable, sans crainte, un sourire de reconnaissance.

Quand ils montèrent sur scène, un silence respectueux tomba sur la salle. Camille commença à parler, mais c'était Mehdi qui, peu à peu, prit la parole, avec une confiance qu'il n'avait jamais montrée auparavant. Il expliqua son quotidien, ses peurs, mais aussi ses rêves. Le regard des autres, qui au début était rempli d'incertitude, se transforma peu à peu en admiration. Les parents comprenaient mieux les difficultés que Mehdi affrontait, mais aussi l'immense potentiel qui résidait en lui.

Jules, en retrait, observait la scène. Il avait vu ces élèves, ces jeunes, se transformer sous ses yeux, et il savait que cette journée marquait un tournant non seulement pour Mehdi, mais pour lui-même et Camille. Il réalisa qu'il n'avait plus peur d'être vulnérable, qu'il pouvait, lui aussi, prendre sa place dans ce monde.

La journée se termina dans un climat de convivialité, et les trois protagonistes, épuisés mais remplis de fierté, s'éloignèrent du reste du groupe. Camille se tourna vers Jules, un regard complicité passant entre eux.

"Tu sais," dit-elle, "je crois qu'on a trouvé notre place ici, non ?"

Jules hocha la tête, son regard brillant d'émotion. "Oui. À hauteur de cœur."

Et c'était là, dans cette vérité partagée, que Camille comprit enfin que, malgré les épreuves, elle avait trouvé un chemin qui la mènerait, sans doute, vers une vie différente. Une vie construite sur les cendres du passé, mais riche d'une force nouvelle.

Elle n'était plus seule. Et, à hauteur de cœur, elle savait que l'avenir était un espace ouvert, prêt à être façonné par ceux qui, comme elle, avaient le courage de s'ouvrir aux autres.

Les mois passèrent, et avec eux, la complicité entre Camille et Jules se renforça, mais aussi la compréhension plus profonde de ce qu'ils étaient devenus l'un pour l'autre. Le travail continuait, mais il était devenu plus léger, moins lourd de souffrance. Ils n'avaient plus peur de leurs fragilités, mais les avaient acceptées comme des facettes naturelles de leur existence.

Pour Camille, les visites chez Mehdi étaient devenues des moments de partage et de joie. Le jeune garçon s'épanouissait de plus en plus, sa voix timide devenant chaque jour un peu plus assurée. Il avait trouvé sa place dans ce monde, et Camille était fière de l'avoir accompagnée sur ce chemin, mais il y avait plus que cela. En l'aidant, elle avait appris à se comprendre elle-même, à se libérer du poids de la culpabilité qui l'empoisonnait depuis trop longtemps.

Elle commença à parler plus librement de son frère, de la douleur qu'elle avait gardée enfouie pendant des années, de ce qu'elle ressentait en ayant l'impression de ne pas avoir pu tout faire pour lui. Elle le faisait parfois lors des pauses, lorsqu'elle était seule avec Jules, ou dans les moments où il n'y avait que lui et elle pour écouter sans juger.

"J'ai longtemps cru que c'était de ma faute," confia-t-elle un soir, alors qu'ils s'étaient retrouvés dans leur café habituel après une journée épuisante. "Que si j'avais été plus présente, si j'avais fait plus, il serait peut-être encore là. Mais j'ai compris que je n'ai pas à porter ce fardeau. Il était qui il était. Et je ne peux pas changer ça."

Jules, qui l'écoutait attentivement, lui prit doucement la main. "C'est ce que j'essaie de te dire depuis le début. Tu n'es pas responsable de tout ce qui t'arrive, Camille. Parfois, la vie nous confronte à des épreuves que l'on ne peut pas contrôler, mais cela ne nous définit pas. Ce sont nos choix après l'épreuve qui font ce que nous devenons."

Elle hocha la tête, touchée par ses mots. "Tu m'as aidée plus que tu ne le penses," dit-elle dans un murmure. "Tu m'as appris à accepter ce que je ne pouvais pas changer. Et à regarder devant moi."

Jules sourit, un sourire timide mais plein de sincérité. "Tu n'as pas besoin de me remercier. C'est grâce à toi que j'ai

appris à m'ouvrir. C'est grâce à toi que j'ai compris que je pouvais moi aussi guérir."

Leurs mains se retrouvèrent entrelacées, dans un geste silencieux mais lourd de sens. Il n'y avait plus de doute entre eux. Ils s'étaient construit une confiance réciproque, une forme d'amour silencieux qui se nourrissait de leurs fragilités partagées.

Ce soir-là, alors qu'ils se disaient au revoir, Camille se sentit sereine, comme si une partie d'elle-même qui avait longtemps été en suspension, enfin trouvait son ancrage. Elle n'était plus la même que celle qui était arrivée, il y a un an, dans ce collège de banlieue, avec ses peurs, ses blessures et ses réticences. Elle avait trouvé sa place, tout comme Mehdi. Elle avait appris à ouvrir son cœur sans crainte, et cela, elle le devait autant à lui qu'à Jules.

Les semaines qui suivirent, leur relation devint plus évidente. Ils passaient du temps ensemble à l'extérieur, souvent en promenade, à discuter de tout et de rien. Ils s'étaient finalement laissé aller à des moments de simplicité, à des gestes tendres qu'ils n'avaient pas osé s'offrir au début. Un sourire partagé après une rencontre difficile avec un élève, une main effleurée lors d'une conversation ordinaire, et parfois, des silences remplis de compréhension.

Le dernier jour de l'année scolaire arriva, avec son lot d'émotions et de bilans. Pour Camille et Jules, ce fut

l'occasion de revoir leur chemin parcouru ensemble. Ils étaient dans la salle des professeurs, la fin de journée approchait, et tout le monde s'apprêtait à partir. Jules se tourna vers Camille.

"Alors, cette année ?" demanda-t-il, avec un sourire qui disait déjà tout.

Elle le regarda, ses yeux pétillants de reconnaissance. "Cette année a changé ma vie, Jules. Pas juste professionnellement. Je... je me suis découverte à travers toi, à travers Mehdi, et à travers tout ce qu'on a traversé. On a progressé, mais je crois qu'on a surtout appris à se regarder différemment. Et c'est ça, le plus important."

Jules la regarda longuement, un sourire qui se dessina sur ses lèvres. "Tu as raison. On a changé. Et je crois qu'on a trouvé quelque chose de plus fort que tout : une confiance totale."

Ils se levèrent tous deux, et, sans un mot, ils se dirigèrent vers la porte, prêts à commencer une nouvelle étape de leur histoire. Camille savait que, quelles que soient les difficultés à venir, elles les affronteraient ensemble. Mais surtout, elle savait que leur relation était solide, bâtie sur la sincérité, la vulnérabilité et la volonté d'aller toujours plus loin, à hauteur de cœur.

L'été arriva, et avec lui, un calme relatif, bienvenu après les mois de travail intense. Camille et Jules, bien qu'ayant chacun leurs vacances bien méritées, se retrouvaient

régulièrement. Ils avaient appris à apprécier les petits moments de partage en dehors du cadre professionnel. Les promenades dans les parcs, les pique-niques improvisés, les discussions profondes et légères à la fois étaient devenus une part essentielle de leur relation.

Pour Camille, cet été signifiait aussi un moment de réflexion. Elle savait qu'elle avait grandi, que ses peurs ne la dominaient plus, mais elle se sentait aussi prête à prendre des décisions plus importantes. Elle avait retrouvé son équilibre, et il était temps pour elle de tourner la page de certaines blessures anciennes.

Un après-midi, alors qu'ils se retrouvaient sur un banc au bord du lac, Jules, avec une étincelle de curiosité dans les yeux, lui posa une question qui allait changer la direction de leur relation.

"Camille, tu n'as jamais pensé à passer à l'étape suivante ? Je veux dire... tu as pris tant de temps pour te reconstruire, mais... et après ? Qu'est-ce que tu veux vraiment, toi ?"

La question était simple, mais elle fit écho dans l'esprit de Camille. Elle leva les yeux vers lui, cherchant à décoder ses intentions. Elle savait que Jules était sincère, qu'il ne cherchait pas à précipiter les choses, mais il l'invitait à ouvrir une porte qu'elle n'avait pas encore franchie. Une porte qui donnait sur un avenir plus concret, un avenir partagé.

"Je crois... je crois que j'ai toujours eu peur de cette question," dit-elle doucement, les yeux se perdant dans l'horizon. "Peut-être que c'est le moment de l'affronter. De ne plus avoir peur de l'avenir."

Jules la regarda avec bienveillance, ne cherchant pas à la précipiter, mais sa présence suffisait à lui donner la force de se livrer davantage. "Tu sais que tu n'es pas seule, Camille. Qu'importe ce que tu choisis, je serai là. Mais je pense qu'il est important de se demander ce qu'on veut, maintenant."

Un silence s'installa, mais il n'était pas lourd. Il était chargé de tout ce qu'ils avaient vécu ensemble : la perte, la guérison, la transformation. Camille se tourna lentement vers Jules, ses yeux remplis de cette lumière nouvelle, plus confiante.

"Je crois que je veux construire quelque chose avec toi," dit-elle enfin, sa voix pleine de conviction. "Pas juste avec les mots, mais avec des actions. Pas de promesses irréalistes, mais un chemin à deux, là où nos cœurs se rejoignent."

Les mots étaient simples, mais pour Camille, ils portaient un poids immense. Elle savait qu'elle n'avait pas besoin de tout comprendre ni de tout prévoir. L'essentiel résidait dans cette confiance réciproque, dans cette volonté d'avancer ensemble, sans fard ni illusion.

Jules sourit, une douceur infinie dans son regard. "Tu es prête pour ça, Camille. Et je suis prêt aussi."

Ce fut comme une évidence pour eux deux. Leurs vies étaient prêtes à s'entrelacer davantage. Ils s'étaient découverts dans leurs blessures, et à travers cette vulnérabilité partagée, ils avaient bâti un lien unique, solide. Il n'y avait plus de place pour la peur de l'échec ou de la souffrance. Ils savaient désormais que l'amour n'était pas une promesse d'absence de douleur, mais une volonté de se tenir l'un à l'autre malgré les tempêtes.

L'été passa tranquillement, marqué par ces moments de complicité et de découvertes. Camille et Jules apprenaient chaque jour à se connaître davantage, à aimer sans condition, à se soutenir face aux épreuves. Leurs conversations devenaient plus profondes, leurs gestes plus tendres. Ils s'étaient reconstruits ensemble, comme deux âmes errantes qui, un jour, se sont trouvées.

La rentrée scolaire arriva, et avec elle, un nouveau défi. Camille et Jules savaient que leur relation n'était pas à l'abri des épreuves, mais ils étaient prêts à les affronter. Ils avaient traversé bien des tempêtes, et cette fois, ils avaient appris à naviguer ensemble.

Lors de la première réunion de rentrée, le directeur les invita tous deux à participer à un projet innovant pour l'intégration des élèves en situation de handicap. Ce projet, un programme de mentorat avec des élèves plus

âgés, visait à créer des ponts entre les élèves et à développer une culture d'inclusion au sein du collège. Camille et Jules, tous deux passionnés par l'idée, décidèrent d'y participer pleinement.

Au fur et à mesure que l'année scolaire avançait, leur engagement auprès de Mehdi et des autres élèves en situation de handicap renforçait leur conviction que le véritable changement se faisait dans les petites actions, dans l'attention portée à chaque individu.

Un jour, alors qu'ils étaient ensemble en salle des professeurs, Camille se tourna vers Jules, un sourire amusé sur les lèvres. "Tu sais, je pense que ce projet est exactement ce dont nous avons besoin. Il ne s'agit pas seulement d'aider les élèves, mais de redonner à chacun une place. Et cette place, c'est celle que nous avons trouvée, tous les deux."

Jules hocha la tête, avec un éclat dans les yeux qui parlait de tout ce qu'ils avaient accompli, et de tout ce qu'ils avaient encore à construire. "C'est notre place, Camille. À hauteur de cœur."

L'année scolaire se poursuivit, et avec elle, l'évolution constante de leur relation. Camille et Jules, bien qu'occupés par leurs responsabilités professionnelles, trouvaient toujours du temps pour se retrouver, discuter et avancer ensemble. Ils avaient découvert qu'ils pouvaient

allier leur amour naissant à leur passion commune pour l'inclusion et la solidarité.

Le projet de mentorat prit forme, et le collège devint un lieu où les élèves, jeunes et moins jeunes, se sentaient à leur place. Mehdi, tout particulièrement, s'épanouit sous les regards bienveillants de ses camarades et de l'équipe éducative. Chaque étape de son progrès était un petit miracle, et Camille, de plus en plus épanouie, voyait dans ses yeux la confiance qu'elle avait rêvé de voir dans ceux de son frère un jour. Elle savait que la souffrance n'était jamais totalement effacée, mais elle avait compris que le chemin vers la guérison était un processus, parfois lent, mais toujours gratifiant.

Cependant, malgré ces moments lumineux, l'équilibre qu'ils avaient trouvé commença à être mis à l'épreuve par un événement inattendu. Un après-midi d'octobre, alors qu'un vent frais soufflait sur la banlieue, un accident survint sur la route principale, près de l'école. Un élève, une ancienne camarade de classe de Mehdi, fut grièvement blessé en traversant sans regarder. Le choc de l'accident secoua toute la communauté scolaire.

Cet événement, bien que tragique, força Camille et Jules à se poser des questions sur la fragilité de la vie et sur leur place dans le monde. Ce drame leur rappela que, malgré tous les progrès réalisés, la souffrance pouvait surgir à tout moment.

Lors de la réunion de crise organisée par l'équipe pédagogique et les services sociaux, Camille et Jules se retrouvèrent côte à côte. Camille sentit la tension dans l'air, un poids lourd qu'elle n'avait pas anticipé. Elle aperçut Mehdi, les yeux remplis d'une anxiété qu'il n'arrivait pas à dissimuler. Comme si le monde qui venait de se briser autour d'eux avait ravivé en lui toutes ses peurs.

"Il faut qu'on l'aide," murmura Camille, ses mains serrées autour de la tasse de thé. "Il a toujours eu du mal à gérer l'inconnu. Mais ce genre d'événement... Ça va être difficile pour lui."

Jules la regarda avec une expression de compassion, mais aussi de pragmatisme. "Il faut qu'on fasse attention à la manière dont on l'accompagne. Il va sûrement chercher à s'isoler encore plus. Mais, avec le temps et un suivi adapté, il peut réussir à traverser ça, comme tu as traversé tes propres démons."

Cette nouvelle épreuve renforça leur lien. Camille savait que les choses ne seraient jamais parfaites, mais elle avait la certitude que, ensemble, ils seraient capables de surmonter les obstacles. Ce drame ne faisait qu'ajouter une nouvelle dimension à leur compréhension de la vie et des relations humaines. Et, plus que jamais, ils comprenaient que leur engagement auprès des élèves ne se limitait pas à des actions ponctuelles : c'était un véritable accompagnement, une présence permanente.

Les mois passèrent et Mehdi, soutenu par Camille et Jules, commença à réagir positivement. Il intégra peu à peu la notion de résilience, soutenu par ses camarades, mais aussi par une équipe de professionnels dévoués. C'était une victoire discrète, mais précieuse. Une victoire à hauteur de cœur.

Un matin de printemps, alors qu'ils s'étaient retrouvés à la sortie du collège pour faire une promenade, Camille se tourna vers Jules, l'air sérieux.

"Jules, tu te rends compte de tout ce qu'on a vécu ensemble cette année ? On a partagé des moments incroyablement intenses, et je sais qu'on est plus forts. Mais je me demande, parfois, si on sait vraiment où on va. Est-ce que tu... est-ce que tu as une vision pour nous, pour l'avenir ?"

Jules s'arrêta un instant, réfléchissant, puis sourit doucement. "Je pense que l'avenir, Camille, c'est là où nos cœurs nous guideront. J'ai confiance en nous, mais je n'ai pas besoin d'avoir une vision précise. Ce qui compte, c'est qu'on avance ensemble, qu'on continue d'évoluer."

Ils se regardèrent, complices. Camille se sentait apaisée par ses mots. Elle avait cessé de chercher des réponses toutes faites et acceptait désormais que la vie, et l'amour, étaient faits de moments de doute et d'espoir qui se tissaient lentement au fil du temps.

Alors qu'ils se remettaient en marche, main dans la main, Camille sentit un profond bien-être. Elle savait que l'avenir serait difficile, mais aussi riche de belles découvertes. Tout ce qu'elle souhaitait, c'était de continuer à marcher à hauteur de cœur, avec Jules, avec Mehdi, et avec ceux qui croiseraient leur chemin.

Le printemps se transforma en été, et avec la chaleur des jours plus longs, une nouvelle dynamique naquit au collège. Camille et Jules, désormais plus complices que jamais, ne se contentaient plus de répondre aux urgences ou d'accompagner des élèves dans des moments difficiles ; ils étaient devenus les piliers d'un projet plus grand. Ensemble, ils avaient lancé un groupe de soutien destiné à accompagner non seulement les élèves en situation de handicap, mais aussi leurs familles, souvent épuisées par le manque de ressources.

À mesure que le groupe se consolidait, ils réalisèrent qu'ils avaient trouvé une voie qui dépassait leurs espérances. Le collège se transformait en un espace d'échange et de soutien, où les barrières entre les élèves et les adultes s'effaçaient. Camille et Jules étaient fiers de l'impact qu'ils avaient eu, mais ils savaient que ce n'était pas un aboutissement. C'était un chemin, un chemin qu'ils continueraient à parcourir ensemble.

Mais une question persistait, silencieuse, derrière leur engagement : et leur propre avenir à eux ? Camille, qui avait longtemps fuit cette idée, se retrouva face à elle.

Leurs vies, mêlées de passions professionnelles et d'une complicité croissante, avaient évolué de manière subtile mais profonde. Leur lien s'était solidifié au point qu'il n'était plus possible de le distinguer de la vie qu'ils menaient côte à côte.

Un soir, alors qu'ils déambulaient dans les rues désertes du quartier, Camille s'arrêta et, après un silence, posa une question qu'elle avait longtemps gardée pour elle.

"Jules, que se passerait-il si on décidait de faire un pas plus loin... ensemble, personnellement ?"

Jules la regarda, son regard se faisant doux, mais aussi légèrement inquiet. "Tu veux dire, vivre ensemble ?"

"Oui, ou peut-être... plus que ça." Elle hésita, cherchant les mots justes. "Je sais que nous avons construit quelque chose de solide dans notre travail, mais il y a ce sentiment, parfois, que je manque quelque chose dans ce qu'on vit en dehors. Tu crois que nous pourrions franchir ce cap ?"

Jules prit une grande inspiration, l'air pensif. Camille, en le voyant ainsi, se sentit d'abord hésitante. Avait-elle fait une erreur de poser cette question ? Elle redoutait la réponse.

"Camille, tu sais..." Il marqua une pause, puis ajouta, "j'ai toujours cru que ce genre de décision ne devait pas être précipité. Je crois que nous avons construit quelque chose d'exceptionnel ensemble, mais la question n'est pas de savoir si on peut faire un pas en avant. La question, c'est

de savoir si on veut le faire, sans avoir peur de ce que ça pourrait changer."

Les mots de Jules résonnèrent en elle. Il n'y avait pas de pression, pas d'attente. Il laissait les choses se faire à leur rythme, sans précipitation, tout en montrant qu'il n'avait aucune objection à ce qu'ils aillent plus loin.

"J'ai peur aussi, tu sais," répondit Camille, sa voix presque chuchotée. "Peur de tout perdre... peur que tout ce qu'on a construit soit fragilisé par une simple décision."

Jules la prit par les mains, un geste simple mais qui, pour Camille, était porteur de beaucoup. "Ce n'est pas une simple décision. C'est un chemin. Et si nous décidons de le prendre, je serai là à chaque étape. Je te le promets."

Camille sourit, la gorge serrée. Elle avait toujours craint de s'abandonner pleinement à l'amour, de peur que ses propres blessures ne refassent surface. Mais, avec Jules, il n'y avait pas de jugement, seulement un soutien inébranlable. L'incertitude était toujours présente, mais elle se sentait prête à avancer.

Le lendemain, après une longue discussion, ils décidèrent de franchir ce pas ensemble. Pas en précipitant les choses, mais en s'accordant la liberté d'explorer ce qu'ils ressentaient sans pression. Camille emménagea chez Jules quelques semaines plus tard, et ensemble, ils bâtirent leur quotidien, fait de rires, de défis, de moments de complicité et, surtout, d'une profonde confiance.

Le collègue continua à être leur terrain de jeu professionnel, mais à la maison, ils découvrirent un nouveau territoire à explorer. Leurs conversations étaient longues, leurs silences confortables. Ils apprenaient à vivre ensemble, à se soutenir dans les moments difficiles, à célébrer les petites victoires.

Mehdi, qui avait continué à progresser dans ses relations avec les autres, devenait également un symbole pour eux. À travers lui, Camille et Jules mesuraient la force de la résilience humaine. Ils comprenaient que, parfois, l'amour et la guérison ne venaient pas d'un coup de baguette magique, mais de la persévérance, du temps, et de la patience.

Lors d'un dîner avec des collègues et quelques amis, alors qu'ils riaient et échangeaient sur leurs projets, Camille tourna la tête vers Jules et lui sourit, un sourire de ceux qui portent en eux une promesse de long terme.

"Je crois que nous sommes exactement là où nous devons être, à hauteur de cœur," dit-elle, les yeux brillants d'une lumière nouvelle.

Jules la regarda, et dans ses yeux, Camille lut tout ce qu'elle espérait trouver : l'amour, la compréhension et la certitude que, malgré toutes les tempêtes et les doutes, ils étaient plus forts ensemble.

Les mois qui suivirent furent marqués par une douceur nouvelle, mais aussi par des défis. Camille et Jules

s'étaient adaptés à leur nouvelle vie ensemble. Le quotidien n'était pas toujours parfait, mais il était ancré dans un équilibre précaire entre leurs vies personnelles et professionnelles. Ensemble, ils affrontaient les obstacles qui surgissaient, soutenant l'un l'autre à chaque étape.

Mehdi, qui avait continué à grandir, savait qu'il n'était pas le seul à faire face à des défis. Camille l'aidait à naviguer à travers ses propres turbulences, tout en lui offrant un espace de confiance. Elle savait désormais qu'elle devait laisser la place à l'incertitude et au temps pour permettre à son jeune élève de trouver sa propre voie. Jules, toujours aussi présent, l'encourageait, apportant une sagesse née de ses propres luttes personnelles.

Mais leur engagement n'était pas sans heurts. Un soir d'hiver, alors que le vent froid soufflait sur la banlieue, une alerte d'urgence arriva à l'école. Mehdi, déjà en proie à des difficultés émotionnelles liées à une rupture dans sa routine scolaire, avait fait une fugue. L'équipe éducative se mobilisa immédiatement, mais c'était Camille qui, plus que quiconque, ressentait la pression de ce moment.

Jules, en voyant son angoisse, posa une main sur son épaule. "Tu sais ce que tu dois faire. Je suis là avec toi."

Sans réfléchir, Camille se précipita dans les rues, son cœur battant la chamade. Elle connaissait les lieux où Mehdi avait l'habitude de se réfugier, là, dans les parcs isolés ou derrière les bâtiments abandonnés. Mais elle savait aussi

que ce n'était pas simplement la fuite d'un jeune homme perdu : c'était l'occasion de faire face à ses propres angoisses, à son passé.

Elle finit par le retrouver, seul, assis sur un banc sous un arbre, les yeux dans le vide. Il ne pleurait pas, mais une tristesse infinie semblait l'envahir. Camille s'assit près de lui, sans dire un mot. Parfois, les mots n'étaient pas nécessaires. Elle lui tendit la main, et après un long moment d'hésitation, Mehdi la prit.

"Je suis perdu, Camille. J'ai peur de tout ce qui m'arrive."

"Tu n'es pas seul," répondit-elle simplement, un souffle de réconfort dans sa voix.

À cet instant, elle comprit quelque chose de fondamental. Ils étaient tous deux des âmes en recherche, un peu comme Mehdi, chacun ayant ses peurs et ses fuites, mais ayant trouvé dans les autres un appui solide.

Lorsque Camille rentra chez elle, plus tard dans la soirée, elle se tourna vers Jules, épuisée mais sereine. Elle se sentait plus proche de lui que jamais, mais elle savait aussi que l'équilibre qu'ils avaient trouvé serait mis à l'épreuve à nouveau. Les défis qu'ils affrontaient étaient des rappels constants de la fragilité de l'existence.

Jules, remarquant l'expression sur son visage, la prit dans ses bras sans un mot. Il savait que le silence, parfois, était plus puissant que toute déclaration.

Le lendemain matin, alors qu'ils se préparaient pour la journée, Camille se tourna vers lui et lui sourit, plus calme. "Merci de toujours être là. J'ai l'impression que, quoi qu'il arrive, on arrivera toujours à surmonter ce qui vient. À deux, on est plus forts."

Jules la regarda tendrement, ses yeux brillants d'une certitude nouvelle. "Oui, à deux, on est plus forts. Parce que, tu sais, au-delà de tout ce qu'on fait pour les autres, ce qui compte vraiment, c'est ce qu'on fait l'un pour l'autre. Nous avons créé quelque chose de solide, et ça nous portera."

Avec ces mots, ils se lancèrent dans une nouvelle journée, remplis de la certitude que, quels que soient les défis à venir, ils étaient prêts à les affronter ensemble. À hauteur de cœur.

L'année passa, et avec elle, de nouveaux défis, mais aussi de nouvelles victoires. L'établissement scolaire de Camille et Jules devenait un lieu où les choses se transformaient doucement. Les élèves semblaient plus ouverts, les familles plus engagées. Mehdi, grâce à un suivi continu et la patience indéfectible de Camille, avait trouvé une routine qui le rassurait, bien qu'il fût toujours en quête d'une place dans le monde. Il continuait à avancer pas à pas, guidé par des mains bienveillantes.

Camille et Jules, quant à eux, étaient désormais un couple plus solide. Leur vie professionnelle se mêlait à leur vie

personnelle, mais ils avaient trouvé un équilibre qui leur permettait de se préserver tout en continuant à grandir ensemble. Leurs soirées étaient souvent passées à discuter, à échanger sur leur journée, sur ce qui les préoccupait, sur leurs rêves. Leurs conversations se déroulaient dans la douceur, comme une danse silencieuse où chacun apportait à l'autre ce dont il avait besoin.

Mais le temps, inéluctablement, finissait toujours par apporter son lot de surprises. Un jour, alors qu'ils étaient tous deux dans le bureau de l'établissement, un appel inattendu perturba le calme de leur journée. C'était la famille de Mehdi. La situation du jeune homme venait de prendre une tournure plus complexe. Après plusieurs mois de progrès, il avait eu une crise, une régression soudaine qui remettait en question tout le travail accompli. Il ne voulait plus venir au collège, se refermant sur lui-même avec une intensité nouvelle. Le diagnostic semblait incertain, et les angoisses de la famille se ravivaient.

Camille sentit un poids lourd s'abattre sur elle. Les souvenirs de son frère, de sa propre lutte contre la culpabilité, se ravivèrent avec une force qu'elle n'avait pas anticipée. Elle se leva brusquement, les mains tremblantes, et se tourna vers Jules. "Je n'arrive pas à le laisser. Je dois faire quelque chose."

Jules posa doucement sa main sur son épaule. "Tu as déjà fait tout ce que tu pouvais, Camille. Mais parfois, on doit

accepter que les choses prennent du temps. Et, surtout, qu'on ne peut pas tout porter seul."

Elle le regarda, hésitante. "Mais si je ne fais rien, s'il ne progresse plus, je me sentirai responsable. Comme j'ai toujours eu peur de l'être..."

"Camille," dit-il d'une voix douce mais ferme, "tu ne peux pas tout contrôler. Tu l'as accompagné du mieux que tu pouvais, mais il y a un moment où il doit aussi faire son chemin, à son rythme. Il ne faut pas que tu portes tout sur tes épaules."

Ces mots résonnèrent en elle, mais elle n'arrivait pas à les accepter. Camille savait qu'il avait raison, mais elle ne pouvait s'empêcher de ressentir une immense responsabilité envers Mehdi, de vouloir être celle qui réparait tout. Ce soir-là, en rentrant chez eux, le silence qui régna entre eux fut lourd. Ils avaient besoin de parler, de comprendre, mais Camille était épuisée, tiraillée entre l'espoir et la peur.

Le lendemain, elle prit une décision. Elle annonça à la famille de Mehdi qu'elle prendrait du temps pour l'accompagner dans cette phase de crise. Ce n'était pas la solution miracle, mais elle sentait que c'était le seul moyen pour elle de se libérer de la culpabilité qui l'étouffait. Elle voulait être présente, mais elle savait aussi que ce temps de dévouement devrait être temporaire, qu'elle devait progressivement apprendre à s'en détacher.

Ce fut un processus difficile, ponctué de moments de doute et de frustrations. Mais au fil des semaines, Mehdi commença à sortir lentement de sa bulle, petit à petit, à son rythme. Le soutien de Camille, sans pression, sans attente, portait ses fruits. Elle comprit que parfois, être là pour l'autre, c'était savoir l'accepter dans sa souffrance sans chercher à la réparer immédiatement.

Jules, bien que distant parfois, avait toujours été là, un soutien constant dans l'ombre. Il savait qu'il n'y avait pas de solution rapide, mais il croyait fermement en la résilience des êtres humains, et il savait que Camille et Mehdi, tous deux, finiront par trouver la paix.

Un jour, alors qu'ils se retrouvaient après plusieurs semaines particulièrement intenses, Camille tourna son regard vers Jules avec un sourire plein de reconnaissance.

"Je crois que je commence à comprendre ce que tu me disais, sur l'importance de lâcher prise," dit-elle.

Jules la regarda, un sourire sincère sur les lèvres. "C'est un chemin difficile, mais on l'emprunte à deux."

À hauteur de cœur, ils se tinrent côte à côte, sachant que la route serait encore semée d'embûches, mais qu'ils la parcouraient ensemble. Pour Mehdi, pour eux, et pour tout ce qu'ils avaient appris l'un de l'autre.

Les mois qui suivirent furent une période de transformation. Mehdi, toujours sur son propre chemin, continuait de progresser, mais à son propre rythme.

Camille, en lui offrant un espace de confiance, avait appris à mieux comprendre les subtilités de ses émotions. Elle n'avait plus la pression de vouloir réparer, mais plutôt celle de l'accompagner, de le soutenir dans ses luttes sans imposer ses propres attentes.

Jules, quant à lui, observait silencieusement cette évolution. Il voyait Camille se libérer de ses démons intérieurs, ceux qui l'avaient toujours poussée à se sacrifier pour les autres, parfois au détriment d'elle-même. Il admirait la manière dont elle s'engageait pleinement dans son rôle tout en apprenant à se détacher au moment opportun.

Un soir, après une longue journée, Camille et Jules se retrouvèrent sur le canapé, chacun plongé dans ses pensées. Le calme de leur appartement, à la fois silencieux et réconfortant, était un havre après les tempêtes de leurs journées.

"Tu sais, parfois je me demande comment j'ai fait pour arriver jusque-là," confia Camille, brisant le silence.

Jules tourna son regard vers elle, intrigué.

"Je me suis longtemps accrochée à des illusions, pensant que l'amour et la responsabilité étaient synonymes de sacrifice absolu. Mais j'ai compris qu'aimer, ce n'est pas se perdre soi-même. C'est laisser l'autre être, et surtout lui laisser de l'espace pour se trouver."

Jules la regarda profondément, comme s'il découvrait un aspect de Camille qu'il n'avait encore jamais vu. "Je pense que c'est là que tu as raison. On a souvent tendance à croire que l'amour, c'est tout donner. Mais parfois, c'est savoir donner à l'autre sans tout lui sacrifier."

Il prit sa main, la serrant doucement. "Je crois que c'est la plus grande leçon que l'on puisse apprendre. Et tu l'as apprise, à force de courage et de compassion. Tu m'as montré ce que c'est que d'être présent, mais sans étouffer."

Camille, touchée par ses mots, sourit. La confiance qu'ils avaient bâtie au fil du temps était devenue un ciment, une base solide qu'ils pouvaient maintenant partager sans crainte de l'effondrement. Ils s'étaient appris à être vulnérables, à se soutenir dans leurs failles sans se juger.

Le lendemain, alors qu'ils se rendaient ensemble au collège, un événement inattendu vint renforcer ce lien fragile mais fort. Mehdi, qui avait eu une période particulièrement difficile, fit une avancée majeure. Il participa activement à un projet de groupe avec les autres élèves, ce qui marquait une étape significative dans son intégration. Camille, émue, le regarda avec fierté, mais aussi avec une étrange paix intérieure. Elle savait qu'il ne s'agissait pas d'une victoire immédiate, mais d'un petit pas qui comptait énormément.

"Regarde-le," murmura Camille, les yeux brillants. "Il a fait ce qu'on pensait impossible il y a encore quelques mois."

Jules hocha la tête, son regard empli d'admiration. "Oui, et tout ça, c'est grâce à toi. À toi, mais aussi à lui. Il a ses propres ressources, même s'il lui faut du temps pour les découvrir."

Le regard de Camille se posa alors sur Jules. Une complicité nouvelle se tissait entre eux. Les défis de la vie, aussi intenses soient-ils, n'étaient plus des obstacles infranchissables, mais des épreuves à affronter ensemble.

"Je suis contente que tu sois là avec moi," dit-elle doucement.

Jules lui sourit, un sourire qui disait plus que des mots ne pouvaient le faire. "Et je suis heureux que tu m'aies laissé entrer dans ta vie."

Ce soir-là, en rentrant chez eux, Camille et Jules s'arrêtèrent un instant devant la fenêtre de leur appartement, observant la lumière dorée du soleil couchant. Le monde semblait paisible, comme suspendu dans un équilibre fragile, mais néanmoins rassurant.

Leurs cœurs battaient ensemble, plus en harmonie que jamais, à hauteur de ce qu'ils avaient appris à partager : leurs failles, leurs peurs, mais aussi leurs rêves.

Les mois suivants s'écoulèrent dans une douceur retrouvée. Le collège où Camille et Jules travaillaient devenait progressivement un lieu où la différence était non seulement acceptée, mais célébrée. Mehdi continuait son parcours, plus serein, plus ouvert. Ses progrès étaient timides mais constants, et il semblait de plus en plus à l'aise dans ses interactions avec ses camarades. Camille, bien qu'elle n'eût jamais espéré des résultats immédiats, ne pouvait s'empêcher de ressentir une profonde satisfaction à voir les petites victoires de Mehdi s'accumuler.

Elle n'avait plus cette obsession de "réparer" les autres. Elle avait appris à voir la beauté dans le processus, à comprendre que la guérison, qu'elle soit physique, émotionnelle ou psychologique, n'était jamais linéaire. Il y avait des hauts, des bas, et des moments d'incertitude, mais l'essentiel était dans l'accompagnement, la patience et l'amour inconditionnel. Et cela, Camille l'avait trouvé dans son travail et dans sa relation avec Jules.

Jules, de son côté, était devenu plus ouvert, plus présent. Ce qu'il avait appris de Camille et de son propre cheminement l'avait transformé. Sa propre douleur, ses échecs personnels, avaient pris un autre sens. Il comprenait mieux que l'amour ne se donnait pas pour combler un vide, mais pour enrichir deux vies qui s'étaient choisies, malgré leurs failles respectives.

Un jour, alors qu'ils prenaient une pause bien méritée dans un café du quartier, Camille posa son regard sur Jules, son compagnon devenu un pilier dans sa vie.

"Tu sais," dit-elle, "je crois que le plus grand enseignement que j'ai reçu, c'est d'apprendre à m'aimer moi-même, avant d'aimer les autres."

Jules leva les yeux vers elle, un sourire doux sur les lèvres. "Je crois que c'est ça, la clé de tout. S'aimer soi-même, c'est aussi donner la possibilité aux autres de nous aimer pour ce que nous sommes."

Il marqua une pause, comme s'il mesurait ses mots. "Et toi, Camille, tu m'as montré ce que ça signifie vraiment, s'accepter. Non pas comme un concept abstrait, mais comme une pratique quotidienne, réelle. Tu as toujours trouvé de la place pour les autres, mais tu as aussi trouvé une place pour toi."

Elle le regarda, émue. Il n'y avait pas de jugement dans ses mots, juste une vérité partagée. Ils s'étaient ouverts l'un à l'autre, sans crainte ni retenue. C'était une des plus grandes victoires de leur histoire. Camille avait appris à accepter ses propres imperfections, à laisser partir les blessures de son passé et à faire de la place à la vie qui se déroulait devant elle.

Le téléphone de Camille vibra soudainement sur la table. Elle le regarda distraitement avant de lever les yeux vers

Jules, un sourire timide. "C'est la famille de Mehdi. Il a voulu m'appeler."

Jules hocha la tête, comprenant sans même qu'elle ait à expliquer. Camille décrocha, et à l'autre bout du fil, une voix excitée annonça une nouvelle qui bouleverserait tout : Mehdi, après des mois de progrès, venait de recevoir une invitation pour participer à un atelier d'art dans une autre ville, une opportunité qui pourrait changer la donne pour lui.

"Il a voulu qu'on vienne le soutenir," dit Camille en raccrochant, une lueur d'émotion dans les yeux. "C'est une grande étape pour lui."

Jules la prit dans ses bras, la serrant contre lui, sans dire un mot. Il savait ce que cela signifiait pour elle, ce qu'elle avait investi, et combien ce moment marquait une victoire non seulement pour Mehdi, mais aussi pour elle, pour eux. Camille avait appris à faire confiance à ses propres ressources et à celles des autres. Elle ne portait plus seule la responsabilité du monde. Elle avait compris que le véritable amour, celui qui permet à chacun de grandir, résidait dans cette capacité à accompagner sans étouffer, à soutenir sans juger.

Le lendemain, ils prirent la route ensemble, se rendant dans la ville voisine pour voir Mehdi. Le trajet fut ponctué de conversations légères, de rires, de silences réconfortants. Ils étaient prêts, tous les deux, à voir Mehdi

s'épanouir à sa manière, sans attente, mais avec une confiance partagée.

Lorsque le jeune homme les aperçut à l'entrée de l'atelier, son visage s'éclaira d'un sourire timide. Camille s'avança vers lui et lui dit, avec douceur : "Tu es prêt à faire le grand saut, Mehdi ?"

Il hocha la tête, son regard brillant d'une nouvelle détermination. "Oui. Je vais essayer. Pour moi."

Et dans ce simple échange, Camille sentit que, non seulement elle avait aidé Mehdi à se trouver, mais qu'elle avait trouvé sa propre place dans cette quête. Elle n'était plus celle qui réparait. Elle était simplement celle qui accompagnait.

Les deux mains entrelacées, Camille et Jules regardaient Mehdi avancer dans cette nouvelle étape de sa vie, leur cœur battant à l'unisson. À hauteur de cœur, ils avaient trouvé ce qui était essentiel : l'amour n'était pas une course à la perfection, mais une série de pas à faire ensemble, en toute humilité.

Les semaines qui suivirent furent une période d'épanouissement pour Mehdi, mais aussi pour Camille et Jules. Ils continuèrent à se soutenir mutuellement, tout en apportant chacun leur propre contribution à l'histoire de Mehdi. Le jeune homme, qui avait lutté si longtemps pour trouver sa place, semblait maintenant s'épanouir dans ce nouvel environnement. Il se sentait moins à l'écart, moins

incompris. L'atelier d'art était devenu pour lui un terrain d'expression où il pouvait se libérer de ses angoisses, de ses pensées qui l'empêchaient souvent de s'engager pleinement dans la vie. Il dessinait, peignait, sculptait avec une énergie nouvelle, comme si ses mains avaient retrouvé une voix qu'il ne connaissait pas.

Camille passait chaque jour un peu plus de temps à observer ses progrès, non plus dans une optique de gestion, mais en tant que témoin privilégié d'un jeune homme qui trouvait enfin sa voie. Un jour, après une visite dans l'atelier, elle se tourna vers Jules avec un sourire confiant.

"Je pense qu'il a trouvé son rythme. Il n'est plus ce garçon qu'on doit constamment guider. Il s'ouvre. Et c'est tout ce qu'on pouvait espérer."

Jules la regarda, ses yeux brillants d'une admiration profonde. "Tu as toujours su ce qu'il fallait faire, Camille. Pas juste pour lui, mais pour toi aussi."

Ces mots de Jules, simples mais lourds de sens, frappèrent Camille. Elle avait toujours eu ce regard tourné vers les autres, cherchant à les comprendre, à leur offrir ce qu'elle n'avait pas eu dans sa propre vie : de l'amour, de la patience, de l'acceptation. Mais ces derniers mois avaient changé quelque chose en elle. Elle avait appris à se regarder avec douceur, à se pardonner pour ses anciennes erreurs, à cesser de porter seule les fardeaux des autres.

C'est d'ailleurs au détour d'une conversation avec Jules, alors qu'ils se promenaient dans un parc, que Camille confia un souvenir enfoui depuis trop longtemps.

"Tu sais, Jules," dit-elle en jouant avec les feuilles tombées au sol, "il y a une chose que j'ai toujours gardée pour moi. Quand mon frère est décédé, il y a tellement d'années, j'ai eu l'impression que tout s'effondrait. Mais le pire, c'était de me sentir coupable. Coupable d'avoir cru que je pouvais tout contrôler. Que je pouvais le sauver. Je... je ne pouvais pas. Et je n'ai jamais pu le dire à personne."

Jules s'arrêta et la regarda, sa main se posant doucement sur son épaule. "Tu ne pouvais pas tout sauver, Camille. Mais tu as fait tout ce que tu pouvais. Et ton frère, il savait que tu l'aimais."

Un silence apaisé les enveloppa. Camille se sentait apaisée, comme si un poids, aussi ancien qu'invisible, venait d'être déposé. Elle sourit, les yeux humides de gratitude. "Je crois que c'est ce que j'avais besoin d'entendre. Parfois, on porte des poids invisibles qui nous empêchent d'avancer."

"On ne peut pas réparer tous les dommages," répondit Jules d'une voix douce, "mais on peut se reconstruire, à chaque instant, à hauteur de cœur."

Ce soir-là, de retour chez eux, ils se retrouvèrent dans une atmosphère différente, plus intime, plus sereine. Leurs conversations étaient plus profondes, et les silences plus

riches. Ils avaient traversé des épreuves ensemble, s'étaient apprivoisés, mais surtout, ils avaient appris à s'accepter, sans chercher à être parfaits.

Quelques jours plus tard, Camille reçut un appel inattendu. Mehdi, lors d'une exposition d'art, avait été repéré par un organisme spécialisé dans l'accompagnement des jeunes talents. Il allait avoir la chance de participer à un programme de mentorat, une occasion inespérée pour lui de continuer à grandir et à s'épanouir. Camille n'avait jamais imaginé que ce jour arriverait si tôt.

Elle se tourna vers Jules, l'air à la fois ému et reconnaissant. "C'est incroyable, non ? Il va avoir une chance qu'il n'aurait jamais eue sans tout ce travail."

"Oui," répondit Jules avec un sourire tendre. "Et tout ça, c'est aussi grâce à toi, Camille. Tu lui as montré ce qu'était l'espoir, même dans les moments les plus sombres."

Ils se regardèrent longuement, un sourire complice se dessinant sur leurs lèvres. Ils avaient chacun trouvé une forme de paix, une forme d'amour qui ne passait plus par l'effort constant de réparer ou de contrôler, mais par la confiance, l'acceptation et le soutien mutuel.

Leurs cœurs étaient maintenant à hauteur de ce qu'ils avaient vécu : des blessures, des défis, mais aussi des victoires, des moments d'épanouissement. Ils étaient prêts à affronter le futur, ensemble, plus forts et plus unis que jamais.

Quelques mois après le programme de mentorat de Mehdi, le temps semblait avoir pris un rythme particulier, lent mais apaisé. Camille et Jules avaient trouvé une sorte de stabilité dans leur vie professionnelle et personnelle, une harmonie douce, presque silencieuse, qu'ils ne cherchaient pas à perturber. Leur relation s'était construite sur les bases de l'acceptation mutuelle, du respect des espaces individuels et de la reconnaissance des failles de chacun.

Un samedi matin, alors que Camille se rendait à un café pour retrouver Jules, elle remarqua une annonce dans la vitrine d'une librairie. Elle s'arrêta, intriguée. C'était une invitation à une conférence sur l'accompagnement des jeunes en situation de handicap, organisée par un groupe de psychologues et de travailleurs sociaux. Il y avait des thèmes qui parlaient directement à Camille, des discussions sur la résilience, la gestion de la culpabilité, et sur les meilleures pratiques d'insertion scolaire.

En y réfléchissant, elle se rendit compte que c'était une occasion rêvée de mettre son expérience et ses compétences en partage, mais aussi d'explorer plus profondément ses propres blessures, celles qu'elle avait laissées derrière elle sans véritablement les affronter.

Elle pensa immédiatement à Jules, qui, depuis leur rencontre, l'avait poussée à se dépasser, à explorer de nouvelles voies. Il l'avait toujours encouragée à aller au-delà de ses limites, à s'ouvrir aux opportunités qu'elle aurait tendance à fuir par peur d'échec ou de vulnérabilité.

"Tu devrais y aller", lui avait-il dit plusieurs fois, "ce n'est pas seulement pour les autres. C'est aussi pour toi."

Camille avait longtemps hésité, se sentant peut-être trop fragile, trop attachée à son passé. Mais aujourd'hui, quelque chose en elle avait changé. Elle s'inscrivit à la conférence.

Le jour J, alors qu'elle s'assoit parmi les participants, elle sentit une légère nervosité l'envahir. Mais au fond d'elle, elle savait qu'elle était prête à plonger dans ce monde de connaissances et d'expériences partagées. Ce qui la surprit le plus fut la diversité des témoignages qui se succédaient : certains parents, certains éducateurs, et même des jeunes adultes qui avaient eux-mêmes vécu la transition entre l'école et la vie active, parfois avec une grande difficulté. Mais il y avait aussi une beauté dans ces récits : une beauté qui résidait dans l'acceptation de soi, dans l'acceptation des autres, et dans l'apprentissage qu'on pouvait toujours se réinventer, peu importe les obstacles.

Quand son tour arriva, Camille se leva, nerveuse, mais déterminée. Elle parla de Mehdi, de son propre frère, et de sa quête personnelle pour comprendre la place que chacun pouvait avoir dans le monde. Elle évoqua les douleurs liées à la perte, mais aussi la manière dont le travail avec des jeunes comme Mehdi lui avait permis de guérir, petit à petit.

"Ce que j'ai appris," dit-elle, "c'est que la résilience ne se trouve pas dans l'absence de douleur, mais dans notre capacité à avancer malgré elle. Et surtout, dans notre capacité à accepter de ne pas avoir toutes les réponses."

Les applaudissements qui suivirent furent timides, mais profonds, et Camille se sentit un poids s'éloigner de ses épaules. Elle n'avait plus besoin d'être parfaite. Elle avait trouvé sa place, celle qui n'était ni un fardeau ni une quête incessante de perfection, mais simplement un espace où elle pouvait respirer et continuer à avancer.

Le soir-même, alors qu'elle retrouvait Jules, elle lui raconta la conférence. Les yeux de Jules brillaient de fierté.

"Tu vois," dit-il avec un sourire, "tu as trouvé ta voix. Tu as parlé de ce qui compte vraiment. Tu as ouvert un peu plus ton cœur."

Elle se blottit contre lui, savourant le calme qui les entourait. "Je crois que je commence enfin à comprendre ce que tu veux dire quand tu parles de s'ouvrir. Ce n'est pas facile, mais c'est comme ça qu'on grandit, non ?"

"Oui," répondit-il, sa voix douce. "C'est en acceptant nos failles qu'on apprend à s'aimer pleinement. Et c'est aussi en s'ouvrant aux autres qu'on apprend à les aimer pour ce qu'ils sont."

Ils restèrent là, dans un silence réconfortant, partageant un instant d'intimité simple et vraie. Ils savaient que le

chemin n'était pas toujours facile, mais ils étaient prêts à le parcourir ensemble, à hauteur de cœur. Parce qu'ils avaient compris que la véritable force résidait dans l'ouverture, la vulnérabilité et le courage de se tenir debout, malgré tout.

Les mois passèrent et Camille se retrouva, contre toute attente, à enseigner aux autres ce qu'elle avait elle-même appris. Elle devenait une figure de référence dans le milieu scolaire pour l'accompagnement des jeunes en situation de handicap. Son implication, son écoute et sa bienveillance la distinguaient. Elle savait désormais que sa force résidait dans sa capacité à accepter ses propres fragilités, à les transformer en moteurs pour avancer, pour faire grandir les autres.

Quant à Jules, il n'avait pas cessé de suivre son propre chemin. Il avait accepté de laisser tomber ses défenses, de retrouver la confiance en l'humanité qu'il avait un temps perdu. Les blessures du passé n'étaient pas effacées, mais elles ne définissaient plus qui il était. Il avait découvert que la relation humaine, dans sa plus simple et parfois la plus complexe expression, était un terrain d'espoir infini.

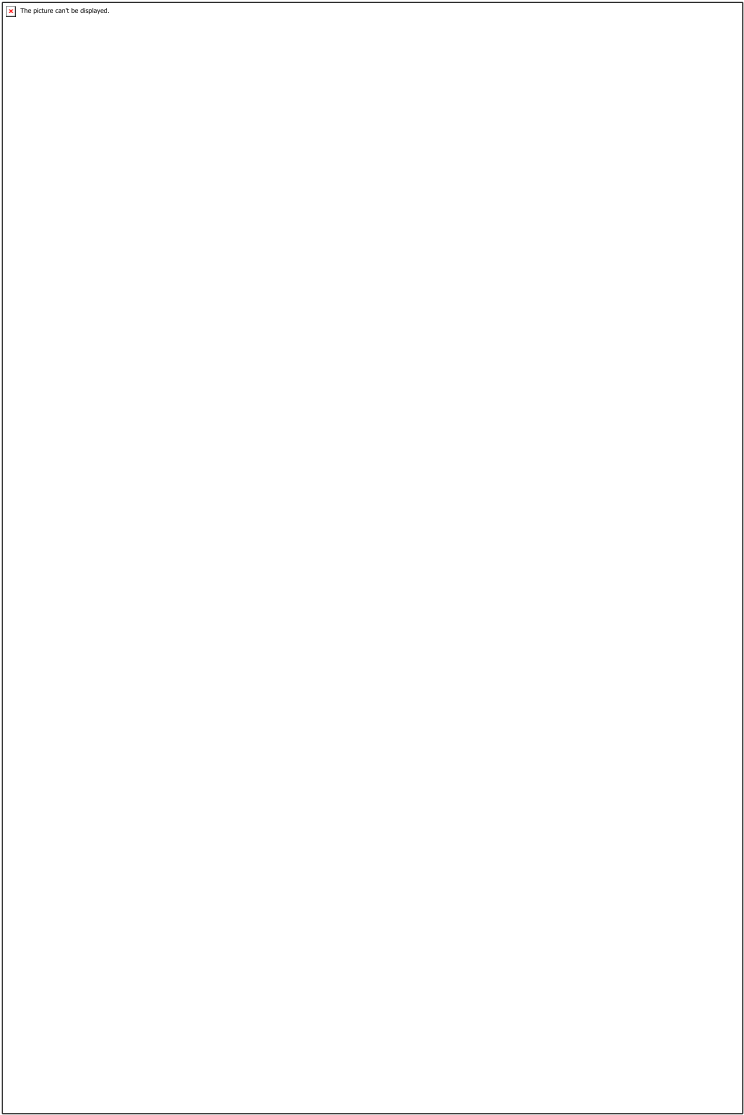
Un après-midi d'automne, alors que Camille et Jules se retrouvaient pour une promenade au parc, ils se prirent un instant pour s'arrêter et regarder autour d'eux. La lumière chaude de l'automne caressait les arbres, et une brise douce portait avec elle les premiers signes d'une nouvelle saison.

"Tu penses qu'on a réussi ?" demanda Camille, ses yeux brillants de la paix qu'elle avait trouvée en elle-même.

Jules la regarda, un sourire léger aux lèvres. "Je crois que, non seulement on a réussi, mais qu'on continue à réussir. Ensemble. À hauteur de cœur."

Ils s'arrêtèrent devant un banc et s'assirent côte à côte. Il n'y avait plus de mots à dire, plus de failles à combler. Ils s'étaient trouvés, non pas malgré leurs blessures, mais à travers elles. Dans un monde souvent indifférent aux fragilités humaines, Camille et Jules avaient appris à se tenir debout, ensemble, à hauteur d'une vérité simple mais profonde : l'amour, la résilience, et l'acceptation sont des forces qui se trouvent souvent là où on s'y attend le moins.

La lumière du soleil se couchait lentement à l'horizon, les deux silhouettes se fondant dans l'étreinte d'une journée calme, mais remplie de promesses.



*Reconnaissance à tous **les orthophonistes**, pour votre patience, votre créativité et votre art d'aider chacun à retrouver sa voix et sa confiance. Ton accompagnement transforme chaque mot hésitant en une victoire. Je tiens à vous adresser mes sincères remerciements pour votre engagement, votre bienveillance et votre professionnalisme tout au long de ce parcours. Ta patience, ton écoute et ton savoir-faire ont joué un rôle essentiel dans les progrès réalisés. Grâce à ton accompagnement, les difficultés se sont peu à peu transformées en réussites. Merci infiniment pour ton précieux soutien.*

*Gratitude à tous **les psychomotriciens**, pour votre patience, votre sensibilité et votre art d'harmoniser le corps et l'esprit au service du bien-être. Ton savoir-faire ouvre des chemins où le corps apprend à s'écouter autrement. Un immense merci pour ton accompagnement, ta bienveillance et ton écoute tout au long de ce parcours. Grâce à ta patience et à tes exercices toujours adaptés, et parfois même ludiques, j'ai pu avancer à mon rythme, retrouver confiance en moi et mieux comprendre mon corps et mes émotions. Ta présence rassurante et ton professionnalisme ont été précieux. Merci pour tout le chemin parcouru ensemble – on repars pour l'année prochaine avec plus d'efforts et de sérénité.*

Les Mots et les Gestes

Clara serre contre elle le carnet à couverture de cuir. Ses doigts en tracent le contour avec une tendresse infinie, comme pour apaiser la vague de pensées qui s'entrechoquent en elle. Assise face à la mer, elle contemple les reflets du soleil couchant sur les vagues, cherchant dans l'immensité de l'horizon un peu de réconfort.

Chaque jour, elle se rend au centre de rééducation pour enfants, à Marseille. Là, dans les couloirs lumineux où résonnent les voix fragiles des enfants, elle devient Clara l'orthophoniste, celle qui chasse le silence par les mots. Les enfants prononcent des syllabes hésitantes, s'accrochent aux consonnes comme à des cordes de sécurité, et chaque son arraché au mutisme est une petite victoire. Mais il y a Mila. Mila, six ans, des boucles sombres et des yeux grands ouverts, trop grands pour son visage fermé. Mila qui, depuis l'accident de voiture, ne parle plus. Mila qui se recroqueville à chaque tentative de

contact, comme une fleur qui se fane à l'approche d'un orage.

Clara n'est pas seule à essayer de percer le mur du silence de Mila. Raphaël, le psychomotricien du centre, partage son quotidien. Lui, c'est un ancien sportif, charismatique et plein d'énergie. Là où Clara est méthodique, Raphaël est spontané. Là où Clara choisit les mots, Raphaël choisit les gestes. Et là où Clara écrit des histoires pour tenter de faire renaître la voix de Mila, Raphaël danse seul dans la salle de psychomotricité vide, laissant son corps exprimer ce que ses mots ne parviennent pas à dire.

Ils se croisent régulièrement lors des réunions d'équipe. Clara est impressionnée par la capacité de Raphaël à transformer les exercices en jeux, à faire sourire les enfants même lorsqu'ils n'ont pas envie de bouger. Raphaël, lui, observe en silence la manière dont Clara raconte des histoires inventées pour capter l'attention des enfants réticents. Il est fasciné par la douceur de sa voix, par les gestes délicats de ses mains lorsqu'elle illustre ses contes.

Le jour où Mila fait une crise de panique lors d'une séance, tout s'effondre. Clara sent son monde vaciller. Elle a essayé, tenté d'apaiser l'enfant avec des mots. Raphaël a tenté, lui aussi, d'apaiser Mila avec ses jeux. Mais la petite fille a hurlé, a griffé, a pleuré, puis s'est renfermée encore davantage. Après la crise, dans le

silence de la salle commune, Clara et Raphaël se retrouvent face à face.

— Peut-être que je m’y prends mal, murmure Clara en fixant le sol.

— Peut-être que je m’y prends mal aussi, réplique Raphaël, les bras croisés.

Leurs regards se croisent. L’échange est vif, tendu. Ils se reprochent mutuellement de trop s’impliquer, de ne pas savoir lâcher prise. Clara, en colère, s’éloigne. Raphaël, lui, reste seul dans la salle vide et danse. Les gestes deviennent saccadés, violents. Il ferme les yeux et danse jusqu’à l’épuisement.

Les jours passent, et Mila reste murée dans son silence. Puis, un après-midi, alors que Clara est assise dans le jardin du centre, Mila s’approche d’elle en silence. Elle serre le carnet de Clara contre sa poitrine, celui où l’orthophoniste a dessiné une scène de l’histoire inventée pour elle. Et soudain, Mila ouvre la bouche et, d’une voix faible, elle commence à chanter. Elle imite une chanson que Raphaël fredonnait un jour lors d’une séance.

Clara reste figée, les larmes aux yeux. Raphaël arrive à cet instant. Il s’approche, se penche vers Mila. La petite fille tend le carnet à Clara et murmure :

— Encore l’histoire.

Les mots et les gestes. Les histoires et les danses. Ce qui semblait opposé s'avère finalement complémentaire.

Le soir même, Clara et Raphaël se retrouvent au bord de la mer, là où tout le monde vient se ressourcer après le travail. Ils restent en silence un long moment, écoutant le murmure des vagues. Puis Raphaël sort un petit carnet de sa poche.

— Tu n'es pas la seule à écrire, dit-il doucement.

Clara tourne la tête vers lui, surprise. Raphaël ouvre le carnet. À l'intérieur, des mots griffonnés à la hâte, des phrases inachevées, des bouts de dialogues et... des lettres. Des lettres adressées à quelqu'un, mais jamais envoyées.

Ils échangent un regard. Entre eux, il n'y a plus de silence, seulement un monde de mots et de gestes à explorer.

Quelques jours plus tard, une sortie est organisée pour les enfants. Clara et Raphaël sont tous les deux désignés pour accompagner le groupe jusqu'à une plage privée, un espace calme où les enfants pourront s'amuser et se reconnecter à la nature. Mila, toujours silencieuse mais plus réceptive, se tient près de Clara. Raphaël propose un jeu : dessiner dans le sable ce qu'on n'ose pas dire à voix haute. Les enfants s'exécutent avec enthousiasme.

Mila s'accroupit près de Clara et, du bout des doigts, commence à tracer des vagues dans le sable. Clara

l'observe, les yeux brillants. À ses côtés, Raphaël s'assoit et commence à dessiner un cœur, maladroit mais sincère. Il le regarde, hésite, puis écrit un mot au centre : « guérir ».

Mila fixe le dessin et, pour la première fois, tend la main vers Clara. Elle attrape ses doigts, les serre doucement. Clara tourne son visage vers Raphaël. Entre eux, il n'y a plus de silence, seulement des mots et des gestes à écrire ensemble.

Le lendemain, alors que le centre est presque déserté, Clara passe devant la salle de psychomotricité. À travers la porte entrebâillée, elle aperçoit Raphaël. Il danse, encore. Mais cette fois, il n'est pas seul. Mila est là, immobile, les yeux rivés sur lui. Chaque mouvement de Raphaël est lent, mesuré. Un dialogue silencieux. Clara s'approche, se poste discrètement contre le mur, le cœur battant.

Puis, soudain, Mila lève un bras. Un geste hésitant, puis un autre. Elle imite maladroitement Raphaël. Une vague. Un cercle. Un tour complet. Et lorsque Raphaël s'arrête, Mila court vers lui et, pour la première fois, se jette dans ses bras.

Raphaël croise le regard de Clara. Les yeux de l'orthophoniste brillent de larmes retenues. Et, dans le silence de la salle, Clara s'approche, effleurant le bras de Raphaël. Leurs mains se frôlent. Pas de mots, juste des

gestes. Ce soir-là, ils dansent tous les trois, sous la lumière pâle des néons, comme des funambules enfin libérés de leurs cordes.

Les jours suivants, Mila s'ouvre peu à peu. Les séances avec Clara deviennent des moments où les mots renaissent doucement, comme des bourgeons fragiles. Raphaël continue de l'encourager par le mouvement, inventant des jeux qui l'incitent à se déployer, à s'approprier à nouveau l'espace autour d'elle.

Mais Clara, elle, reste en retrait. Depuis ce soir où leurs mains se sont frôlées, elle évite Raphaël. Elle craint ce qu'elle a ressenti, cette chaleur inattendue, cette sensation d'être comprise sans qu'un seul mot n'ait été échangé.

Un matin, alors qu'elle traverse le couloir pour rejoindre la salle de rééducation, elle l'entend. La voix de Raphaël. Il est seul dans une salle vide, et il chante doucement. La chanson est mélancolique, un air empreint de nostalgie. Clara s'arrête, le cœur battant. Cette chanson, elle la connaît. C'est celle que Raphaël fredonnait un jour, lorsque Mila a parlé pour la première fois.

Clara s'avance lentement. Raphaël tourne la tête et l'aperçoit. Un sourire triste flotte sur ses lèvres.

— J'ai écrit cette chanson pour mon frère, dit-il, baissant le regard. Il est mort dans un accident de voiture il y a trois ans.

Clara sent une vague de douleur monter en elle. Les mots de Raphaël s'infiltraient en elle comme des éclats de verre. Elle s'approche, doucement.

— Je suis désolée, murmure-t-elle.

Raphaël hoche la tête, essuie discrètement une larme.

— Mila... Elle me rappelle ce que j'étais après l'accident. Perdu, incapable de mettre des mots sur ce que je ressentais. J'ai commencé à danser pour ne pas m'effondrer. Et toi, Clara ? Pourquoi ces lettres que tu n'envoies jamais ?

Clara hésite. Elle se sent nue, exposée. Mais quelque chose dans le regard de Raphaël l'incite à se livrer.

— Elles sont pour ma grand-mère. Elle est dans un centre de soins, loin d'ici. Elle a perdu l'usage de la parole après un AVC. J'écris des lettres pour lui raconter tout ce que je n'ai jamais osé dire.

Raphaël pose sa main sur l'épaule de Clara. Un geste simple, mais qui dit tout.

— Peut-être que tu devrais les lui lire, ces lettres.

Clara baisse la tête, le souffle court. Elle ferme les yeux, et pendant un instant, tout ce qu'elle retient menace de déborder. Puis elle inspire, profondément.

— Peut-être que tu devrais danser pour lui, cette chanson, ajoute-t-elle.

Raphaël la regarde, surpris. Puis, lentement, un sourire éclaire son visage.

Le lendemain, Clara se rend à la salle commune avec un lecteur audio. Elle a enregistré sa voix lisant l'une des lettres à sa grand-mère. Mila est assise à côté d'elle, les yeux grands ouverts, absorbant chaque mot, chaque intonation. Pendant ce temps, Raphaël, dans la salle de psychomotricité, met sa musique et se laisse emporter par la danse.

Et tandis que Clara lit, tandis que Raphaël danse, Mila se lève, marche jusqu'à Clara, et prend sa main.

— Encore, dit-elle.

Clara sourit. Elle lance un regard à Raphaël à travers la vitre de la salle. Ils se comprennent sans un mot. Et pour la première fois, Clara se sent prête à tout dire. Même ce qu'elle pensait garder pour elle.

Le lendemain, Mila progresse. Elle commence à dessiner des cercles, des vagues, des lignes. Chaque dessin semble raconter une partie de ce qu'elle n'arrive pas encore à dire. Clara et Raphaël l'observent, fascinés.

Un après-midi, Mila prend une feuille et dessine deux silhouettes côte à côte. Une grande et une petite, tenant chacune un ballon rouge. Puis elle lève les yeux vers Clara et murmure :

— C'était nous.

Clara sent ses yeux s'emplir de larmes. Elle s'agenouille près de Mila.

— Et qu'est-ce qu'elles se disent, ces deux-là ? demande Clara doucement.

Mila fronce les sourcils, hésite, puis répond :

— Elles se disent qu'elles vont toujours rester ensemble.

Clara retient un sanglot. À quelques mètres de là, Raphaël les observe, les poings serrés. Les mots de Mila réveillent en lui un souvenir, une promesse faite à son frère, le jour où il est parti.

Le soir, alors que le centre se vide, Clara retrouve Raphaël dans la salle de psychomotricité. Il est assis par terre, la tête enfouie dans ses mains.

— Raphaël ?

Il relève la tête. Ses yeux sont rougis, son visage marqué par la fatigue et les larmes.

— Je n'ai pas pu le sauver, Clara. Mon frère. Je lui avais promis qu'on resterait ensemble. Et je n'ai rien pu faire.

Clara s'avance, s'assoit à côté de lui. Elle prend sa main et la serre doucement.

— Mais tu as sauvé Mila. Et tu m'as aidée à me retrouver.

Leurs regards se croisent. Un silence lourd, rempli de non-dits. Puis Clara se penche lentement vers lui. Leurs fronts se touchent, leurs souffles se mêlent.

Et dans ce silence, il n'y a plus besoin de mots.
Seulement des gestes.

Les jours passent et Mila progresse. Elle parle plus souvent, même si ses phrases restent courtes. Un après-midi, alors que Clara et Raphaël terminent une séance, Mila s'approche d'eux avec un dessin. Un cœur rouge, entouré de petites étoiles dorées.

— C'est pour vous, dit-elle avec un sourire timide. Pour vous remercier.

Clara et Raphaël échangent un regard ému. Puis, d'une même impulsion, ils s'agenouillent et la serrent contre eux. Mila les enlace, ses petites mains s'accrochant à eux comme pour ne jamais les lâcher.

En sortant du centre, Clara et Raphaël marchent côte à côte vers le parking. Le ciel est teinté de rose, le soleil couchant reflète leurs silhouettes étroitement rapprochées.

— Tu veux venir boire un café ? propose Raphaël, la voix hésitante.

Clara sourit. Elle glisse sa main dans la sienne.

— Oui. Et peut-être que cette fois, je t'écirai une lettre que je t'enverrai vraiment.

Leurs regards s'accrochent, et cette fois, ils n'ont plus besoin de mots pour se dire tout ce qu'ils ressentent.

Le lendemain, Clara et Raphaël prennent le café ensemble dans une petite terrasse près du centre. Ils parlent de leurs rêves, de leurs peurs, de ce qu'ils n'ont jamais osé dire. Et quand Clara rentre chez elle ce soir-là, elle ouvre un nouveau carnet, prend son stylo et commence une lettre qu'elle compte, cette fois, envoyer réellement.

Quelques semaines plus tard, le centre de rééducation vit au rythme de Mila qui progresse, mais aussi au rythme de Clara et Raphaël, dont la relation évolue discrètement. Chaque séance qu'ils partagent semble renforcer les liens invisibles qui les unissent. Leur complicité grandit, comme une plante bien arrosée, mais jamais ils n'osent franchir le pas du verbal. Leurs gestes, leurs silences et leurs regards suffisent à exprimer ce qu'ils ressentent, comme si la parole n'était plus nécessaire.

Un après-midi, alors que Clara termine une séance avec Mila, la petite fille s'approche lentement de Raphaël et lui tend un dessin. Un grand arbre, dont les racines s'entrelacent, formant une sorte de cœur à la base. Raphaël sourit, visiblement touché.

— Pour vous deux, dit Mila d'une voix claire, presque assurée.

Clara, étonnée par cette transformation, regarde Raphaël et remarque l'émotion qui brille dans ses yeux.

— C'est magnifique, dit-elle en se penchant vers Mila. Tu as dessiné notre arbre ?

Mila hoche la tête avec un sourire timide. Elle ajoute :

— Vous êtes comme cet arbre. Vous êtes toujours là, même quand on ne vous voit pas.

Clara sent une boule se former dans sa gorge, et, sans pouvoir s'en empêcher, elle prend la main de Raphaël. Lui aussi la serre légèrement, comme une réponse à tout ce qui ne se dit pas encore.

Le silence s'installe autour d'eux, mais il n'est plus lourd. Il est rempli de ce qu'ils partagent, sans en avoir besoin de parler.

Ce soir-là, alors que le centre est désert, Clara et Raphaël s'arrêtent sur le seuil, prêts à se dire au revoir, comme d'habitude. Mais quelque chose dans l'air, dans l'ambiance, les pousse à s'arrêter. Raphaël regarde Clara, qui semble hésitante, comme si elle cherchait ses mots.

— Clara, dis-moi... est-ce qu'on pourrait... enfin, peut-être... faire un pas en avant ?

Les yeux de Clara se plantent dans les siens, et pendant une fraction de seconde, elle a peur de la réponse. Mais elle sait aussi qu'il n'y a plus de place pour l'incertitude

entre eux. Elle prend une inspiration, se lance, et murmure :

— Oui, je crois qu’il est temps qu’on parle. Pas seulement avec les gestes... mais aussi avec les mots.

Raphaël sourit et, sans un mot de plus, il la prend doucement dans ses bras. Cette fois, ce n’est pas un geste de réconfort. C’est un geste d’avenir, de complicité qui se tisse à travers l’absence de paroles.

Et dans ce silence, tout est dit. Tout est possible.

Les jours suivants sont marqués par une nouvelle phase dans la rééducation de Mila. Clara et Raphaël, toujours aussi impliqués dans leur travail, commencent à trouver un équilibre fragile mais réel entre leurs vies professionnelles et cette complicité naissante. Les mots restent encore timides entre eux, mais leurs gestes, leurs sourires échangés en toute simplicité, parlent bien plus fort.

Un jeudi matin, alors que Mila est assise à la table de rééducation en train de dessiner, Clara s’approche de Raphaël, qui est penché sur un plan de séance.

— Raphaël... j’ai réfléchi à ce que tu m’as dit, ce jour-là, au centre. À propos de nos gestes, nos silences... et de nos mots.

Raphaël relève la tête, un sourire un peu timide se dessine sur ses lèvres.

— Et ?

Clara prend une profonde inspiration, ses yeux se posant sur Mila qui, concentrée, trace des formes avec une attention toute particulière.

— Et je crois que, comme Mila, je suis prête à me remettre en mouvement. À parler, à aller au-delà du silence. Je veux être là pour elle, mais aussi pour moi. Et pour toi.

Raphaël fronce légèrement les sourcils, comme si chaque mot de Clara le frappait d'une vérité qu'il n'avait pas osé affronter. Il se redresse, et leurs regards se croisent.

— Clara... tu sais, je me suis souvent dit que c'était plus simple de bouger, de danser, que de poser des mots. Mais peut-être que tu as raison. Peut-être qu'il est temps de ne plus juste rester dans l'action, mais d'être dans le partage, vraiment.

Les paroles flottent entre eux, et Mila, levant les yeux vers eux, leur sourit timidement.

— Je sais ce que vous vous dites... Vous allez danser ensemble ?

Clara et Raphaël se figent, étonnés. Puis, sans pouvoir s'en empêcher, un éclat de rire léger et spontané éclate entre eux.

— Peut-être un jour, Mila, peut-être un jour, dit Raphaël en s'approchant doucement de la table.

Ce rire partagé est plus qu'un simple éclat. Il symbolise ce passage, ce franchissement d'un seuil entre eux. C'est le début d'une nouvelle étape.

Dans les jours qui suivent, les séances prennent une autre tournure. Mila, de plus en plus ouverte, commence à prendre la parole avec plus de confiance. Elle raconte, parfois maladroitement, des bribes de ce qu'elle ressent, de ce qu'elle a vécu. Clara et Raphaël la soutiennent dans ce chemin, à leur manière : Clara l'accompagne dans le langage des mots, tandis que Raphaël la guide dans la reconquête de son corps, avec ses jeux et ses danses.

Et puis un après-midi, alors que le soleil inonde la salle, Mila se lève brusquement. Elle prend une grande inspiration, puis s'adresse à Clara, les yeux brillants de reconnaissance.

— Clara, je peux dire des mots maintenant. Pas encore tous... mais je vais y arriver. Comme toi.

Clara s'approche, son cœur battant. Elle se penche à son oreille.

— Tu sais, Mila, les mots viennent quand on est prêt. Et toi, tu l'es déjà.

Raphaël, de l'autre côté de la pièce, les observe en silence, un sourire presque imperceptible sur son visage. Cette scène, cette évolution, il la ressent au fond de lui, comme un retour à soi, comme une rédemption qu'il n'avait pas vue venir.

Le soir, alors que le centre se vide, Clara et Raphaël se retrouvent à l'extérieur, dans le jardin, comme à leur habitude. Le vent frais de la mer caresse leurs visages, et le ciel commence à se teinter de rouge.

— Tu sais, Raphaël, dit Clara en brisant le silence, je crois que ce que je cherche, c'est un peu de paix. Pas seulement pour les enfants... mais aussi pour moi.

Raphaël la regarde, puis hoche la tête.

— Je pense que nous sommes tous à la recherche de cette paix. C'est étrange... on croit toujours qu'on peut la trouver chez les autres. Mais finalement, c'est à nous de la créer.

Clara sourit doucement, appréciant la sagesse tranquille dans ses paroles. Elle prend une grande inspiration.

— Peut-être qu'on peut la créer ensemble, alors.

Raphaël, sans un mot, s'approche d'elle. Et sans réfléchir, il prend sa main. Pas de grande déclaration, pas de gestes spectaculaires. Juste la simplicité d'un contact, d'une présence partagée.

Leurs regards se croisent, et cette fois, il n'y a plus de peur, plus de réticence. Il y a juste l'évidence de deux âmes qui se sont retrouvées.

Leurs pas résonnent sur le pavé, mais rien ne peut altérer la douceur de ce moment, comme si le monde s'était arrêté, juste pour eux.

Les jours passent, et le quotidien au centre continue, rythmé par les progrès de Mila, les gestes de Raphaël et les mots hésitants de Clara. Le lien entre les trois se renforce de jour en jour, fait de moments de silence, de rires et de gestes simples, mais tellement significatifs. Pourtant, au fond d'elle, Clara sait que ce n'est que le début d'un chemin bien plus complexe.

Un matin, alors qu'elle est seule dans le jardin, Clara se laisse envahir par une vague de réflexion. Le vent joue dans ses cheveux, apportant une fraîcheur apaisante. Elle se sent bien ici, mais il y a en elle une profonde agitation, un désir d'aller au-delà, de se libérer vraiment de ce qui la retient. Ses pensées vont et viennent, entre son engagement au centre, ses progrès avec Mila et... Raphaël.

Elle a du mal à mettre des mots sur ce qu'elle ressent. Il n'y a pas de geste aussi simple que celui du touché ou du regard entre eux. Il y a des frissons, des battements de cœur accélérés, des silences lourds de sens. Mais est-ce que cela suffit ? Peut-elle vraiment aller au-delà de ses peurs ?

Un bruit de pas la tire de ses réflexions. C'est Raphaël, qui s'approche doucement. Il s'arrête à côté d'elle, sans un mot. Ils se tiennent côte à côte, le regard perdu dans la même direction, observant les arbres dansant sous le vent.

— Tu penses à Mila ? finit par dire Raphaël, sa voix basse, calme.

Clara hocha la tête, mais elle sait que ce n'est pas de Mila qu'elle parle, ou plutôt que ce n'est pas uniquement d'elle.

— Non, je pense à moi. À ce que je dois encore dépasser, à ce que je dois affronter pour avancer, pour ne pas rester bloquée.

Raphaël tourne lentement la tête vers elle, une lueur de compréhension dans ses yeux. Il sait que ses paroles sont porteuses d'un plus grand fardeau. Il prend un moment, hésitant, avant de répondre.

— Tu n'es pas seule dans tout ça, Clara. Tu sais, parfois il suffit de prendre une pause, de regarder en arrière, pour réaliser que, même sans tout comprendre, on a déjà fait un long chemin.

Clara ferme les yeux quelques instants, absorbant ses mots. La chaleur de sa présence, sa manière d'être là, même sans dire grand-chose, lui apporte une forme de réconfort étrange. Elle n'a pas besoin de mots, ni de gestes spectaculaires. Juste de cette compréhension silencieuse.

— Et toi, Raphaël ? Que fais-tu pour avancer ?

Il semble réfléchir un instant, puis un petit sourire se dessine sur son visage.

— Moi... je danse. Je laisse la musique m'emporter et je me perds dans les mouvements. Ça m'aide à faire le vide. Mais ce n'est pas tout. J'ai aussi trouvé que, parfois, il faut accepter la douleur pour mieux la surmonter.

Clara le regarde, touchée par sa sincérité. La simplicité de sa réponse résonne profondément en elle. Elle se rend compte qu'il a lui aussi ses propres luttes, ses propres blessures qu'il essaie de guérir, de surmonter.

— Peut-être qu'on pourrait danser ensemble, un jour, murmure-t-elle presque pour elle-même.

Raphaël sourit doucement. Un sourire tranquille, plein de promesses.

— Peut-être qu'on pourrait. Mais d'abord, il faut qu'on s'accorde le temps de respirer, de se retrouver, avant de faire ce premier pas.

Elle hoche la tête, les mots d'une simplicité déconcertante. Pourtant, ils portent un poids que Clara n'avait pas anticipé.

Au fond, il n'y a pas de recette miracle pour guérir. Juste des pas à faire, lentement, les uns après les autres. Le temps, les gestes, les silences... et les paroles quand elles sont prêtes à éclore.

Le lendemain, Clara revient au centre avec une nouvelle détermination. Elle est plus calme, plus présente. Le silence entre elle et Raphaël n'est plus lourd, il est

apaisant. Ils continuent d'accompagner Mila dans son cheminement, mais cette fois, il y a une légèreté nouvelle entre eux.

Et un jour, au détour d'une séance de rééducation, Mila prend sa feuille de papier et dessine. Elle trace une silhouette, cette fois plus grande que la précédente. Deux bras tendus vers l'autre. Au-dessus d'eux, un cœur, cette fois non plus rouge, mais lumineux, presque brillant.

— C'est vous deux, dit-elle d'une voix claire, comme une révélation.

Clara et Raphaël échangent un regard, surpris, mais sans aucune gêne cette fois. Mila a vu ce qu'ils n'avaient même pas osé se dire. Elle les a vus, ensemble, plus que deux personnes isolées, mais unies.

Clara se baisse près de Mila, lui offrant un sourire empli de tendresse.

— Oui, peut-être, Mila. Oui, peut-être.

La danse, les gestes, les mots... Tout se mêle en elle, en eux, dans un souffle fragile mais puissant. Peut-être que ce n'est pas encore le moment de tout comprendre. Peut-être que ce n'est qu'en avançant qu'ils trouveront le sens, ensemble.

Les semaines passent et le rythme du centre devient une nouvelle routine pour Clara, Raphaël et Mila. Pourtant, sous la surface de cette apparente tranquillité, des fissures

invisibles commencent à apparaître, des questionnements qui n'avaient pas encore trouvé leur place.

Un jour, après une séance particulièrement intense avec Mila, Clara trouve Raphaël assis seul, son regard perdu dans la vue de la salle de rééducation. Il semble pensif, presque absurde dans sa solitude au milieu de l'agitation quotidienne.

Clara s'approche, hésitante. Elle sait que les silences peuvent parfois être plus lourds que les mots, mais elle ressent l'envie, cette impulsion de briser le calme. De comprendre ce qui se cache derrière ses yeux.

— Raphaël ? Tu vas bien ? demande-t-elle doucement.

Il lève lentement les yeux vers elle, un léger sourire, mais ses yeux trahissent une fragilité qu'il peine à cacher. Il hoche la tête, mais Clara n'est pas dupe. Elle s'assoit à côté de lui, son regard se faisant plus insistant.

— Tu sais, je me rends compte qu'on avance tous les deux. Mais toi... toi, tu n'en parles jamais. Est-ce que tu vas bien ?

Il soupire, un souffle lourd, comme s'il venait de déposer un poids invisible.

— Je pensais pouvoir tout laisser derrière moi, Clara. Mais, chaque jour, je vois Mila et je repense à mon frère. À ce que j'aurais pu faire. Et à ce que je n'ai pas fait.

C'est comme si... comme si je me perdais entre ces deux réalités.

Clara l'observe en silence, laissant ses mots se poser. Elle se sent touchée par sa vulnérabilité, mais elle sait qu'il y a encore quelque chose qu'il n'ose pas dire. Un secret, une douleur cachée.

— Et toi ? demande-t-il à son tour, sa voix grave.
Comment tu fais pour avancer ?

Clara le regarde longuement, un frisson traversant son corps. Elle a souvent réfléchi à cette question, mais aujourd'hui, les mots semblent se dérober sous ses doigts. Elle n'a jamais été aussi proche de l'acceptation de ses propres faiblesses, mais en parler... c'est une autre histoire.

Elle baisse les yeux, les mains sur ses genoux, et répond d'une voix calme, presque inaudible.

— Je crois que j'apprends à être ici, maintenant. À accepter que je ne puisse pas tout réparer. Pas tout comprendre. Mais peut-être que c'est suffisant, pour l'instant.

Il la regarde sans dire un mot, son regard à la fois tendre et chargé de compréhension. Raphaël ne dit rien, mais il sait qu'il n'a plus besoin de tout expliquer. Le silence devient plus doux, moins pesant, comme un terrain commun qui leur appartient à tous les deux.

Quelques jours plus tard, le centre organise une sortie. Clara, Raphaël et Mila se retrouvent dans un parc, entourés de verdure, loin des murs habituellement rassurants du centre. C'est une sortie informelle, mais un pas vers l'extérieur, vers une vie qui semble se dérouler au-delà de ce lieu de soin. Mila, pleine d'énergie, court devant eux, un sourire large éclatant sur son visage.

— Tu vois, Raphaël ? Elle s'ouvre. Elle respire, elle vit, tout simplement.

Clara tourne son regard vers lui, son sourire incertain, mais sincère.

— Oui, je vois, murmure Raphaël, ses yeux fixés sur Mila qui s'amuse. Peut-être que c'est aussi ce dont j'ai besoin. Respirer.

Ils marchent côte à côte, en silence. Le vent léger balaie les feuilles autour d'eux, la lumière du soleil filtre à travers les arbres, dansant sur leurs visages. Clara sent quelque chose se délier en elle, un nœud qui se défait. Elle est prête, prête à avancer dans la lumière, prête à accepter cette fragilité qui fait partie d'eux tous.

Mila s'arrête soudainement, tendant un bras vers le ciel.

— Regarde, un oiseau ! dit-elle joyeusement, pointant du doigt une silhouette qui vole haut dans le ciel bleu.

Clara et Raphaël lèvent les yeux, suivant son regard. Le silence qui s'installe entre eux est à la fois léger et profond, comme un moment suspendu.

— Il vole libre, dit Raphaël d'une voix rêveuse.

— Oui, comme nous, finit Clara.

Ils échangent un regard, les mots étant désormais superflus. Ils savent tous les trois que la route n'est pas encore terminée, mais elle est là, devant eux, pleine de promesses et de possibilités.

Ce jour-là, alors que le soleil se couche lentement sur l'horizon, Clara se rend compte qu'il n'est pas nécessaire de tout savoir. Parfois, il suffit d'être là, ensemble, d'accepter l'instant, les silences et les gestes. Parce que dans tout cela, il y a déjà tant de vérité.

Les jours suivants, la relation entre Clara, Raphaël et Mila devient plus fluide, plus douce, comme un fil invisible qui les unit sans qu'ils aient besoin de mots. Chaque moment passé ensemble devient une occasion d'évoluer, même silencieusement. Ils se comprennent sans chercher à tout expliquer, leurs gestes et leurs regards prenant parfois la place des paroles.

Un matin, alors qu'ils commencent une nouvelle séance de rééducation, Clara observe Mila, un sourire timide sur les lèvres, concentrée sur ses dessins. Ces derniers sont de plus en plus précis, comme si, par le biais de l'art, elle

parvenait à combler les espaces vides de son âme. Clara s'approche, curieuse.

— Qu'est-ce que tu dessines aujourd'hui ? demande-t-elle doucement.

Mila lève les yeux et, sans un mot, lui tend sa feuille. Clara regarde attentivement. Sur le papier, deux silhouettes, une grande et une petite, comme d'habitude. Mais cette fois, elles sont reliées par un fil rouge qui serpente entre elles, créant une sorte de connexion, une continuité. Des étoiles, cette fois-ci plus grandes, entourent les silhouettes, comme une protection.

Clara se sent émue. Elle prend un moment avant de répondre.

— C'est magnifique, Mila, dit-elle. Tu veux me dire ce que cela signifie ?

Mila reste silencieuse, mais son regard brille d'un éclat particulier. Elle serre doucement la feuille dans ses mains et la regarde, comme si elle savait que ses dessins étaient des messages, des témoignages d'une compréhension profonde qu'elle n'avait pas encore le courage de verbaliser.

Clara ressent une vague de tendresse et de respect pour la petite fille. Elle sait que Mila est en train de traverser un chemin difficile, mais elle voit aussi qu'elle trouve des moyens de guérir. Peut-être pas avec des mots, mais avec des gestes et des images, elle trouve sa propre voix.

La séance se termine, et Raphaël rejoint Clara dans le couloir. Il a observé toute la scène en silence, et lorsque leurs regards se croisent, il y a cette compréhension silencieuse qui est devenue leur langage commun.

— Elle progresse, murmure-t-il. Pas à pas, mais elle avance.

Clara acquiesce, le regard posé sur Mila, qui continue de dessiner dans un coin de la pièce. Puis, sans prévenir, elle ajoute :

— Et toi, Raphaël ? Comment vas-tu, vraiment ?

Il reste un instant sans répondre, perdu dans ses pensées. Puis il lui adresse un léger sourire, presque timide, avant de poser sa main sur son épaule, un geste d'une simplicité désarmante.

— Tu sais, j'ai longtemps cru qu'on pouvait tout réparer. Mais... je comprends maintenant que ce n'est pas ça. Ce n'est pas de réparer, mais d'accepter. Accepter que tout ne soit pas parfait. Que nous aussi, on est fragiles.

Clara ressent une chaleur profonde dans sa poitrine. Ces mots résonnent en elle comme une vérité qu'elle commence à toucher du bout des doigts. Peut-être que la guérison, au fond, ne réside pas dans la recherche du tout parfait, mais dans l'acceptation de ce que l'on est, dans l'acceptation des failles et des blessures.

Le lendemain, après la fin de la séance, alors qu'ils quittent tous les trois le centre pour la soirée, Raphaël propose :

— Et si on allait faire une promenade ? Histoire de respirer un peu, de sortir du cadre.

Clara sourit. Ce n'est pas une invitation extravagante, mais quelque chose de simple, de naturel, un peu comme leur relation, en train de se tisser lentement. Elle accepte immédiatement.

Le trio se retrouve dans un parc voisin. Les arbres sont en fleurs, et l'air est doux, porteur de promesses de printemps. Mila court en avant, avec ses dessins serrés dans les bras, tandis que Clara et Raphaël marchent côte à côte, leurs pas en rythme.

Clara observe Mila, si pleine d'énergie et d'espoir, et soudain, elle se rend compte qu'elle aussi a changé. Elle n'est plus la même que lorsqu'elle est arrivée au centre, remplie de doutes et de craintes. La solitude qu'elle ressentait autrefois semble avoir diminué, peu à peu, et même si elle ne peut tout comprendre ou tout résoudre, elle est prête à avancer. À accepter le chemin, même s'il est incertain.

— Tu sais, Clara, dit Raphaël, sa voix brisant le silence, je me demande souvent ce qu'il se passerait si on pouvait tout effacer. Si on pouvait recommencer.

Clara le regarde, un sourire doux sur les lèvres.

— Et toi, qu'est-ce que tu ferais si tu pouvais tout effacer ?

Il la regarde un instant, puis, avec un soupir, répond :

— Je ne ferais rien d'autre que de rester ici, avec vous.

Leurs regards se croisent. Il y a quelque chose de sincère, de pur, dans ce qu'il vient de dire. Clara se sent envahie d'une sensation nouvelle, un mélange d'émotions qu'elle n'arrive pas à nommer. Peut-être que tout ce qu'ils ont vécu, tout ce qu'ils sont devenus, c'est suffisant.

Mila les rejoint alors, tout sourire, un dessin en main.

— Regarde, c'est un oiseau ! dit-elle, en tendant son dessin à Clara.

Clara prend la feuille. L'oiseau, dessiné avec une grande simplicité, semble prendre son envol au-dessus de deux silhouettes.

Elle sourit, touchée par ce geste, et répond :

— Oui, il vole. Il est libre.

Le silence qui suit est rempli d'un calme profond, celui de l'acceptation. Parce que, peut-être, c'est cela la véritable guérison. Pas la perfection, mais l'acceptation des imperfections, des gestes, des mots et des silences.

Les jours passent, et le trio continue de tisser son fil invisible, chaque moment étant une étape discrète mais significative dans la transformation de Mila, Clara, et

Raphaël. Mais malgré les progrès, quelque chose d'indéfinissable semble encore flotter dans l'air, une tension douce-amère que ni Clara ni Raphaël ne parviennent à nommer.

Un après-midi, alors que la lumière du soleil filtre à travers les fenêtres du centre de rééducation, Raphaël propose un exercice inhabituel. Il veut introduire une forme de danse libre, sans aucune contrainte, où chaque mouvement est une expression personnelle. Il explique à Mila et Clara que parfois, les corps ont des choses à dire avant que les mots ne puissent suivre.

Mila, habituellement timide dans ses gestes, hésite un moment avant de se lever et de se placer au centre de la pièce. Clara et Raphaël l'observent silencieusement, mais dans leurs regards, il y a une profonde bienveillance. Mila commence à bouger lentement, les bras tendus, les pieds effleurant presque le sol. Elle laisse ses mouvements s'épanouir à son propre rythme, guidée par la musique douce qui les accompagne.

Clara, touchée par la grâce et la vulnérabilité de Mila, ferme les yeux un instant. Elle se souvient de toutes ces fois où elle a eu peur de se laisser aller, de se montrer vulnérable. Mais aujourd'hui, en observant Mila, elle réalise que la véritable force réside dans la capacité à se dévoiler, sans chercher à tout maîtriser.

Raphaël, en silence, ajuste la musique, ajoutant une note de percussion qui se fait de plus en plus intense. Les mouvements de Mila deviennent plus fluides, plus audacieux, et Clara, surprise, se retrouve à se lever à son tour. Elle rejoint Mila au centre, sans réfléchir. Elle suit ses mouvements, tout en écoutant son propre corps, qui se libère peu à peu de ses entraves intérieures. Raphaël les observe, une lueur d'admiration dans les yeux.

Ils dansent ensemble, chacun à sa manière, mais dans une harmonie qui n'a pas besoin de mots pour se faire comprendre. À travers cette danse, ils échangent ce qu'ils ne peuvent pas dire autrement : la souffrance, l'espoir, le lâcher-prise.

À la fin de l'exercice, ils se laissent tomber sur le sol, essoufflés mais apaisés. Le silence est lourd, mais d'une légèreté rare. Aucun d'eux n'a besoin de parler pour savoir ce qu'ils ont partagé.

Puis, Mila, d'une voix douce, dit :

— J'ai appris à voler.

Clara sourit, ses yeux brillant d'émotion. Elle se tourne vers Raphaël, et sans qu'aucun d'eux ne dise un mot, il y a une évidence entre eux : ils ont tous deux contribué à cette liberté retrouvée. Ils ont permis à Mila de prendre son envol, de renouer avec son corps, de réapprendre à exprimer ce qui ne pouvait se dire.

— Oui, dit Clara à Mila, avec une tendresse infinie. Et tu voleras encore plus loin, je le sens.

Les jours qui suivent, les progrès de Mila deviennent de plus en plus visibles. Elle parle davantage, non seulement avec des mots, mais aussi avec des gestes et des dessins. Les lettres qu'elle avait autrefois du mal à dessiner prennent une forme plus fluide, plus déterminée. Elle commence à dessiner des histoires entières, où les personnages s'aventurent ensemble, s'entraident, se soutiennent dans les moments difficiles.

Clara, touchée, prend le temps de lui répondre. Un jour, elle lui écrit une lettre qu'elle lui remet en main propre, un geste simple mais lourd de sens. Dans cette lettre, Clara lui raconte ses propres doutes, ses peurs, mais aussi les petits moments de bonheur qu'elle a trouvés dans son propre chemin de guérison.

Mila, en recevant la lettre, ne répond pas par des mots, mais par un dessin. Une grande fleur, avec des pétales multicolores, qui semble s'épanouir sous l'effet d'un vent léger.

— C'est toi, dit-elle timidement, en désignant la fleur.

Clara regarde le dessin et se sent, pour la première fois depuis longtemps, en paix avec elle-même. Peut-être que, finalement, ce qu'elle cherchait à guérir, c'était son propre cœur. Peut-être que ce n'était pas simplement Mila qu'elle avait aidée, mais elle-même aussi.

Le soir venu, alors que le ciel se pare de ses couleurs crépusculaires, Clara et Raphaël se retrouvent seuls dans la petite salle de rééducation. La journée s'est terminée, mais l'air est encore chargé de cette énergie douce qui flotte autour d'eux.

— Merci, dit Clara simplement, en le regardant dans les yeux.

Raphaël la regarde sans rien dire, mais son regard en dit long. Il n'a jamais cherché la reconnaissance. Pourtant, dans le silence de cette soirée, il sait qu'il a trouvé quelque chose de précieux, quelque chose qu'il n'avait pas cherché, mais qui lui a été offert en cours de route : la possibilité de guérir, ensemble.

— Ce n'est pas terminé, murmure-t-il. Mais on avance. À notre rythme.

Clara acquiesce, un léger sourire sur les lèvres. Et dans ce moment suspendu, ils savent tous les deux que le chemin continue. Peut-être plus doucement, mais plus sereinement. Peut-être qu'ils n'ont pas tout résolu, mais ils ont trouvé un équilibre, un espace de paix où les gestes et les mots peuvent enfin se rejoindre, se soutenir, et guérir.

Les semaines suivantes sont marquées par une étrange sérénité qui s'installe dans le centre. Les progrès de Mila continuent, subtils mais constants, et Clara se sent plus présente, plus ancrée dans chaque moment. Elle écrit plus

souvent à sa grand-mère, et, comme par magie, chaque mot qu'elle couche sur le papier semble apaiser les blessures invisibles qu'elle portait en elle.

Un jour, en se rendant au centre, Clara remarque que l'air est légèrement plus frais, comme si l'automne s'était installé sans prévenir. Les arbres, au loin, se parent de couleurs chaudes, et les rayons du soleil semblent plus doux, comme une caresse silencieuse. Elle prend une grande inspiration, se sentant prête à accueillir cette nouvelle saison dans sa vie.

Ce matin-là, elle arrive plus tôt que d'habitude. En entrant dans la salle de rééducation, elle trouve Raphaël seul, assis sur le sol, les yeux fermés, concentré. À ses pieds, un carnet ouvert. Il griffonne des mots, des idées, des notes, comme si quelque chose lui échappait, qu'il devait capturer avant que cela ne disparaisse.

— Tu écris ? demande Clara, sa voix douce mais teintée de curiosité.

Raphaël relève la tête, et un sourire se dessine lentement sur ses lèvres.

— Parfois, les mots viennent, parfois non. C'est étrange. Mais j'écris ce que je ressens, ce qui m'habite. Pour ne pas oublier.

Il lui tend le carnet, un geste simple, mais presque intime. Clara s'agenouille à ses côtés et jette un coup d'œil aux pages. Ce ne sont pas des poèmes, mais des pensées, des

réflexions éparées. Des bribes de son histoire, des fragments de son âme qu'il semble avoir laissés tomber entre les lignes.

Elle effleure le carnet, les doigts légèrement tremblants. Elle ressent cette même vulnérabilité, ce même besoin d'ouvrir des espaces en elle qu'elle n'avait jamais explorés.

— C'est beau, dit-elle, la voix basse.

Raphaël la regarde, un éclat particulier dans le regard. Un instant, le temps semble suspendu, comme si la pièce autour d'eux s'effaçait, et que seuls eux deux existaient dans cette fragilité partagée.

— Tu veux écrire avec moi ? demande-t-il, une lueur d'espoir dans ses yeux. Pas forcément des mots. Mais ensemble. Créer quelque chose, comme Mila et ses dessins.

Clara le regarde, hésite. Elle pense à sa propre peur de l'expression, de ce qu'elle a retenu si longtemps, et pourtant... quelque chose en elle la pousse à accepter. Peut-être qu'il est temps de dépasser ses propres limites.

— Oui, dit-elle enfin. Ensemble.

Et c'est ainsi qu'ils commencent à écrire, non pas des mots, mais des gestes. Un après-midi, alors que Mila se repose dans la salle commune, Clara et Raphaël se lancent dans une danse. Une danse lente, presque timide,

mais pleine de douceur et de compréhension. Ils s'accordent sans se parler, laissant leurs corps communiquer là où les mots n'arrivent pas.

Leurs mouvements s'entrelacent avec ceux de Mila, qui les observe, le regard brillant d'une sagesse étrange pour son âge. Elle les rejoint finalement, et ensemble, ils dansent dans la grande salle, un trio silencieux, mais uni par quelque chose de plus grand que les mots.

Plusieurs semaines passent. Le temps semble suivre une course différente ici, dans cet espace où la guérison n'est pas seulement une question de corps, mais de lien. Mila parle maintenant avec plus d'assurance. Ses gestes, ses dessins, et surtout ses mots, témoignent d'un monde intérieur riche et puissant. Clara, elle, commence à écrire des lettres sans crainte, et même à les envoyer. Pas seulement à sa grand-mère, mais aussi à des amis, à des inconnus. Elle se laisse traverser par cette nouvelle forme d'expression.

Raphaël, quant à lui, continue à écrire dans son carnet. Parfois, il intègre des morceaux des histoires de Mila, parfois des pensées qu'il partage avec Clara. Ils créent ensemble quelque chose de tangible, de précieux, sans chercher à en faire un chef-d'œuvre, juste un témoignage de ce qu'ils vivent.

Une après-midi, alors que le soleil commence à se coucher et que les ombres s'allongent, Clara s'assoit à

côté de Raphaël. Il a les yeux perdus dans les pages de son carnet, mais il semble apaisé, comme si chaque mot posé sur le papier avait pris un peu du poids de ses tourments.

— Tu penses qu'on a réussi ? demande Clara, presque timidement.

Raphaël la regarde, et dans ses yeux, il y a une profondeur silencieuse.

— Oui. Parce que l'essentiel, c'est qu'on a continué à avancer. On n'a pas cherché à tout réparer, juste à vivre ce qui venait. C'est ce qu'on a fait. Ensemble.

Clara sourit, les yeux remplis de gratitude. Elle sait qu'il a raison. Peut-être qu'il n'y a pas de fin à leur histoire, mais plutôt un flot continu, une rivière qui s'écoule lentement, mais sûrement, avec la promesse que chaque étape, aussi petite soit-elle, est une victoire.

Et tandis que les dernières lueurs du jour disparaissent derrière les rideaux, Clara ferme les yeux un instant. Elle se sent complète, en paix, prête à affronter tout ce qui viendra. Car elle sait maintenant que, même dans les silences, il y a des mots à dire.

Les mois passent, et avec eux, un sentiment de calme s'installe. Clara et Raphaël continuent à s'entraider, chacun à leur manière. Clara écrit toujours à sa grand-mère, chaque lettre une petite victoire sur ses peurs, ses réticences. Elle envoie des lettres non seulement à sa

grand-mère, mais aussi à d'autres personnes : des amis, des inconnus croisés par hasard. Et chaque fois qu'elle le fait, quelque chose en elle se défait, un peu plus.

Raphaël, de son côté, continue de remplir ses carnets. Ses écrits, au départ fragmentés et intimes, deviennent peu à peu une sorte de récit cohérent, comme un fil qui guide chacun de ses gestes et de ses pensées. Mais il n'est pas pressé. Il n'a pas besoin de montrer ses écrits à qui que ce soit. C'est pour lui. Pour l'apaisement de son âme.

Mila, quant à elle, se transforme chaque jour davantage. Ses progrès sont incroyables. Elle commence à chanter doucement des chansons qu'elle invente, et ses dessins sont désormais remplis de couleurs vives et de détails qui racontent des histoires complexes. Les regards de Clara et Raphaël ne cessent de s'échanger des sourires, fascinés par ce que Mila parvient à exprimer, même sans mots.

Un matin d'hiver, alors que la neige commence à tomber sur la ville, Clara arrive tôt au centre. Elle porte un grand manteau et un sac rempli de petits cadeaux faits maison. C'est la première fois qu'elle organise quelque chose pour tout le monde. Elle a décidé que, cette année, elle offrirait à Mila, Raphaël, et les autres patients, un Noël différent. Un Noël où la parole et les gestes seraient les seuls présents.

Dans la salle commune, elle commence à installer des décorations simples mais chaleureuses : des guirlandes

faites main, des bougies allumées, et quelques petits souvenirs qu'elle a collectés au fil du temps. Raphaël arrive peu après, un sourire surpris sur les lèvres.

— Tu as tout préparé toute seule ? demande-t-il, les yeux brillants de curiosité.

Clara hoche la tête, un peu émue par l'attention qu'il lui porte.

— Oui. J'avais besoin de faire quelque chose de spécial. Quelque chose de... vivant.

Il s'approche d'elle et, avant qu'elle n'ait le temps de dire un mot, il prend délicatement ses mains dans les siennes. Un geste simple, mais lourd de significations. Il ne dit rien, juste un regard, et Clara se sent comprise. Elle sourit timidement, heureuse de partager ce moment.

Quand Mila arrive dans la salle, ses yeux s'écarquillent à la vue des décorations. Ses gestes sont encore maladroits, mais l'émerveillement qu'elle exprime est bien réel. Elle prend dans ses mains un petit cadeau que Clara lui tend, et le serre contre elle. Puis elle se tourne vers Raphaël, les yeux brillants d'une joie sans retenue.

— C'est pour nous ? demande-t-elle avec une innocence touchante.

Clara sourit, touchée par cette question. Elle hoche la tête et, à son tour, prend Mila dans ses bras.

— Oui, pour toi, pour nous tous. Parce qu'on est une équipe. Parce qu'on est ensemble.

Ce simple échange, ce simple geste, semble suspendre le temps. Et alors qu'ils s'installent autour de la table, leurs sourires s'échangent, les gestes se font plus fluides, plus spontanés. Aucun mot n'est nécessaire. Ils sont là, tous les trois, ensemble, comme un cercle invisible qui les unit et les protège des tempêtes extérieures.

Le dîner est simple, mais empli de chaleur. Ils ne parlent pas beaucoup, mais chaque regard, chaque sourire en dit plus que des mots. Au fond, c'est ce qui compte : ils se comprennent dans le silence, dans les gestes, dans l'âme.

Lorsque la soirée touche à sa fin, et que le centre se vide de ses occupants, Clara et Raphaël restent encore un peu. Ils ne veulent pas se séparer tout de suite. Le froid dehors semble plus doux, comme si l'hiver lui-même les respectait, les enveloppait d'une tendresse bienveillante.

— Tu sais, Clara, dit Raphaël d'une voix douce, on a peut-être trouvé quelque chose de plus fort que les mots.

Elle le regarde, un sourire en coin, et ses yeux brillent d'une lumière nouvelle.

— Oui, je crois que tu as raison. Les gestes... parfois, ils parlent mieux que tout le reste.

Ils s'échangent un dernier regard, un regard qui n'a besoin d'aucun mot pour se comprendre. Et là, dans la

lumière tamisée du centre, ils savent tous les deux que ce moment, aussi fugace soit-il, est un des plus beaux de leur vie.

Les semaines suivantes, les progrès continuent pour Mila, pour Clara, pour Raphaël. Mais, plus encore, ce qui progresse, c'est la force de leur lien. Ils ne sont plus seulement des guérisseurs, des patients ou des soignants. Ils sont des êtres humains, liés par quelque chose de plus grand qu'eux, quelque chose d'indescriptible. Un amour silencieux, mais profond.

Et peut-être, au fond, est-ce là l'essentiel : comprendre que, parfois, ce n'est pas ce qu'on dit qui compte, mais la manière dont on le vit.

Les mois continuent de filer, emportant avec eux la douceur des saisons qui passent. La relation entre Clara et Raphaël se renforce, mais d'une manière qui échappe à la logique des mots. Leur complicité grandit à chaque rencontre, chaque regard, chaque geste échangé dans le silence de la rééducation.

Un jour, alors que l'air de printemps commence à adoucir les journées, Raphaël propose à Clara de l'accompagner à une exposition de danse contemporaine. Il sait qu'elle a besoin de sortir de son quotidien, de se déconnecter un peu des soucis qui l'habitent encore. Clara hésite un instant, mais l'idée d'une soirée loin du centre, de Mila, du cadre médical, la séduit.

Le soir venu, ils se retrouvent devant l'entrée de la salle. Clara, vêtue d'une robe simple, mais élégante, regarde autour d'elle, le cœur battant un peu plus vite. C'est un moment à part, un moment où elle se sent prête à s'ouvrir à de nouvelles expériences. Raphaël la guide vers les portes, un sourire en coin.

— Tu es prête ? lui demande-t-il.

Clara acquiesce silencieusement, et ils entrent ensemble. La salle est obscure, seulement éclairée par des lumières tamisées qui jouent avec les ombres. Les danseurs, vêtus de costumes minimalistes, se meuvent avec une fluidité presque surnaturelle. Les gestes, chargés d'émotions, semblent se dire ce que les mots ne peuvent exprimer.

Ils prennent place au fond de la salle, et Clara se laisse envahir par la beauté de la performance. À chaque mouvement, elle sent quelque chose en elle qui se défait, qui s'allège. Les danseurs, avec leur corps, racontent des histoires de souffrance, de rédemption, de désir. Clara, les yeux fixés sur la scène, réalise qu'elle aussi, elle est en train de se réinventer, de danser à sa manière, dans la vie qu'elle choisit désormais.

À un moment donné, Raphaël se penche vers elle, les lèvres presque contre son oreille.

— Ça te plaît ? lui demande-t-il, un éclat de curiosité dans la voix.

Clara hoche la tête, les yeux brillants d'émotion.

— Oui, c'est... incroyable. C'est comme si chaque mouvement était une parole, un cri, une confession.

Raphaël sourit. Il sait que ces mots, Clara n'aurait pas su les dire avant. Mais aujourd'hui, elle les a trouvés. C'est tout ce qui compte.

Lorsque la performance se termine, ils se lèvent lentement, applaudissant les danseurs avec ferveur. Le public les rejoint, et la salle résonne des bruits d'une reconnaissance sincère. Clara et Raphaël échangent un regard, un regard qui parle de tout ce qu'ils ont traversé, de ce qu'ils partagent maintenant, sans que le besoin de le dire ne soit nécessaire.

Ils quittent la salle, se retrouvant dans la douceur du soir. L'air frais de la nuit les enveloppe, et ils marchent côte à côte, sans dire un mot, comme deux âmes qui se comprennent parfaitement.

— Tu sais, dit Clara après un moment de silence, je crois que je pourrais m'habituer à ce genre de silence-là. Un silence où il n'y a que des gestes, mais des gestes qui veulent tout dire.

Raphaël la regarde, un sourire doux et paisible sur le visage.

— Je crois que ce silence-là est le plus beau. Celui qui permet de tout dire sans jamais prononcer un mot.

Ils continuent leur chemin, les mains frôlant à peine, mais chacun ressent la chaleur de l'autre. Ils savent que, peu importe où la vie les mène, leur lien sera toujours là, solide et indéfectible.

Le lendemain, Clara retourne au centre, le cœur plus léger qu'il ne l'a été depuis longtemps. Elle se sent prête à continuer son travail avec Mila, à poursuivre son chemin vers la guérison. Les mots, bien qu'encore rares, commencent à se glisser plus naturellement dans ses conversations. Elle écrit de nouvelles lettres, cette fois-ci plus ouvertes, plus pleines de ce qu'elle ressent.

Raphaël, quant à lui, continue d'accompagner Mila dans sa progression, toujours attentif à ses besoins, à ses silences. Mais il sait aussi que, tout comme Clara, il doit apprendre à faire confiance à ce qui ne se voit pas, à ce qui ne se dit pas. C'est dans ces moments-là que la véritable guérison s'opère, lentement, mais sûrement.

Le jour où Mila, d'une voix timide mais assurée, prononce sa première phrase complète après des mois de silence, c'est un moment presque sacré. Elle regarde Clara et Raphaël, ses yeux remplis de reconnaissance et d'émotion.

— Je vous aime, dit-elle doucement.

Les mots résonnent dans la pièce, mais il n'y a pas de surprise, pas de grand cri de joie. Simplement un silence qui en dit plus que tout. Clara serre Mila dans ses bras,

tandis que Raphaël, à l'autre bout de la pièce, s'essuie discrètement une larme.

Ce jour-là, ils savent tous les trois qu'ils ont trouvé quelque chose de plus précieux que les mots : un lien, une compréhension mutuelle qui dépasse tout, un amour silencieux, mais profondément vivant.

Les semaines passent, et le centre de rééducation devient peu à peu un lieu où les gestes prennent une place centrale. Mila, bien que toujours fragile dans son expression, continue de progresser à son rythme. Elle dessine, elle danse parfois, elle parle un peu plus chaque jour. Ses progrès sont des victoires silencieuses, petites mais significatives. Chaque mot, chaque mouvement, chaque sourire échangé avec Clara ou Raphaël est un pas de plus vers la guérison.

Clara, quant à elle, se trouve transformée. Ce qu'elle croyait être une simple mission d'accompagnement auprès de Mila est devenu un chemin de découverte personnelle. Elle écrit toujours à sa grand-mère, mais les lettres prennent une autre forme. Elles ne sont plus seulement un exutoire pour ses peurs et ses regrets. Elles deviennent des lettres d'amour, des mots d'espoir, des promesses de tout ce qu'elle peut encore accomplir, même en silence.

Raphaël, lui, continue de faire vivre la danse dans le quotidien de Mila, mais aussi dans le sien. Il a accepté

l'idée que la guérison ne se fait pas uniquement par les mots ou les actes. Parfois, il faut simplement se laisser porter par le mouvement, par le souffle, par ce qui est là sans qu'on le cherche. Il se surprend à trouver de la beauté dans les moments les plus simples, comme une pause dans une journée de travail, un sourire échangé avec Clara, une danse solitaire sous la lueur d'un soleil couchant.

Un soir, après une séance particulièrement touchante avec Mila, Raphaël et Clara s'assoient sur un banc dans le jardin du centre. Les arbres commencent à perdre leurs feuilles, annonçant la venue de l'hiver, mais la lumière du soir reste douce, presque chaleureuse.

— Tu crois qu'elle va réussir ? demande Clara, les yeux fixés sur le ciel teinté d'oranges et de roses.

Raphaël la regarde longuement avant de répondre.

— Oui, je crois qu'elle va y arriver. Elle a tout ce qu'il faut en elle pour se retrouver. Ce qu'il lui manque, c'est juste un peu de temps, et peut-être un peu plus de confiance.

Clara hoche la tête, ses pensées vagabondant.

— Et toi, Raphaël ? Quand est-ce que tu te laisses aller à ce que tu ressens vraiment ? Tu te souviens de cette chanson que tu m'as chantée il y a des mois ? Tu crois qu'elle t'a aidé à guérir ?

Un silence tombe entre eux. Raphaël baisse les yeux, semblant chercher les mots qui lui échappent toujours. Il souffle profondément avant de répondre.

— Parfois, je me dis que c'est la danse qui m'a permis de survivre, mais au fond, je crois que c'est toi. C'est toi et les moments qu'on a partagés. Tu m'as montré que guérir, ce n'est pas juste avancer. C'est savoir se tenir à côté de quelqu'un, sans chercher à le changer. C'est accepter de ne pas tout savoir.

Clara le regarde, le cœur battant. Ses yeux se remplissent de gratitude et de douceur.

— Je crois qu'on apprend à guérir ensemble, dit-elle finalement, comme une évidence.

Raphaël sourit, son regard se perdant dans le ciel. Le vent se lève doucement, et le silence entre eux est confortable, empreint de cette paix qu'ils ont tous les deux cherché pendant si longtemps.

Un mois plus tard, alors que le centre de rééducation fête les progrès de ses résidents lors d'une soirée festive, Clara décide de surprendre Raphaël. Elle se rend dans la salle de danse où il a l'habitude de travailler avec Mila. La musique est douce, presque envoûtante, et Clara prend un moment pour observer Raphaël, qui, comme toujours, se laisse porter par la danse. Il se perd dans les mouvements, les bras s'étendant avec fluidité, les pieds

effleurant le sol avec une grâce que Clara n'aurait jamais imaginée.

Elle s'avance alors, prudemment, mais déterminée. Elle le rejoint sur la piste, et sans un mot, elle lui tend la main. Raphaël, surpris, s'arrête un instant avant de la regarder, puis de poser sa main dans la sienne. Leurs yeux se croisent, et là, dans ce simple geste, tout ce qu'ils n'ont pas encore dit se transmet.

Clara se laisse guider, un peu hésitante, mais de plus en plus confiante à mesure que la danse les emporte. Ils avancent ensemble, dans un silence lourd de sens, leurs corps trouvant leur propre rythme, se répondant sans mots. La musique les enveloppe et, pour la première fois, Clara n'a plus peur. Elle ne craint plus de se laisser aller, de montrer ce qu'elle ressent. Elle ne craint plus de vivre pleinement ce lien qui la lie à Raphaël.

Lorsque la musique s'arrête, ils s'immobilisent, le souffle court mais heureux. Ils restent là, un instant suspendu, tout à fait présents l'un à l'autre, sans rien ajouter. Parce que, parfois, les gestes valent bien plus que les mots.

Les jours suivant cette danse partagée, une nouvelle dynamique s'installe. Clara se sent transformée, comme si un voile invisible s'était levé. Elle écrit plus facilement, trouve des mots pour décrire ses émotions, ses pensées les plus profondes. La rééducation de Mila continue avec des progrès notables, mais c'est dans le

silence entre les gestes que l'essentiel se joue. Mila apprend à se parler autrement, à s'exprimer par le dessin, par le mouvement, par le regard. Le langage s'enrichit dans cette forme d'échange non verbal, et Clara y trouve une beauté qu'elle n'avait pas anticipée.

Raphaël, de son côté, semble de plus en plus apaisé. La pression qu'il s'était mise sur les épaules, en tant qu'accompagnant, se dissipe lentement. Il commence à croire en la guérison, non pas comme une fin, mais comme un chemin sinueux, avec ses hauts et ses bas. Et si ce n'était pas l'objectif d'arriver à un point précis, mais plutôt le fait d'avancer ensemble, avec patience, attention et bienveillance ?

Un matin, alors que le vent d'automne fait frémir les fenêtres du centre, Mila se lève plus tôt que d'habitude. Clara la trouve dans la salle de rééducation, un carnet de croquis ouvert devant elle, concentrée. Ses yeux brillent d'une détermination douce, et Clara s'approche doucement, sans perturber cet instant de concentration.

Mila, en silence, tourne lentement les pages du carnet pour montrer un dessin à Clara. C'est une scène simple, mais poignante : deux silhouettes, une grande et une petite, tenant des mains entrelacées, devant un paysage coloré. Des arbres, des nuages, et une grande étoile qui brille au-dessus d'elles.

Clara, émue, reste un moment sans voix. Elle regarde Mila, les yeux remplis de larmes contenues.

— C'est... c'est nous, n'est-ce pas ? murmure Clara.

Mila hoche la tête. Un sourire timide éclaire son visage.

— Toujours ensemble, dit-elle enfin, sa voix encore fragile mais pleine de sens.

Ce moment silencieux, simple et profond, touche Clara plus que tout ce qu'elle aurait pu imaginer. Ce n'est pas tant le dessin qui lui fait cet effet, mais le message qu'il contient : l'espoir, la solidarité, l'amour inconditionnel, la promesse de rester, de ne pas se perdre. Mila a trouvé une manière de dire ce qu'elle n'a pas encore pu formuler autrement.

Dans la salle commune, Raphaël entre à ce moment-là, attiré par la sérénité qui émane de la scène. Il s'arrête, le cœur un peu plus léger, en voyant Mila et Clara. Il s'approche doucement, sans déranger, et se pose à côté d'elles. Ses yeux rencontrent ceux de Clara, et tout est dit dans ce regard partagé : la reconnaissance, la gratitude, la promesse d'un chemin encore à parcourir, mais ensemble.

— Vous êtes prêtes pour la danse ? demande Raphaël, un sourire malicieux sur les lèvres.

Clara hoche la tête, mais avant de se lever, elle se tourne vers Mila.

— Tu veux danser avec nous ? propose-t-elle, un éclat de complicité dans la voix.

Mila regarde le sol un instant, puis relève la tête, le sourire se dessinant lentement sur ses lèvres. Elle prend la main de Clara, puis celle de Raphaël. Ensemble, ils se dirigent vers la salle de danse, les trois silhouettes liées par des gestes, des mots, et ce qui ne se dit pas, mais qui se comprend profondément.

La musique résonne dans la pièce, douce et légère, et bientôt, les trois âmes se retrouvent à danser, chacun à sa manière. Mila tourne doucement sur elle-même, Clara la suit, Raphaël les guide avec ses mouvements fluides et gracieux. Aucun mot n'est échangé, mais l'harmonie entre eux est évidente. Chaque pas, chaque geste, chaque regard exprime ce qui ne peut être dit.

À cet instant précis, il n'y a plus de barrières. Il n'y a plus d'hier, ni de demain, juste ce moment suspendu où la danse devient une forme d'expression pure, de connexion intime et silencieuse.

Quand la musique se termine, ils s'arrêtent, haletants mais heureux. Ils se regardent en silence, le sourire aux lèvres, et Mila serre les deux mains qui la soutiennent, comme pour les garder à jamais.

Et Clara, enfin, sait que ce qu'elle cherchait toute sa vie n'était pas seulement des mots, mais aussi les gestes et les silences qui parlent d'eux-mêmes.

Les mois passent, et l'hiver s'installe, apportant avec lui une lumière pâle et douce qui pénètre les grandes fenêtres du centre. Mila, maintenant plus assurée, continue de dessiner, de parler, de s'exprimer par des gestes et des mots. Clara, elle, a trouvé son équilibre, entre ses lettres écrites et celles qu'elle n'a jamais envoyées. Raphaël, toujours présent, les accompagne dans ce chemin de guérison, un pas après l'autre.

Un jour, alors qu'ils sont tous les trois dans la salle de rééducation, Raphaël prend une grande inspiration et se tourne vers Clara.

— Tu sais, dit-il doucement, j'ai commencé à croire que, parfois, il n'y a pas besoin de mots pour guérir. Juste de comprendre, de partager, d'être là.

Clara le regarde, son cœur plein de gratitude.

— Oui, je crois que tu as raison, répond-elle, son regard se posant sur Mila qui dessine silencieusement.

Mila lève les yeux, sourit, et montre son carnet à Clara. Cette fois, c'est un dessin de trois silhouettes dansantes sous un ciel étoilé, toutes reliées par des fils invisibles, des liens invisibles.

Clara et Raphaël se regardent, émus, avant de regarder Mila.

— C'est beau, murmure Clara. C'est nous, n'est-ce pas ?

Mila acquiesce, et, sans un mot de plus, tous trois se lèvent, les mains s'effleurant, les cœurs battant à l'unisson. Ensemble, sans plus de paroles, ils se dirigent vers la salle de danse, là où les gestes, les regards et les silences suffisent pour dire l'indicible.

Et, au-delà des mots et des gestes, il reste cette vérité fondamentale : l'amour, la guérison, ne tiennent pas dans des phrases écrites ou prononcées, mais dans les actes de présence, dans le fait d'être là, tout simplement.

Leurs silhouettes dansent ensemble sous la lumière tamisée, et dans ce silence partagé, ils savent que l'essentiel a été trouvé.

Quelle nécessité m'a conduite à écrire ces nouvelles ?

J'ai décidé d'écrire ces nouvelles parce que j'ai toujours été touchée par ces femmes et ces hommes de l'ombre, ceux qui prennent soin au quotidien sans que l'on parle souvent d'eux. Non pas les héros spectaculaires, mais les éducateurs, les psychologues, les orthophonistes, les ergothérapeutes, les AESH, les kinés, les assistants sociaux... Ceux qui tendent la main, ramassent ce qui est brisé, écoutent ce qui ne se dit pas. Derrière leurs gestes et leurs mots, il y a une humanité immense, mais aussi une fragilité, une faille que l'on ne soupçonne pas toujours. Écrire ces histoires, c'était une manière de rendre hommage à leur dévouement discret, mais aussi de montrer qu'eux aussi portent des blessures, des doutes, des silences. Ils réparent, mais qui les répare ? Ils accompagnent, mais qui les accompagne ? J'ai voulu explorer cet espace intime, ce point de bascule où le soin donné aux autres devient aussi un chemin vers soi, parfois malgré soi. Ces nouvelles sont donc nées d'un besoin de mettre en lumière cette humanité fragile et belle, et de rappeler que c'est souvent dans nos failles que la lumière trouve son passage, et parfois même l'amour.

Quelle lumière ces nouvelles peuvent-elles allumer dans le cœur des jeunes lecteurs ?

Ces nouvelles montrent aux jeunes lecteurs que la fragilité n'est pas une faiblesse, mais un espace d'humanité où peuvent naître la rencontre et la solidarité. En suivant ces personnages qui travaillent auprès d'adolescents ou d'enfants en difficulté, ils découvrent que derrière chaque silence, chaque maladresse ou chaque blessure, il y a toujours une histoire, une dignité et une force à reconnaître. Ces récits leur apprennent que prendre soin ne consiste pas seulement à poser des gestes techniques ou à trouver des solutions rapides, mais à écouter, à patienter, à croire dans le temps long de la reconstruction. Ils peuvent aussi y voir que les adultes, même ceux qui paraissent solides ou « professionnels », portent eux aussi des failles et des doutes, et qu'il est normal de se sentir parfois perdu. En cela, ces histoires les invitent à regarder les autres avec plus d'empathie et de nuance, mais aussi à accueillir leurs propres émotions sans honte. Enfin, elles leur rappellent que l'amour, l'amitié et la confiance ne surgissent pas toujours de façon évidente : ils se construisent pas à pas, dans les regards, dans les silences partagés, dans les petites attentions qui font grandir. Ces nouvelles sont une invitation à croire qu'au-delà de la douleur et des épreuves, il y a toujours une lumière qui peut passer par les failles, et que chacun, à sa manière, peut en être le messager.

.....



Là, où les failles laissent entrer la lumière

Par Thaïs GABAUD

"Ils ne s'attendaient pas à aimer. Et pourtant, c'est ensemble qu'ils apprendront à guérir."

Quatre récits poignants où les métiers du soin deviennent des chemins vers soi.



Ils ne portent pas de blouses blanches mais réparent, eux aussi. À leur manière. Par les mots, par les gestes, par l'écoute. Éducateur spécialisé, psychologue, kinésithérapeute, ergothérapeute, orthophoniste, psychomotricien, accompagnante scolaire ou assistant social : ces professionnels du soin et du lien œuvrent chaque jour dans l'ombre, au plus près des corps fragiles, des esprits meurtris, des âmes en reconstruction. Mais qui les soigne, eux ?

À travers quatre nouvelles sensibles et profondément incarnées, Thaïs Gabaud explore les entrelacs subtils entre le soin aux autres et la difficulté de se réparer soi-même. Elle tisse des histoires d'amour naissant au fil des silences, des oppositions, des maladresses partagées, des blessures tues... jusqu'à ce qu'un mot, un regard, une présence fasse basculer le quotidien.

À travers ces récits justes et émouvants, Thaïs Gabaud interroge avec finesse ce que signifie prendre soin — des autres, de soi, et de cet espace fragile entre deux êtres où, parfois, l'amour s'invite sans prévenir. Je remercie chaleureusement l'équipe du SESSAD Envoludia, dont l'engagement, l'humanité et le soutien permettent chaque jour aux enfants en situation de handicap de trouver leur place, de grandir, et de s'épanouir avec confiance.



